

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LANGUE
ET DE
LITTÉRATURE WALLONNES



TOME 68

LIÈGE
SOCIÉTÉ DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE WALLONNES
PLACE DU XX Août, 7

—
1947

Société de Langue
et de Littérature wallonnes

Local : Université de Liège

Compte chèques postaux : n° 102927

Directeur des publications :

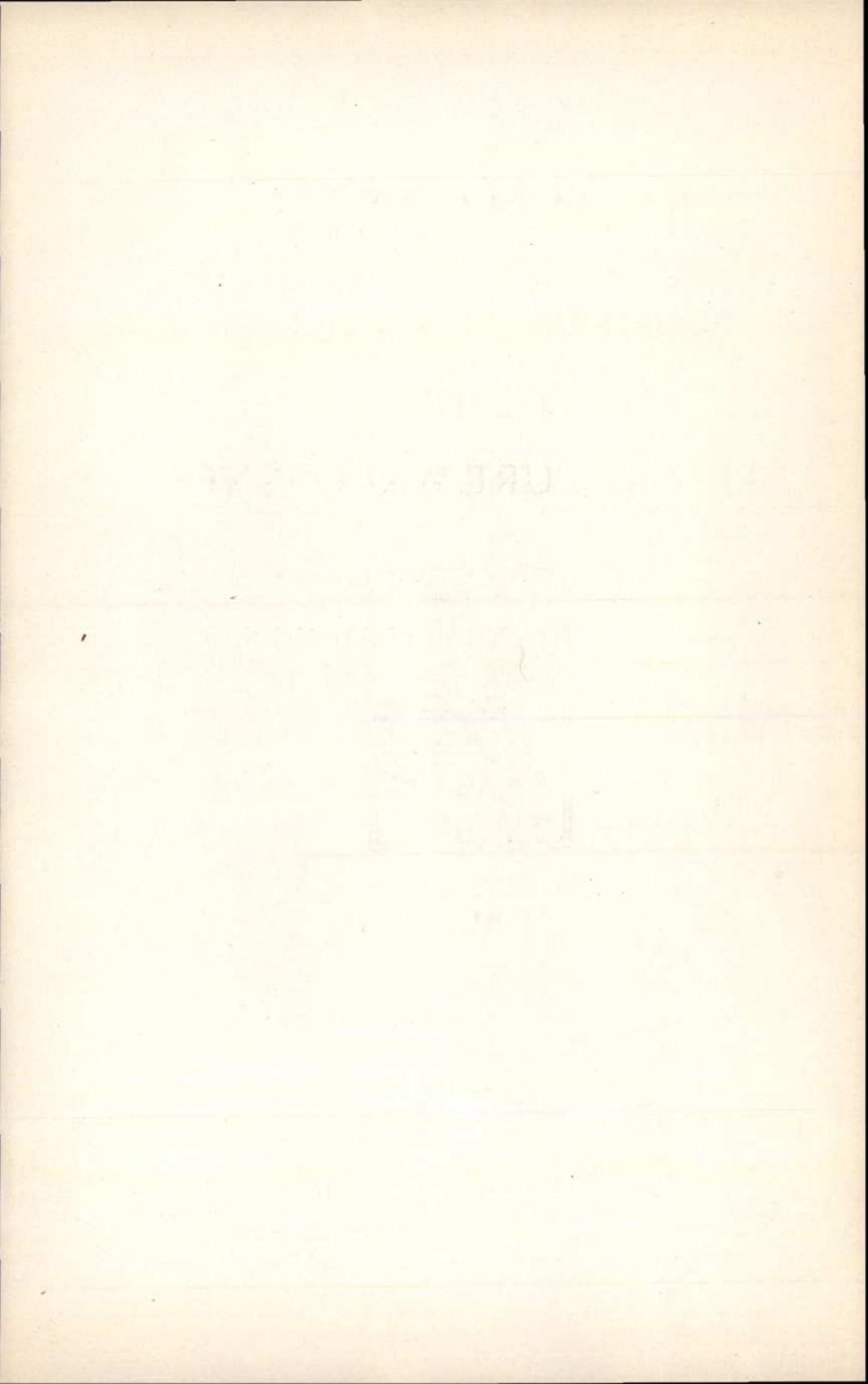
J. WARLAND,
Rue St-Vincent, 40, Liège.

Fondée en 1856, la *S. L. W.* a pour but de cultiver la littérature et la philologie wallonnes. Elle organise des concours annuels et publie les œuvres couronnées. Ses publications comprennent notamment un *Bulletin* (68 volumes), un *Annuaire* (34 volumes), un *Bulletin du Dictionnaire wallon* (21 volumes). Elle prépare de plus un *Dictionnaire des parlers romans de la Belgique*.

Tous ceux qui s'intéressent aux dialectes de la Wallonie sont invités à lui adresser des communications ou à s'inscrire au nombre de ses membres.

Pour faire partie de la Société et recevoir les publications de l'année, il suffit de s'inscrire au Secrétariat et de verser la cotisation annuelle de *membre affilié* (30 fr. ; étranger, 40 fr.) ou de *membre protecteur* (minimum 50 fr. ; étranger : 60 fr.).

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LANGUE
ET DE LITTÉRATURE WALLONNES
TOME 68



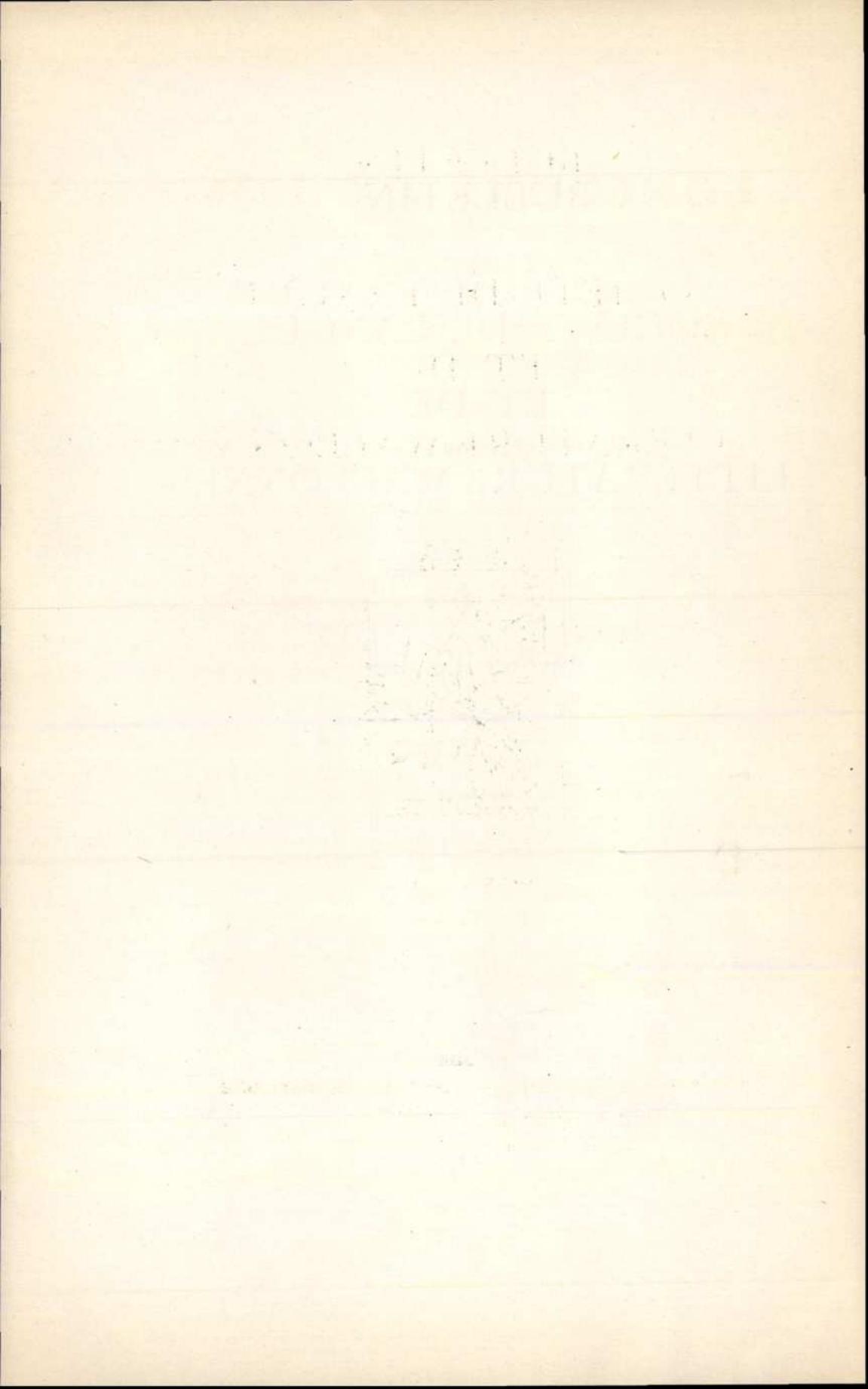
BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LANGUE
ET DE
LITTÉRATURE WALLONNES



TOME 68

LIÈGE
SOCIÉTÉ DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE WALLONNES
PLACE DU XX Août, 7

—
1947



CONCOURS DE 1936

VOCABULAIRE TECHNOLOGIQUE

12^e CONCOURS

RAPPORT

Le 12^e concours nous apporte cette année une contribution qui a pour titre « *Histoire de la ferblanterie et des ferblantiers au Pays de Liège* ». Cet essai provient d'un ancien du métier, qui y a débuté en 1875, à Liège, à l'âge de dix ans. Le titre promet beaucoup plus que les résultats de l'expérience d'un ouvrier. Il ne faut point s'attendre à trouver ici le pendant du *Bon métier des Tanneurs* de St. Bormans. Est-ce à dire que nous blâmons l'auteur de son initiative ? Au contraire nous le félicitons d'avoir ainsi rassemblé les souvenirs d'un art qu'il a pratiqué pendant soixante ans.

En guise d'historique, l'auteur a pu donner quelques notions intéressantes sur la décadence de ce métier, qui s'est résorbé en majeure partie dans la grande industrie. Mais il ne décrit pas les opérations du ferblantier, qui lui sont pourtant bien connues. D'autre part, les outils ne sont pas nombreux et son vocabulaire reste bien mince. Il ne mentionne même pas le vieux nom de *pête* (fer blanc), ni même *férblanki*. En revanche nous découvrons dans sa liste *potèt* (petit pot), dont l'existence liégeoise est ainsi assurée. Il a fourni des dessins des outils employés jadis et même de ceux que l'industrie leur a substitués ; ceux-ci, plus compliqués, manquent de description. L'auteur prend sa revanche en nous présentant les dessins des objets fabriqués par l'ouvrier ferblantier ; par malheur ce sont presque tous ustensiles de cuisine, qui existent dans tous les ménages et qui sont archi-connus.

Le jury propose d'accorder à ce travail une mention honorable.

Les membres du Jury :

MM. A. L. CORIN,
M. DELBOUILLE,
R. VERDEYEN,
J. WARLAND,
J. FELLER, *rappiteur.*

La Société, dans sa séance du 14 juin 1937, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture du billet cacheté joint à la pièce récompensée a fait connaître que feu Henri BARON, de Liège, en est l'auteur.

RECUEIL DE MOTS

14^e CONCOURS

RAPPORT

Reçu un « *Glossaire de termes inédits de la Basse-Meuse* », recueil de cent fiches très soigneusement exécuté.

Tout n'est pas aussi inconnu que le croit l'auteur dans ce recueil. A ce point de vue, M. Warland a compté 38 mots fournis par les dictionnaires liégeois, 33 autres qui sont de légères variantes de forme ou de signification de termes connus ; il reste donc une trentaine de mots qu'on peut qualifier d'inédits, soit entièrement, soit pour le sens seulement. Encore pourrait-on faire observer que certains d'entre eux accusent un génie de déformation assez fréquent dans les villages de la frontière linguistique. L'auteur a noté *deûté* qui a le sens de *teûté*, *mâle mahâye* qui représente *mâ m'ahâye*, *micmave* pour *mic-mac*, *ploûve* au sens de *plôhe* (épidémie), *wèhéne* au lieu de *wèhez-ve*, du verbe *wèhi* se ranger hors du chemin. L'auteur a bien fait de nous avertir, mais il y a des déformations qui ne méritent pas l'entrée dans le Dictionnaire wallon. Elles relèvent de la pathologie du langage. On croit communément que tout ce qui se prononce en wallon est irréprochable : en réalité il y a des « fautes de wallon » comme il y a des « fautes de français ». Élarguons donc encore ces fausses richesses de notre Dictionnaire, sans incriminer le moins du monde l'auteur conscientieux qui a enregistré fidèlement ce qu'il a entendu, qui a même essayé souvent avec succès de l'expliquer.

Le jury estime unanimement que cette honnête contribution au Dictionnaire mérite une mention très honorable, que nous convertissons en troisième prix en tenant compte du soin donné à la présentation matérielle du travail.

Les membres du Jury :

MM. A. L. CORIN,
M. DELBOUILLE,
R. VERDEYEN,
J. WARLAND,
J. FELLER, *rappiteur.*

La Société, dans sa séance du 14 juin 1937, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture du billet cacheté joint à la pièce récompensée a fait connaître que M. Jean DESSARD, de Herstal, est l'auteur de ce glossaire.

ÉTUDE DESCRIPTIVE

18^e CONCOURS

RAPPORT

Dans leur ensemble, les œuvres qui constituent la matière du 18^e concours ne brillent que très approximativement : elles témoignent d'un laisser-aller, d'une négligence, d'une satisfaction de soi-même que le jury déplore une fois de plus.

Un jour viendra peut-être où les aspirants-lauréats se rendront compte que la Société de Littérature wallonne a mieux à faire que de collaborer au triomphe de l'à peu près et de la médiocrité.

Tot seu. — Pièce qui ne manque pas de lyrisme. Mais comme elle est écrite, dirait-on, au courant de la plume, le style en est souvent négligé, les répétitions fréquentes et l'allure générale embrouillée. Pas de distinction.

À d'faite di l'amoûr. — Présente les mêmes défauts que *Tot seu*, mais est encore plus confus. On doit faire effort, parfois, pour arriver à se rendre compte de ce que l'auteur a voulu dire ; tout cela reste assez confidentiel, en dépit de la générosité avec laquelle sont composés les vers dont le nombre de pieds est loin d'être soumis à une règle de distribution parcimonieuse. Pas de distinction.

Wandèle. — Les deux premières pages recèlent quelque sentiment poétique. Le reste sombre dans un abîme de banalité où il n'y a ni forme ni pensée. On y cherche, en vain, une envolée même relative et, s'il est, de-ci, de-là, un alexandrin qui sonne agréablement, les autres sont, par contre, rigoureusement indigestes ainsi que l'exige la rigide loi des compensations. Pas de distinction.

Li groumèt, par un heureux contraste, est allègre et vivant. Une grosse faute à la 8^{me} strophe : la jeune fille ne peut appe-

ler le « groumèt » *Nèle*, qui est le diminutif de Pétronille. La 9^{me} strophe comporte une répétition inadmissible, car elle n'a d'autre objet que de compléter la strophe n'importe comment, pourvu que la rime y soit, ou à peu près.

Mention honorable avec impression, mais à la condition que soient supprimées les 8^e et 9^e strophes.

Al vîle nahe. — Tout à fait quelconque. Style banal et négligé. Pas de distinction.

Li congrès dès pauvès-âmes. — Il y a là une idée originale. Elle eût été bien exploitée par un écrivain de premier plan. En l'occurrence, ce n'est pas le cas : le sujet est traité sur un ton badin tout à fait contre-indiqué. De plus, l'effet dramatique est annihilé par l'emploi d'expressions telles que *mètingues*, *contradiction*, *congrès*, dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles ne sont pas spécifiquement wallonnes. Pas de distinction.

Lès vîs tîdjes. — Belle description écrite en une langue très colorée. Le vocabulaire, fort étendu, est d'une réconfortante distinction. Il se dégage de cette page, dont le style est soigné, un émouvant sentiment de vraie poésie. Troisième prix avec impression.

Lu broheûr. — Le genre de ce morceau l'apparente étroitement au précédent. — Le style est original et les expressions bien choisies. Le dernier paragraphe, toutefois, pourrait être supprimé car, n'étant daucun intérêt, il alourdit la fin. A cette condition, le jury accorde un 3^e prix avec impression.

Les membres du Jury :

MM. G. LAPORT,
J. MIGNOLET,
L. DEFRECHEUX, *rapporleur.*

La Société, en sa séance du 14 juin 1937, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. A. BASTIN, de Verviers, est l'auteur de *Lu broheûr* ; M. Noël PONTHIER, d'Arlon, l'auteur de *Lès vîs tîdjes* ; M. A. XHIGNESSE, de Liège, l'auteur de *Li groumèt*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

Li groumèt

par A. XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Li p'tit vârlèt	On-z-èst r'çû bin,
Tchante, plin d'agrè,	On n' pièd' nou temps
Si p'tit bokèt.	Po fé l' calin...
'L èst si long, l' route !	Mêz l'eûre si passe :
On 'nn' èst mây houte :	Fât r'bate carasse.
I fât qu'on l' boute...	« Bonute, sot has' ! »
Èt l' clér rèspleû	Li p'tit groumèt
Rind corèdjeûs	Riprind s' coplèt
L' ci qu'èst tot seû.	Près dè clitchèt.
Quéne atèlèye !	Li vèsprêye tome :
Tot qui blinkèye,	V'la qu'on-z-alome,
Rin qui n' rèye !	È l' djise dè-s-omes.
Co 'ne fwèce, Mouton !	On-z-èst rintré,
Qu'èss-se bon djvâ, don !	Pwis, houpe è lét,
Li tiér èst d' bon...	Si vite sopé !
T'ârès t' muzète	Dimin, l' convôye
— Ine plinte bonète —	riprindrè s' djöye
Torade, Mazète,	So blankès vôyes.
Qwand n's-ariv'rans	Groumèt d' Condroz,
'Mon l' feye dè Blanc,	Qu'as-se on bê lot !
La qu' fêt r'pwèzant !	Va, fré, tchante co,
Li vèye èst bèle :	Èt, lon dèl vèye
Vite on distèle !	Monne l'atèlèye
« Bondjoû, bâcèle ! »	Di t' dèstinèye !

Lès vîs tîdjes

par N. PONTHIER

TROISIÈME PRIX

Mon Diu, lès tîdjes dè tins passé !

Ènn' alît inte dès hâyes di spènes, inte dès tchamps d' trinblinne ou d' frumint, inte dès crâwés meûrs di payou. I s' kitwèrtchît so lès gripètes ; i filît dreût so lès planeûrs, èt s' creûh'lît-i vizon-vizu dès vîlès creûs plantêyes foû climpe dizos l' heûve d'on tchâgne ou d'on faw.

È l'osté, qwand lès qwate solos blamît a fwèce à fond dè cir, i s' racovyît d'on deût d' poûssîre qui poûs'léve tchâssons èt sabots. Qu'elle èsteût bèle, èt doûce, èt fène, li poûssîre dès tîdjes di d'vins l' tins ! Chal, elle èsteût blanke come l'albâsse ou blonde parèye qui l' grin maweûr ; pus lon, v's-ârîz dit dèl djène oke ; ôte pâ, 'ne mahèye di peûve èt d' sé. Èle candjîve di coleûr sorlon l'eûre dèl djoûrnêye ou l' djoû d' l'annêye. Â ! c'esteût 'ne amistâve poûssîre qui rîewaléve dizos s' cofteû lès roukes èt lès cwatês d' l'ourbîre. Si l' zûvion s'èlèvîve al tchame, èle s'èvoléve tot balzinant, rapoûlant 'ne lèdjîre damabôme qui danséve adjèt'mint d'vant vos come on binamé feû d' sotê. Èle n'ècurinéve pô ni gote : si l' vint 'nnè k'séméve vos massales, èles s'èsbuzzihît èt s' hâlft come li pê d'on croté biloke.

Minme nôvimbè èt sès freûtès plêves aminéve co tant d' bélès-eûres âs tîdjes qui tournît-st-a fagnoûs ! Lès horêts èt lès pas di djvâ rascoyît l'ewe è leûs foncêts, èt c'esteût come dès bokêts d' cir sipârdous avâ lès vèyès vîyes. Lès nûlêyes s'i murît à djoû. L' solo tot bahant drî l' gridjète î

stâréve dès r'flins d' song' èt d' keûve èt qwand 'le bwèr-gnîve inte deûs lavasses, c'esteût d' l'ârdjint èt dè crustâl qui l' bêté i féve riglati.

On-z-aveût si bon dè wayî è broûlî qui plakîve âs s'mèles, qwand l' nute touméve èt qu'on vèyéve, a on côp d' fizike divant lu, rilûre lès loum'rotes dè ham'tê wice qu'on k'nohéve on tchôd ratrêt !

Qwand I' nîvaye aveût-st-étessé sès mèyes èt sès mèyes blankès flotches avâ l' payîs èt qu' dès consîres si rahop'lit inte lès hourêyes, si ç' n'aveût nin stu lès bouhons qui sti-tchît leûs rênêyès spales so l' rôye dè cîr, vos n'ârîz mây polou acsègnî la qu' lès tîdjes sitindît leû havêye sicrène. So l' rîewalé èt blanc tapis, lès hôtès botes dè mèssèdjî tchavît deûs longuès riguilites di potes mètowes a pîs d' fâstroû. Avou, plic-ploc, lès rotes d'on live èt l' trace dè-onguês d'on cwèrbâ, c'esteût lès seûlès-afonceûres qu'on-n-aporçûvéve so l' planeûr. C'esteût tot blanc, d'on blanc si peûr qui v's-ârîz djuré qui l' loumîre, è l' plêce dè d'hinde dè firmamint, montéve dèl tére vès lès nûlêyes.

Â ! lès vîs tîdjes dè tins passé ! On i rèscontra pus d'ine fèye li rênant djwif avou s' bèzèce, rotant, traf'tant, sins r'pwès, sins r'la, come si'ne zinglante corîhe flahasse djoûr-mây so sès r'wètis molèts.

Èt lès cowêyes di pèlurins pâtriyant tot dè long dèl vîye avou l' hisse èt l'èspwér â coûr ! I s' kissètchît nantis, spiyîs, sut'nant leûs d'falihantès fwèces avou l' crèyance qu'is-aswâdjît lès cis qu' lanwihit è l' coulêye... ou qu' mètit djins, bins ou bisteûs a l'avrûle dèsmacralèdjes.

Èt lès marièdjes so l' houp'diguët, pleûtis sâros, calotes di sôye, cotes di moutone ou d' djacona ! Èt lès brubeûs, lès djouweûs d'ôre ! Èt lès sôdârds, don ! Lès sôdârds qui v'nît d' tot lès payîs dè monde ! A pî, a dj'vâ, coviérts d'acîr, moussis d' clicotes ou d' ritchès hâres, ont-i passé èt rapassé

so lès vîs tîdjes, s'ont-i coûkî d'vins leûs fossés, so leûs talus po s' parti leûs hapèdjes inte zèls... ou bin po mori forsonnés !

Vîs tîdjes, oûy vo-v'-la bin roûvîs ! C'est tot-a ponne si d' tins-in-tins 'ne mèskène vis-amonne sès bërbis pahe li spès wazon qu'a crèhou so vos pan'lèts èt vos talus. A fèye ossi l' hèrna dèl cinse passe tot halcotant so vosse dègn.

Vîs tîdjes, on dîreût qu' vos v' catchîz. Vos v' rèfoncez inte lès campagnes, vos vèrdihez, vos florihez, si bin qu'on n' veût qu'ine sitindêye di d'veres, di steûles ou bin d' tchèrwés.

Et vos pèneûsès vèyès creûs totes halcrosses èt totes vièrmolowes sititchèt leûs brès' d'aband'né è mèye dèl d'seûlèyès campagnes.

Mins l' vårlèt n'a wâde dè mäker d'arèster s' bayâr divant zèles tot bodjant s' cafougnêye calote. Et l' mèskène côp'rè d'vins lès grins ine grosse brès'lêye di bleûs-barons èt d' fleûrs di tonîre po 'nnè fé 'ne corone qu'èle pindrè tot r'passant à vî crucefis d'al creûh'lêye vôye.

(Parler de Solwaster)

Lu broheûr

par Alexis BASTIN

TROISIÈME PRIX

Et, tot d'on cōp, lu broheûr ¹ fout sor mi.

Elle amontéve come dès gros bôrêts ² d' founrière du Mâgwèstèr èt d' lès vis Martchîs. Èle passa, èt lès fonds d' lu State fourît rimplis s'on clign d'oûy. Lu trokê d' sapins du d'zeû Guéyetê fout houmé. Lès p'tits bouh'nèdjes, onk après l'ôte, ènn' alît èt, avou zèls, tote lu fagne du Djalhê. Pwis, qwand 'll' out rimpli tot l' cîr èt catchî tote lu tère, i sonla qu'èle nu boudjîve pus, come l'ewe dè ru qu'aridèle so l' bleû hayin » ³ a l'ér du n' pus couri qwand 'l èst toumé è l' grande gofe.

Èle duvûn' pus spèsse èt l' monde fout tot p'tit...

Lu bokèt d' fagne wice quu dj'esteû ressimé candja d' vizèdje. Dès teûyes d'arègne, qu'on n' vèyéve nin torade, su mostrît inte lès brouwîres, duvins lès fotches du lès cohètes, come dès dintèles du blanke sôye. I 'nn' aveût dès mèyes èt dès mèyes, tinkés inte deûs grands fistous, tapant dès filêts d'on bwêrd a l'ôte du l'ourbîre.

Dès' pièles su fôrmît, totes pêtêtes so lès foyes du lès dju-niêsses èt lès vèrdjètes ⁴ du lès bioles, âs pôtions ⁵ d' lès sapins ; pus grosses so lès longuès foyes dèl burné wêde ⁶.

Lès-oûhêts marquît on tâsta ⁷... èt i s' mèta a goter d'vins lès bouhons...

Dju rad'hinda vès l' manèdje, câ i m' sonla ôre mu grand père come qwand nos 'nn' alîs âs rodjès frombâhes è lès Grands Fayîs.

« Mès èfants, su v's-èstîz sorpris dèl broheûr, ruv'nez d'on côp èt su n' qwèrez nin a côpér à coûrt. Vos v' pièdriz è l' Fagne come dju m'i a pièrdou mi-même ! »

Mu grand pére, lu ví Djian-Âdam' aveût batou l' Fagne pus' quu n'øl ome du nosse temps.

Du ci temps-la, on sitchîve tot-plin pus' foûs dèl Fagne qu'asteûre : on-z-i aléve à foûr, on foûr deur come lu diâle quu lès bièsses magnît è l'ivièr po n' nin crèver d' fam. On-z-i souyîve dèl sutièrnore — blanc mossê èt brouwîre → èt i n'aveût nou manèdje, è Solwâstèr, qui n'ôhe, è l' coûr, on houpiron⁸ du stièrnore. Cisse vocile chèrvéve avou po fé dès boudjîs⁹ conte lès pwètes du lès heures po wèrandi dè freûd è l'ivièr. On-z-i aléve qwiri dès tchârs du trôfe qu'on broûléve è l'ësse, po tchâfer lès stoûves a take èt wârder l' feû d'zos l' crama. Après, c'esteût lès frombâhes, lu tindèdje âs tchampênes duvins lès bouh'nèdjes, èt l' tchësse, come trakeûr, câ, a pârt lès gârds, n'øk n'aveût nou fizëke. On n' brak'néve qu'avou dès bricoles.

Dè prétimps a l'ivièr, mu grand-pére batéve lu Fagne.

« Ciste âné-la, dist-i, dj'aveû hâssi on martzî d' foûr duzeû l' Nouve Gote. C'esteût l' fin d' Djulète. Il aveût fêt sètch èt l' foûr èsteût râre : i faleût bin ènnè qwiri wéce qu'i 'nn' aveût. Mu martzî n'esteût nin mâva : on poléve, a tètches, souyî a simpes andins.

I poleût èsse vès sèt-eûres qwand 'l amonta d' lès Rus one supèsse broheûr. Coula n'est nin râre so l' Fagne. Dju maka djas l' cwèrnète qui d'manéve co, câ l' lèd'dumin c'esteût dîmègne.

Dj'aveû fêt l' cafè, tot près d'on bouhon d' sâ, conte one grosse blanke pîre.

Dju r'prinda m' marinde¹⁰ èt m' paletot ; dju catcha l' cokmâr è bouhon, po qwand on vinreût fèner ; dju ramassa mès batemints èt, l' fâ so lu spale, dju pris m' vîye vès Solwâstèr.

On n' vèyéve nin lon d'vant lu. I n'aveût nou pazè ; mês dj'ènn' âreû ralé lès-oûy sérés.

Et dju rotéve tot pinsant a nosse Jean qu'esteût employé amon lès Flaminds, dè costé d' Mâstréke èt qu' nos-aveût scrit. Il aveût toumé so 'ne crapôde qui lì ahayîve bin èt i djâzéve du marièdje.

Lu vôye cumincîve a m' sonler longue, mês c'esteût téle fi pace quu dj'esteû nâhi... Lès-eûres sont tofèr pus longues lu sèmedi !

Come dju comptéve ariver al vôye dès Plénâsses, quu veû-dje duvant mi ? lu blanke pîre, al cwène dè martchî d' foûr !! Dj'esteû ruvni wêce quu dj'aveû lì oûve !

Dju n' vèyéve nin bablou portant : c'esteût bin l' bouhon d' sâ a costé. Mu cokmâr i esteût èt, d'zos l' crama, i-n-aveût co dès tchôds brusdins ¹¹.

Oho ! dë-dje, cumint as-se fêt t' compte, Djian ? Tot pinsant a tès grandès câses èt tot tournant âtoû d' lès Fosses èt d' lès bouhons t'ârès tourné, tourné ... èt vo-te-rula ! ... Su tu n' vous nin dwèrmi so l' Fagne, i l' fât r'djower !

Rudjowans-le !... Èt, tot groumetant so mi-même, dju r'pris m' vôye. Mês ci côp-ci dju n' tûzéve pus si lon èt dj' loukîve wêce quu dj' rotéve. Dj'aveû hîbî, torade ; dj'aléve tot dreût ç' côp-ci ! Tot dreût ! ... Ètindans-nos ! I faleût bin tourner âtou d' lès marasses èt dju n' poleû nin frouhî lès bouhons.

Èt rote ! ... èt rote ! ...

Lu nute vinéve tot doûcement èt l' broheûr esteût pus spèsse.

Dju n' aveû nôle monte. Lu vôye mu sonléve co pus longue quu l' prumî côp : i n'aveût si lontimps quu dj' rotéve !

Èt tot d'on côp, on fris'nèdje mu cora l' long d' lu scrène... Duvant mi, a-n-on mète, lu blanke pîre esteût la, èt l' bouhon d' sâ !

Dju n' croyéve nin âs macrales èt dju n' crindéve nin pus

lès vēkants qu' lès mwêrts, cès-voci mons qu' lès-ôtes (n'êteût-ce nin mi qui lès èssèvelihéve turtos è Solwâstèr ?). Èt portant, dj'ou sogne. Duv'néve-dju sot ? Qu'aveût-i donc po 'ne fwêce qui m' raminéve voci ?

Dju m'assia so l' pîre èt dju magna l' croston d' neûr pan qui m' dumanéve. Dju mèta è bouhon, a costé dè cokmâr, mu fâ èt lès batemints po-z-èsse pus lidjîre.

Dj'âreû bin dwèrmi so l' Fagne : cu n'âreût nin stu l' prumî côp ni l' dièrin. Mais on m' rawârdéve è l' mâhon èt i faleût aler a mèsse lu lèd'dumin.

Pusquu dj' n'arive nin al vîye dèz Plènësses, mu dè-dje, dj'è va 'nn' aler vès lès Vîs Mârtchîs èt lu State, câ mâgré mi dju n' wèzéve ruprinde mu prumî vîye.

Dju stopa m' pâpe ; dju côpa on reûd bordon d' heûze-¹² èt dj'ènn' ala po l' treûzême côp.

Lu nâte èsteût toumé. A pône vèyéve-dju mès pîds èt i m' areût bin falou sinte avou m' bordon come on-aveûle.

Dju n' riyéve nin, mès-èfants ! Dju n' cora nin come on-èhâsté. Dju prinda m' temps, sayant du r'trover voci vola dèz plèces quu dju c'nohéve. Mêz, i fiéve trop spès asteûre ! On n'âreût nin viyou on banon a treûs mètes. Pâ, dju n' vèyéve pus l' founîre du m' pâpe èt lès bouhons vus potchît à vizèdje qwand vos-èstîz l' nez d'sus.

Dju rota longtemps, longtemps ! Po wéce a-dje passé ? Dju nèl sareû dîre. Mêz dju m' rutrova, dèz-eûres après, duzos Hâléfagne, à pazê dèl Fontaine dèz Tchësseûrs.

Dj'èsteû sâvé ! Mi, qui duspôy trinte-cinq ans aveû co cint côps trècôpé l' Fagne, dju m'î aveû piêrdou !

Nu v' comptez mây pus malin qu' mi èt nu v' fiyîz nin a vos-mêmes : su l' broheûr vus sorprind so l' Fagne, tapez hatche èt matche la èt s' ruv'nez d'on côp. Sowez lès vîyes èt lès pazês èt sov'nez-ve du vosse grand pére !

« Vîyez-ve, mès-èfants, on djoûr lu monde dufinihrè. Nin par l'êwe : èle nu montrè mây dusqu'a voci. Ni par

lu solo quu n' sintans tofèr come lu pére dèl véye so cisse tère. Nosse tot dièrin linçoû, çu sèrè l' broheûr ! Èle vinrè on djoûr sorprinde lès-omes come èle mu surprinda, montant d' lès fonds vès lès hôteûrs ; one broheûr pèzante èt spèsse ... Èle montrè, montrè... èt l' solo sèrè catchî, èt nos prés, nos bwès, nos viyèdjes èt nos-èglîhes.

Lès oûhês toumeront dè cir. Lès-omes èt lès-ôtès bièsses sofoqueront èt tot çou qui vîke su têrè po tofèr.

Lès grands tchênes, qu'ont viyou mès grands-pères èt qui rawârdît vos p'tits èfants, vièront leûs foyes su rakètcheter èt leûs tinrons broûler èt i d'meûr'ront plantés, come dès creûs, duvins l' pus-èwèrant d' tos lès cimetières.

È l' grande èt tèrîbe pâhûlisté, on n'ôrè pus qu'on brut : lu ci dè ru plorant so sès pîres avou sès-èwes èpwèzonés.

NOTES. — ¹ *Broheûr*, brouillard — ² *bôrê d'foumîre*, tourbillon de fumée — ³ *hayin*, schiste — ⁴ *vèrdjète*, rameau — ⁵ *pôtion*, pointe, piquant — ⁶ *burné wêde*, molinie (fanée) — ⁷ *tâsta*, arrêt, silence — ⁸ *houpiron*, tas, grosse veillote — ⁹ *boudjî*, calfeutrage de litière ou de fougère — ¹⁰ *marinde*, besace en toile — ¹¹ *brusdins*, braise — ¹² *heûzerê*, houx.

Les voyelles nasales pures à, ë, ò n'existent plus dans le parler de Solwaster. A l'initiale, à l'intérieur et à la finale devant consonne, *an* (*am*), *in* (*im*), *on* (*om*) se prononcent à, è, ô ; devant voyelle, à la pause et à la finale absolue, on entend *aŋ*, *ɛŋ*, *ɔŋ*.

RÉCIT ASSEZ ÉTENDU

19^e CONCOURS

RAPPORT

Deux pièces sont présentées au jury : l'une en vers, comprenant cinq sonnets et intitulée *Li bone novèle* ; l'autre, en prose, a pour titre *Li mission da Moncheū l' Curé*.

Le jury a tout le temps d'apporter sa bonne volonté à lire et à relire les deux travaux soumis à son jugement : il ne découvre rien qui puisse retenir son attention. Il doit deviner la vague idée qui a dû inspirer l'auteur de *Li bone novèle*. Quant à la forme, s'il y a quelques vers bien bâties, il y a aussi des erreurs de rimes, par exemple ces deux rimes en *i* long, suivies dans le deuxième quatrain de deux rimes en *i* bref : *anonci, aswadji, djômi, rafwèrci*.

Le conte en prose — faut-il dire que *Li mission da Moncheū l' Curé* consiste à plaider en faveur d'une nièce auprès d'un père qui voudrait imposer à sa fille le jeune homme de son choix — a le grave défaut d'être encombré de longueurs et de périodes sans importance. Le style a cependant des qualités dans la première partie, qui ne manque pas de vie.

Vu la faiblesse des deux morceaux présentés, le jury, à l'unanimité, fait part de ses conclusions négatives.

Les membres du Jury :

MM. L. LAGAUCHE,
J. LEJEUNE
J. CALOZET, *rappiteur.*

La Société, en sa séance du 12 avril 1937, a pris acte des conclusions du Jury. Elle a détruit, sans en prendre connaissance, les billets cachetés joints aux pièces.

FABLE, PETIT CONTE, ETC.

20^e CONCOURS

RAPPORT

Reçu seize envois numérotés de 1 à 16.

On a présenté au vingtième concours quelques œuvres d'une réelle valeur à côté d'autres qui, si elles témoignent de la bonne volonté de leurs auteurs, sont cependant d'une texture médiocre. Nous donnons ci-après notre appréciation sur chaque pièce présentée, en justifiant chaque fois notre point de vue.

N^o 1. *Avâ l'érèdje*. Recueil de sept descriptions intitulées : *Lès nûlêyes, li plêve, li tonire, li vint, li leune, li solo, lès steûles*. Programme au titre prometteur, mais qui a été traité de façon très inégale. L'auteur a voulu bien faire, mais lorsqu'il sort de la banalité et veut prendre des envolées poétiques, ses ailes manquent d'envergure parce qu'il ignore le sens absolu des mots wallons employés et qu'il n'analyse pas l'expression de sa pensée.

A. Prenons, par exemple, la phrase suivante dans une des pièces les mieux réussies, *Lès nûlêyes* : « *Sèreût-ce l'almut', qwand (lès nûlêyes) l' sayèt d' catchî l' Blanc-Mwète qui s' dihombrêye di lès k'trawer d'on côp di s' rondê tèyant, ñsi-ce di nos rastitchî s' djêve di mokerèye èt d' nos ravoyî s' freûde loumire* ». Fautes : *s' dihombrêye* au lieu de *s' dihombe* ; *s' rondê tèyant* au lieu de *s' tèyant rondê* ; le fréquentatif *kitraver* au lieu de *trawer*, puisqu'il n'y a qu'un trou ; d'ailleurs, on ne trouve pas avec un *tranchant*, on coupe ; une *blanc-mwète* n'a pas *ine djêve di mokerèye* ; *ine djêve di mokerèye* ni *ravoye* nin « *'ne freûde loumire* ».

B. *Li plêve* : Très décousu ; la première phrase est d'une banalité absolue ; le sonnet introduit dans cette œuvre décèle une décevante faiblesse de pensée.

C. *Li tonîre* : *Li bê tins s' dihombréye*, au lieu de *s' dihombe*. Dans la même phrase *dès côps d' vwès* deviennent *dès côps d' grosse caisse*. L'auteur emploie deux fois l'expression *tîdje d'êmant* pour désigner le paratonnerre, ce qui est une erreur scientifique.

D. *Li vint* : *Galurin* est un néologisme emprunté à l'argot français. — La première moitié de cette pièce est amusante et pleine de verve ; la deuxième partie est un tissu de banalités et d'obscurité ; par exemple : Le vent doit de la reconnaissance à Cervantes ? !

E. *Li leune* : Insignifiant.

F. *Li Solo* : La phrase suivante ferait bonne figure dans l'almanach Mathieu Laensberg : « *Li Solo, adjèyante boule di feû qui v' taperiz tot Moûse dissus sins l' poleûr distinde, vos poriz cûre so c' fornê-la ine fricasséye faitz avou dès-oûs gros come dès tonês, ine trintche di lârd so lisquèle on djouwereût âs bêyes, li tot talmahî èn-ine pêle ossi grande qui l' Plêce Saint Lambêrt !* » *Talmahî*, qui signifie « manigancer, intriguer » est employé à contre-sens pour *mahî, kimahî*.

G. *Lès steûles* : Bonne rédaction d'un écolier de 6^{me} primaire qui vient d'entendre, pour la première fois, des notions élémentaires d'astronomie.

CONCLUSION : Ces pièces doivent être remaniées de fond en comble par l'auteur ; il ne manque pas de talent, si les œuvres sont bien de son invention.

N^o 2. *Lès pôrtrêts*. — Charmante et naïve évocation du passé, accompagnée d'une douce philosophie ; l'auteur a pensé avec son cœur. Troisième prix.

N^o 3. *So on banc*. — Cette pièce présente des fautes de morphologie (*aviséye* pour *avise*) et on y relève des expressions hasardées : *lès d'êstchanteû, d'sôlantès gonhires*.

N^o 4. *Rahènans l' djeû*. — Cette œuvre n'a pas été travaillée. Laissons à l'auteur le soin de la revoir.

Nº 5. *Li Pâye*. — Récit assez bien exprimé, mais idées un peu simplistes et bon sens trop naïf. Fautes principales : Qui *ç' n'est qu' dès mā pinsants qui n' tûsét qu' al rouflâde et Leûs p'tites k'hign'hagnes* manquent d'euphonie. — *C'est-ine aute comission ?* Quel lyrisme ! — *Li camarâdrèye qui pratique l'amitié, li sainte frâternité, èt l'umânté*. L'auteur oublie le wallon.

Nº 6. *A l'ombe dé no catiau*. — Recueil de trois pièces : a) *Mariâche manqué*. Histoire gâchée d'un joli conte japonais paru (vers 1932) dans un recueil de « Contes et Légendes du Japon », publié par la Librairie Fernand Nathan, 16, rue des Fossés Saint-Jacques, à Paris. Au reste, depuis lors, ce conte a fait son petit tour du monde. — b) *Vieille histoire*. Si vieille qu'il est parfaitement inutile de l'entendre raconter si longuement. — c) *Boneûr in famîye*. Sketch bien réussi, mais presque tous les auteurs dramatiques ont mis en scène ces personnages et les font parler de la sorte. Néanmoins l'œuvre aura du succès. Mention honorable avec impression.

Nº 7. *Tchampion*. — Il y a beaucoup de bon dans ce poème qui n'a pas été mis au point. L'auteur abuse du nom propre pour les besoins de la rime. Il supprime parfois l'article pour les besoins du rythme, par exemple, *so règuinântès trotinètes, tripler hotchêts*, etc.

Nº 8. *Tchin èt tchèt*. — Bien observé. C'est la seule qualité de cette œuvre de littérature enfantine.

Nº 9. *L'Èclipe*. — Insignifiant. Véritable fourmilière de *qwand*, de *qui*, de *pace-qui* et de *pusqui*.

Nº 10. *Li tchoûlâde*. — Rien de bien original dans la forme. L'auteur rend cependant son personnage touchant. On sent qu'il éprouve lui-même de la pitié, et il la fait partager par le lecteur. Certaines fautes comme celles relevées dans la phrase suivante déparent cette œuvre : *On djoû qu'èle barbotéve si tchèt qui li aveût lap'té s' lècé qu'èle aveût rouvî so l' tâve*. La fin est aussi à revoir. Néanmoins, nous proposons une Mention honorable sans impression.

Nº 11. *Li novê marlatcha*. — Enfin, voici une œuvre bien

wallonne et qui a dû demander à l'auteur un travail peu commun. Correction grammaticale, analyse de caractère, humour, spiritualité wallonne font son apanage. Nous proposons un Troisième prix avec impression.

Nº 12. *Fré Baiwîr.* — Mêmes remarques que pour le Nº 11, probablement du même auteur. Connaissance approfondie du vocabulaire, emploi judicieux du mot propre. Même distinction.

Nº 13. *Frisse martchandèye.* — Du même auteur, si l'on en juge par la gaieté du conte et la perfection de la forme.

Le symbolisme discret qui existe entre les éléments de la *fricasséye* et les deux amoureux un peu mûrs est du dernier cocasse.

Cette pièce est toutefois de moindre envergure que les Nº 11 et 12, quoiqu'elle révèle aussi chez l'auteur la connaissance exacte des nuances du vocabulaire liégeois ; par exemple, *Pâké-Nârou* et *Dj'han-macoye*. Le jury propose une mention honorable avec impression.

Nº 14. *Porminâde so l'ête.* — Bon devoir d'écolier, style peu naturel.

Nº 15. *Lès vèyès djins.* — Monologue. Nombreuses idées déplaisantes, surtout dans la bouche d'une jeune fille. Presque immoral.

Nº 16. *Contes tot nous.* — Recueil de neuf pièces en dialecte du Condroz. Scènes très simples de la vie populaire contées en un wallon savoureux, très coulant. L'analyse des caractères est bien conduite. L'effort fait par le concurrent mérite un troisième prix avec impression partielle (conte n° III, intitulé : *Lècète*).

Les membres du Jury :

MM. Jean WISIMUS,
Lucien MARÉCHAL,
Jean DESSARD, *rappporteur.*

La Société, en sa séance du 10 mai 1937, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux

pièces récompensées a fait connaître que M. DD. BOVERIE, de Liège, est l'auteur de *Lès pôrtrêts* ; MM. Odon WILLAIN et G. DECHÈVRES, de Mons, les auteurs de *Boneûr in famîye* ; M. J. BOSLY, de Wandre, l'auteur de *Li novê marlatcha*, de *Fré Bêwîr*, et de *Frisse martzhandèye* ; M. A. XHIGNESSE, de Liège, l'auteur de *Contes tot nous*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

Lès pôrtrêts

par DD. BOVERIE

TROISIÈME PRIX

On djoû, tot nah'tant è l' male às lîves qu' èst rètrôk'lîye
è grignî, vos mètez vosse main so l'album' di famile qui
dwèm' la, fâte qu'est tro-z-éhalant.

Vos soflez 'ne miyète li poûssîre qui racoûve lès-ôr'rèyes
di cárton, vos drovez l' gros fèrmwér di keûve, èt, assiou
so' ne vîle kësse, vos toûrnæt lès pádjes.

Vochal vosse papa èt vosse mame. Vos v' sintez bin ureûs :
si vos lès-avez co... I sont pris l' djoû d' leû marièdje, is-
avît vingt-ans. Asteûre, c'est vos qui lès-a, èt dès à-d'-
dizeûr !... Lès-annêyes toûrnæt, toûrnæt !

Îy ! c'est matante Julie ! Come èlle èsteût djône, la !
Èt quél êr sérieûs ! Pa vos dîrîz 'ne dame di scole !

Hê ! vo-v'-la avou vos soûrs, qwand v's-avez fêt vos
Pâques. N'a nin a dîre, mins v's-èstîz-st-on bê valèt : capoules
a la Paulus, monte èt tchinne d'ôr, solés laqués èt costume
so mèzeûre... Mins vos soûrs, qu'ont-èles so leû tièsse ?
Qwè !... c'est dès tchapêts, coula ? Vos dîrîz l' djârdin d'a
Grètry ! Ènn'a-t-i dès fleûrs èt dès camatches so leûs
gnacs !

Ci-chal, n'est-ce nin cuzin Zidôre ?... Siya, dê, c'est lu !
Il-èsteût come ine fritche, adon... mins asteûre, i peûse
divès lès cint-èt dîh ! Coula, c'est monnonke Djâque. On
l' rik'noh'reût d'vins mèy, avou s' pîpe èt s' paraplu qui
fêt cwér avou lu !

Tins, qu' èst-ce ci sôdârd chal ? Awè !... c'est lu : c'est
monnonke Jean, an t'nuwe di gâr civique. A-t-i l'êr ga-
liârd, don, ainsi !

Louke on pô matante Nanète, quéle pèneûse mène !
N-a l' fotografé qu'ârè sûr roûvî di lî fé l' rik'mandâcion :
« Ni bodjîz pus... mins soriyez ! »

Et vos toûrnez lès pâdjes doûç'mint. Vos r'veyez dês pôrtrêts qui l' temps a distidou, dês vizèdjes d'êfants, dês ôtes tot k'pleûtis. C'est tote l'istwére di vosse famile qui ravike divant vos-oûy. Après avu toûrné l' dièrinne pâdje, vos d'morez la, li loukeûre piêrdowe à lon. Lès sov'nîrs assâdèt vosse pinsye ...

Vos sondjîz a dês nozêyès fleûrs qui n'ont-st-avu qui l' temps dè droviér ine clére âme à solo, divant dè flouwi po tofér... Vos r'veyez l' mâmâ qu'esteût todi si frisse èt qu'esteût si bone, lèye qui veûyîve sor vos avou tot l'amoûr qu'on-z-a po si p'tit fis...

Vos r'tûzez à grand-pére, a s' loukeûre d'êfant, a sès-istwéres di l'an sèptante, a sès dozinnes di Djâcob acrotchîs al pareûse dilé li tch'minêye, la qu'i trovéve è l' tcholeûr dèl plate-bûse on baume po sès roumatisses...

Mins tot d'on côp on brêt après vos d'vins lès grés :
« Émile ! Émile ! N'a Moncheû Latoûr qui vint r'qwèri vos-ovrèdjies ! »

Moncheû Latoûr, vosse mèyeûse cande !
Rademint, l'albom' va r'prinde si plêce divins lès vis saqwès. Li covièke dèl male ritome so vos sov'nîrs come ine take di pîre s'on câvô...

Vos rouflez al valêye dèl montêye, tot wayant so l' pate dè tchét, qui tchawé come s'on l'ahoréve... Et vos corez mouyî vos mains à robinèt. Ainsi, lès dièrinnès poûssîres di l' albom' kimincèt on long voyèdje so l'êwe qui coûrt... qui coûrt... sins r'la, come li vèye...

(Dialecte de Mons)

Boneûr in famîye

par Odon WILLAIN et Georges DECHÈVRES

MENTION HONORABLE

Èl père ; èl mère ; lés deûs-infants ; in camarâde au père.

Èl père (dins s' jauteûye, lisant l' gazète). C' qué vos-avez vu, Gélique, ès'n-afère-la ?

Èl mère. Qu'le afère ?

Èl père. I-l-a co deûs nouviaus infants martîrs in France... on-n-a r'trouvé, dins 'ne câve, lés malûreûs tout rimplis d' côps.

Èl mère. Nié possîbe !

Èl père. Lîsez, éyé vos vwârez...

Èl mère. I vaurwat mieûs qu'i n'eûsse nié d'infants, n'est pas, pou...

Èl père (couplant). D'abòrd, i n'ârwat pus d' famîye.

Èl mère. Bé, pou l'z-aringer ainsi.

Èl père. I faut pinser a lés vieûs joûrs, Gélique... Dites-mé in peû qu'est-ce qu'on f'rwat si lés-infants n' s'riont nié la pou vos dorloter pus tard.

Èl mère. On irwat a l'ôspice Glépin, assûré.

Èl père (cantant). « Où peût-on êtré mieûs qu'au sein dé sa famîye ».

Èl mère. Wais, bé l'est bon... (Argârdant l' pindule) Mon Dieû, quatre eûres !... Mimile éyé Jujules vont d'ja r'veni d' l'école.

Èl père. Avez pinsé d' préparer a gouter ?

Èl mère. Èn' vos-in fêtes nié... c'est facile dé comander quand on-n-est dins s' fauteûye.

Èl père. Bé, c'est samedi n'est-pas, j' profite d'èl sémaine anglése, mi...

(*Mimile, sept ans, rinte dé l'école avé s' frère Jujules, neuf ans*).

Mimile. M'man, Jujules m'a co batu.

Èl mère. Wais ?

Jujules. Ç' n'est nié vr̄é, savez m'man, ç't-in minteur.

Èl père (a pârt). Iz-arsambeté tout leû mère !

Mimile. Il a volu m' prinde èm' part dés macarons d' Grand-mère Titine.

Èl père. Hin qu' c'est biau, Jujules !... in grand fieû come vous !!

Èl mère. I n' faut nié vos lèyer fêre, Mimile... (*a Jujules*) t't-a-l'eûre, Jujules, j' va vos foute ène cocarde.

Èl père. Mais, Gélique, vos avez l' main jolimint légèrte... vos-êtes toudi avé vos cocardes,... vos n'avez pourtant nié tiré au sôrt...

Èl mère. Lîsez vo gazète, vous.

Èl père. Téjez-vous, chafèrlique !...

(*Èl mère a coupé lés tartines ; èl café est versé, èl pot a confiture su l' tâbe avé 'ne jate dé sirop ; lés deûs ropieûrs sont au posse.*)

Èl père... Éyé wais, ... on peût minger ?

Èl mère. C'est come vos volez. (*Èl père ès' mét a tâbe*).

Mimile. Mi, i m' faut dèl confiture, na !

Jujules. Éyé mi avec, c'est pus bon.

Èl mère. Atincion qu'i 'nd'a pus branmint ; ... bayez vos tartines ici... vo père, pou in côp, n'a qu'a prinde du sirop.

Èl père. Pourqué ç' qu'èj' compte d'abôrd, mi, ici ; ... j'ârwa pourtant ainmé dèl confiture avec.

Èl mère. Avez jamé vu arclamer su d'z-infants... ç'in-n'est ieune, ça... Paufes pétits proutes ; s'i n'âriont pus leû mère, v'là co deûs nouviaus martîrs...

Èl père. I m' sambe tout d' même qu'èj' peû bé dîre qu'èt' chôse.

Èl mère. Éyé après...

Èl père. Bon, mètez du sirop... (on minge).

.....
Mimile. Hin, p'pa, m'in daler j'wer su l' rûe !

Jujules. Hin, p'pa, mi avèc !

Èl père. Éyé quand ç' qué vos f'rez vos d'vwârs ?

Èl mère. Mon Dieû-Ségneûr, come vos-êtes toudi la pou contrarier lés jins... Vos in-n-avez iun d' caractêre... ar-métez-vous dins vo fauteûy éyé vos lîrez l' Guêre Civile in-n-Èspagne...

Èl père (couplant). Ç' qu'èj' vwa, c'est qu'i n' faut nié daler in-n-Èspagne pou ça.

Èl mère (contin'want)... Éyé t't-a-l'eûre, vos bârez in côp d' main a lés ropïeûrs pou ieûs' aprinde leûs l'çons éyé l' rësse.

Èl père. Mèrci ; in-n-aute côp j'en dirai pus rié... in face dés-infants, c'est du propre !

Èl mère (a Jujules éyé Mimile). Alez més p'tités crotes in chicolat, all'z-in j'wer in moumint su l' trotwâr. Atincion a lés autos, savez... (au père) La !... C'est mi qu'est mète ici...

(Lés infants sont dalés avé leûs cèrçôs).

Èl père. Vos-îriez fêre ça chez Polite, i vos fout su l' rûe pa l' piau d' vo marone...

Èl mère. Nos n' somes nié chez Polite.

Èl père... Éyé, c'est tout m' gouter, ça, ène tartine dé sirop avé du chirlape.

Èl mère. S'i vos faut du « Hûe » vos n'avez qu'a daler au boucher.

Èl père (come pou s'in joute). An ! j' n'i pinswa nié.

Èl mère. Foutez-vous bé dés jins... si c'étwat pou l' toû-bac' i n' vos faurwat nié d' domèstique.

Èl père. Pou 'ne malûreûse distrakcion qu'on-n-a...

Èl mère. Au lieû d'ingèler lés jins, éyé pwisqué vos-avez l' tamps, prin-nez l' brouche éyé l' cîrâche la-bas dins l'armwale, ténez, éyé vos f'rez lés botines du dîminche dé vos djônes.

Èl père. Bon, pou vos fêre pléssi...

(I prind lés-afutiaus éyé s'in va dins l' coûr... On frape al porte).

Èl mère. Rintrez ! (*Èl camarâde rinte*).

Èl camarâde. Bonswâr, Madame... Antwène n'est nié la ?

Èl mère. Si fêt, il est occupé, j' m'in va l'apéler ; (*criant*) Antwène !... i-l-a ci in mossieû pour vous.

Èl père (rintrant avé l' brouche a 'ne main éyé 'ne botine a l'aute). Èm' vieûs camèrluche Adole, mais qu'è nouvelle ?

Èl camarâde. Èm'n-amisse Antwène !... v'la bé douze ans qu' j'en t'ai pus r'vu.

Èl père. Wais !... come èl tamps passe.

Èl mère. Antwène èm' bâye in côp d'main, come vos vwayez.

Èl camarâde. A la bone eûre ainsi.

Èl mère (a Antwène). Bayez-t-ici qu'è j'in finisse... i m' sambe qu'ça n'avance nié râte, vos-êtes co indormi, assûré... (*Au camarâde*) Èn' prin-nez nié atincion, savez Mossieû.

Èl camarâde. Fêtes come a vo mëson, alez, Madame.

(Gélique artrou se sés manches, débarasse Antwène, éyé sòrt a l' coûr. A ç' moumint-la, lés deûs-arsouyes rinte, jête

*leûs cèrçôs dins lés gambes dés jins, p'wis s' dispute pou
'ne tourpiye).*

Èl père (a lés-infants). È bé, qu'est-ce qu'on dit ?

Jujules éyé Mimile. Bonswâr, Mossieu !

Èl camarâde. Bonswâr més brâfes pétits-omes. (*Au père*)
C'est l' famîye ?

Èl père. Wais.

Èl camarâde. Come ça poûsse, hin... C'est râte inl've a
l' mëson dés-autes.

Èl père. Wais... Éyé twa, t'ës marié ?

Èl camarâde. Non fieû ; célibatêre indûrci.

Èl père. Ç't-in tòrt... ; tu n' peûs nié t'inmaginer come on-n-
est bé in famîye... Avé 'ne fême come èm'n Angélique,
qui m'a bayé deûs biaus p'tits-anches, c'est l' grand, c'est
l' vrë boneûr..., éyé i n'a qu' ça, su têre, qui peût nos-armète
d'aplomb...

« Ainsiswatîl ».

Li novê marlatcha

par Jean BOSLY

TROISIÈME PRIX

Li d'bite, c'est l' mèyeû diplome :
Avou s' linwe on va-st-a Rome.

Dèdè, l' cinsî d'Al Hâye, èsteût d'on bon coyin,
Lâdje è l' boûsse, amistâve, rik'nohant po sès djins,
Fwért lèdjîr so l'ovrèdje
Et sognéûs po l' magnèdje.

Ossu, qwand l' vî Dôdôr, si crawé marlatcha,
Eûrit lôyeminôyemint hansî s' dièrin sofla,
Tos lès vârlèts qu'estît foû mèsse,
Lès vigreûs come lès tchêye-è-l'êsse,
Reût-a-bale acorît
Afîs' di s'égadjî :

Ènn' abiza vormint dês cwates cwènes dè payîs,
Di Hêve èt dèl Campène,
Dèl Hèsbaye èt d' l'Ârdène.
Po r'hazi l' clâ, lès bons pârlants
Ni s' djinnît nin dè fé l' plakant
Â préhî l' djintilèsse
Seûye-t-i d' Piére ou d' Djan'nèsse.

Après-aveûr tûzé treûs djoûs
Po savu k'mint qu'i s' sètch'reût foû,
Nosse Dèdè rapoûla l' trûlêye
So l' dègn di s' heûre, avou l'îdêye
Di tchûzi d' zèls li pus malin.
(Il-estît po l' mons catrè-vint).
Èlzi d'viza tot simplumint :

« Come li curé l' prétche è s' pirlôdje,
» Dji creû qu' so l' tére tot-a-fêt s' fôdje
» Avou l' nombe treûs : li Trinité,
» Li Fwè, l'Èspwér, li Tcharité,
» Lès Treûs Rwès, minme li Sinte Famile.
» Po m' pârt, mågré qu' dj'a 'ne bone babile,
» Dji n' pårlurè gote dè trèpî
» Qui n' såreût t'ni qu' so sès treûs pîds,
» Dès treûs seûyes ni dès treûs halènes,
» Dès treûs tièstous ni dè tricwène,
» S'on voléve, on-z-îreût-st-insi
» Disqu'al saminne ås treûs djûdis.
» Sorlon l' rapwètrotûle di mès tâyes,
» Fât-èsse d'acwérđ po-z-avu l' pâye :
» È m' mohone måy nouk n'inturrè
» S'i n' pinse nin come Moncheû Dèdè.
» Asteûre, corèdje, c'est l' côp ås djèyes !
» Scrihez-me treûs mots å pus-abèye
» Rapôrt ås treûs sudjèts rachous
» So lès foyous
» Qu'on v's-a r'métou ».
À long d' treûs hirêyès-éûres
Tot l' monde ava d'né s' mèzeûre,
Mins, tot r'loukant leûs grabouyas,
Li mèsse hossa s' tièsse ét brèya :
« Quéne salâde
» Al mostâde !
» Djèl wadje, mi vê
» A pus d' cèrvê
» Qui l' pus sûtî d' vos-ôtes !
» Wice èst-i pôr, li drole d'apôte
» Qu'a r'ployî s' foye sins grèter d'sus ?
» I n'a sùrmint qu' dè clér di makêye è s' cabus ! »
« Tot doûs, tot doûs, cinsî ! » — riprit on cadèt d' Logne,

Dji v' f'rè vèyî çou qu' c'est qu'on marlatcha d' Bastogne :

» Si so m' papî
» Dji n'a rin s'crît,
» C'est qu' li spot dit, è l'Ârdène,
» Li linwe èst mèyeûse qui l' pène.
» Qui fât-i èsse po qu'on seûye djalot d' vos ?,
» Dimandez-ve ; dji rèspond : Mwért, ritche ou sot.
» Qui deût sèpi l' vårlèt po bin chèrvi so 'ne cinse ?
» Foyî,
» Soyî,
» Coyî,
» Vola tote li siyince ;
» Tant qu'âs treûs linguèdjes qu'on djâz'reût
» Po-z-èsse chal ine sakî d'adreût,
» Dji k'noh so l' bêtc'hète di mès deûts
» Li françès, li lîdjwès, l'âgneûs ». —

« T'ès l'ome qu'i m' fât : tape-la t' bèzèce »,
Dèri Dèdè, « c'est twè qu'a l' plèce ! »

Fré Bêwîr

par Jean BOSLY

TROISIÈME PRIX

Bêwîr, on vî saftî, vikéve rowe dès-Aveûles,
Li tére n'a mây pwèrté nou pus-awoureûs qu' lu,
Rètrôk'lé è s' bagnole loumêye d'ine pane di veûle
I pètéve ot'tant d'êrs qu'i r'saftéve di tape-djus.

Alène, tchètè, tricwèsse, trintchèt tram'hît timpèsse
Ossu n' prindéve-t-i nin lès ponnes di s' rilaver,
C'esteût on vrêy moriâne dès deûts d' pîd disqu'al tièsse,
Âreût falou 'ne sitrèye po 'ne gote èl distak'ner.

Ine vilinne rossète bâbe lî havéve al bodène,
Ine saqwè d' mây pingnî, dâboré, tot glumiant
Di hârpik èt d' crâs lârd ; sès seûyes, dès bwèrêts d' tchène,
Lî rahît è l' hanète : qué lêd Saftî Rènant !

Lès cis qu' s'ènnè chèrvît n'estit nin mâlâhèyes :
Tot-plin dès reûs scolis, dès candes à feûte bolou
Qu'alouwèt leûs patârds a dès mârticotrèyes
Èt k'hustinèt l' pôve monde pé qu' dès macrêts-r'crèyous.

Ni v'la-t-i nin qu'on djoû, po l' Mârdi al vête djote,
Lès forsôlés pindârds talmahèt dè fé m'ni
Li d'labodé Bêwîr avou zèls beûre li gote
So l' ci d' lî n'ner 'ne ah'lêye di botes a radreûti !

On lavasse di rokèyes vis-aploût so 'ne èclipe,
Li mimbe-di-Diu goûrdjèye èt tût'lêye a stalon
Si bin qu' vo-l'-la stâré mwért-sô, plin come ine tripe,
Â mitan d' l'atèlêye... èt pwis k'mince li tridon :

On lî rase si makète, sâf ine sitreûte corone,
On lî r'cip'têye si bâbe rif-raf a ras' dèl pê,
On k'hèye a l' rinètî po l' mons treûs draps d' mohone
À pont qu'esteût dim'nou ossi blanc qu'on navê ;

On lî mèt' so li scrène ine vèye mousseûre di monne,
Rin n'i mâke : ni l' calote, ni l' cwèrdale, ni l' tchap'lèt.
Noste ome insi triké, lès marlous tos-éssonne
L'apwèrtèt ås Mèneûs, èt la, tot fant l' pôlèt,

I racontèt å Fré qu'èlzî vint doviér l'ouh'
Qu'avèt trové so l' rowe on monne on pô k'pagnté,
Ci sèreût fé pètchî dèl lèyî k'heûre dèl flouhe,
I l'ont-st-aminé chal afis' dèl dissôler !

Li clôstrî reût-a-bale apice li ragognasse,
L'ahètche po d'zos lès brès' è l' bèle tchambe dè mostî,
Èt, sins 'nn' avu pus d' keûre qui d'on bodèt d' badasses
Èl hène-la so lès plantches tot l' trêtant d' calfurtî.

A hipe dè lèd'dimin l'êreûr èst-èle vinowe
Qui l' briyosse si dispiète èt s'èware dè mwèrdi
È hotche è mé 'ne grande plèce si prôpe èt si bin t'nowe :
I veût pôr è mureû come il èst-apôtri !

« C'est portant twè qu'ès mi ! Nonna dê ! Dièw m'afwèce !
» Nonna, c'est mi qu'est twè ! Abèye don ! Hê-la ! Hê !
» Sondje-dju ? Dwèm'-dju ? Vike-dju ? Wice so-dje ? Quî
so-dje ? Quî ès-se ?
» Sètchîz-me foû dèl Volîre ou disclawez m' wahê ! »

Li Fré apatraftêye tot-z-oyant 'ne téle tchawâde.
Bêwîr lî brêt : « Si dî' so todi mon lès Lîdjwès,
» Drayetêye rowe dèz-Aveûles, å pus vite, camèrâde,
» Èt si t'i veûs Bêwîr, mi dji n' sé pus quî dj'è ! »

Frisse martchandèye

par Jean BOSLY

MENTION HONORABLE

« Dinez-me on pô po 'ne fricassêye
» Alez, Kèt'lène : ine bone tchèm'nêye
» Avou in-oû tot fris' pounou ».
C'est li d'mande qui Pâkê Nânou,
On vî djonne ome todi stokès'
Mins ine miyète ascû dèl tièsse,
Féve a 'ne vind'rèsse dèl Rowe dè Pont.
Cisse-chal lî chèrva s' comichon :
« Mi bê crolé, dj'a 'ne martchandèye
» Qu'on n'a mây vèyou chal è l' Vèye :
» Mès bacons m'nèt foû d'on pourcê
» Qui n'a stu noûri qu'â lècê,
» Mès-oûs hoyèt dè cou dèl poye ». —

« Mèrci » — dèri li Tch'han Macoye
Tot rèbrid'lant fé si d'djuner.

Adon qu' s' apontive a l' casser
Ni v'la-t-i nin qu'i lét so l' hâgne
Di l'oû : « Bâre, cins'rèsse dè Grand Tchâgne,
» Bastogne, voreût voltî galant
» Inte deûs-adjes èt nin trop spitant ».

Noste ome, bloûzé, scrît d'on côp 'ne lète
Et l'èvôye al nozêye poyète,
I wèstêye l'oû èt n' saweûre nin
Qu'i magne dè lârd amèrikin !

Quéques djoûs pus tard, vola l' rèsponse
Qu'i r'çûva dèl clapante anonce :

« Di wice rim'nez-v' don vos, vi fré ?
» Fât creûre qui v' n'estez nin prèssé !
» Tutûte, valèt, corez-al dièle,
» Ca, so l' trèvint, dj'a fêt handèle :
» Dji so mariêye dispôy treûs-ans
» Èt dj' rawâde mi deûzinme èfant ! »

Lècète

par A. XHIGNESSE

TROISIÈME PRIX

Qwand Lîza, li tote hingue pitite feume dè cwèpî Noyé, ava on sîhinme nozé gnégnê, qu'esteût on valèt, l'ome dèl mohone ni s' pola èspêchî dè dire : « Damadje qui s' n'est nole djèrmale dèl minme sôre ! Li rwè åreût stu pârin d'onk dès deûs, pusqui n's-avîs dèdja cinq cårpêts. Èco 'ne bone dringuèle qui nos passe dizos l' narène ! »

« Èt mi, dj'a p'-tchî di m' passer d'ine parèye dringuèle, parèt ! » rèsponda l' payîne. « Minme qui, si n' tint qu'a 'ne saquî, èdon Noyé, nos l' lêrans bouf ! »

Èsprit d' contrâdiccion, Noyé, lu, nèl lèya nin insi : mons d'ine annye aprè, li pôve Lîza d'va bin fé l'annonce qu'on s'aléve co racrèhe. — « A la bone eûre ! » s'ësclama Noyé ; « aprè l' bê sîh, ci va-t-ësse li bê sët' ! Lîza, t'ës-st-ine feume tot-oute, èt li rwè va-t-ësse come ti dîreûs t' cuzin ! »

Mâlèreûs'mint, ci n' fout qu'on lêd sët', c'est-a-dire ine pitite bâcèle, ci côp-chal, èt qui n'ava nin l' chance d' èsse bin r'çûte di nolu.

Come di djasse, on l' bat'ha dè sorno d' Lècète, qu'èle wârda tote si vèye èt qui n' li aléve nin co si må. Fène èt coriante come on nâlî — si pére n'esteût-i nin, à rés', dè mèstî la qu'on 'nn' èplôye ? — èle div'na, avou l'adje, rûzeye come ine pitite cwède — èt s' sét-on qu' cwède èt lècète sont dèl minme tîre.

Djoyeûse, todi d' bone oumeûr avou çoula, èlle assëtcha, qu'èle n'aveût qu' saze ans a hipe, tote ine hièrlêye di galants qu'estit tofér amon Noyé a-z-apwérter 'ne savate a ris'mèler

ou dès dobes solés a r'cwèstrer, istwére d'aveûr l'intrêye è l' mohone, ca Liza n' voléve nin ètinde djâzer d' hantereyes po s' bokèt d' fèye : « T'as co bin l' temps, va, mi p'tite Lècète », èsteût-èle afêtèye di lì dire. « Avou l'ègzimpe qu'on t'a d'né chal, li rwè sèreût bin vite deûs fèyes pârin è t' mohone, si ti t' mèt' si timpe a l'oûve ». — « Rapâflez-ve, mame », rèspondéve li crapôde tot riyan ; « vosse pitite Lècète n'a wâde d'esse si ènoccinne. Èle sârè bin prinde... divins sès lès' ine saquî tot plin pus râzonâve qui m' papa. »

Èt ç' fout vrêye : Cisse fène mohe-la d' Lècète ni vola sètchî al grande cwède qu'avou l' gros èt ritche cinsî Trûså qu'èsteût pus pâhule qui spitant, qu'aveût câzî l'adje da Noyé, mês qui, lu, s' passéve bin, po viker, dè fèri d' l'alène èt d' s'èpufkiner tot d' hârpikh.

Li brâve Trûså èsteût minme si palot qu' li rwè, è l' plèce d'esse houkî è s' mohone po pârin, âreût bin d'vou lî fé dobler sès contribucions cåse qu'i n'aveût vormint nole tchèdje di famile å-d'-dizeûr di s' feume.

Ossi, Lècète passéve avou lu l' pus bèle — ou dè mons l' pus keûte — dès vicârèyes. Câzî 'ne pitite tchësturlinne, elle âreût polou monter a Noyé l' pus clapant botique di tot l'âtoû, èt, a fwèce dèl bin sognî, èsteût-èle arrivêye a fé dèl grêye Liza, qui asteûre poléve magnî dobe tot n'ovrant cåzî pont, ine inflêye dondon, grosse come ine toûr... Mês ç' còp-chal, nin po racrèhe.

Tot aléve don p'on mî — totès cwèdes bin ècrâhèyes, âreût dit l'ôte — qwand, après sîh-ans d' douce pâye, Lècète piérda Trûså. Èle lî d'na pus d'ine lâme, mês vos n' vîriz nin qu'èle s'ènn' âreût fêt on chagrin a n' mây si consoler : Ni lî aveût-èle nin d'né tot l' boneûr qu'i ratindéve di lèye... èt n' valéve-t-i nin mî, halcrosse come i div'néve, di s' ripwèzer po tot d' bon, è l' plèce dè malârder co dès-annêyes èn-è-rote ?

Come di djuisse, lès djins ni s' polit èspêtchî dè pinser —

èt dè d'ner a-z-ètinde — qu'avou on no èt dèz piceûres come èlle aveût, il èsteût dandjereûs qu' Lècète åreût bin polou aveûr sètchî trop fwért so l' cwède qui Trûså, atot l' sìposant, s'aveût métou å hatrê.

N'espêtche qui Trûså eûrit on bê réqwyiyèm. Èt c'est Noyé qui lî acwèrda : « Veûs-se, Lîza », d'ha-t-i a s' feume, « Trûså n's-a stu come quî dîreût l' sètinme valèt qui n' ratindîs. Li rwè, djèl vou bin, n'a nin avou l'èr di s'ènn' aparçûre, mës l' brâve mi vé, tot spozant nosse fèye, nos-a rapwèrté tot plin pus'.

Tot compte fêt don, Lècète n'a nin stu po nos-ôtes on si lèd sèt' qu'on-z-åreût polou crinde. Feume, t'as bin adièrci çou qu' t'as fêt, pusqui t' fèye a stu sincieûse èt a si bin houûté tès consèy ».

« Bin sûr », rèsponda Lîza, « qui dj'a bin miné m' djeû èt qu' dj'a bin rûssi... Il èst vrêye qui, po 'ne fèye, ti n' t'è mèléves nin. »

PIÈCE LYRIQUE EN GÉNÉRAL CRAMIGNON

21^e et 22^e CONCOURS

RAPPORT

Le 21^e concours a pour enseigne *Poesie lyrique*. Nos concurrents traduisent sans doute par *pasquées* et ils en profitent pour nous servir des élucubrations assez banales. Il faut beaucoup d'indulgence pour découvrir dans les onze pièces reçues quelque effort d'originalité ou d'élévation, quelque apparence de composition et d'ordre. Rien vraiment qui mérite le nom de poème. Sans doute le jury, au lieu de prendre le ton de la critique, pourrait se contenter de retenir deux ou trois pièces en laissant le reste dans l'ombre, mais le silence n'est pas profitable aux jeunes oisillons qui essaient leurs ailes ; or nous avons l'indulgence de croire que la plupart de nos concurrents sont des jeunes qui désirent au moins une appréciation. Entamons donc l'ingrate besogne des remontrances et encouragements.

La plus copieuse et la plus méritante de ces œuvres est une pièce de 233 vers intitulée *Po lès pauves*. L'exhortation à la charité n'est certes pas un sujet défendu, mais c'est un sujet rebattu. Qu'a fait notre auteur pour rénover le thème ? Il entremèle assez habilement le sort du moineau frileux et affamé sous la gelée de Noël avec celui du petit vagabond grelottant sans gîte et sans pain. Les deux thèmes se déroulent ainsi, alternant avec un peu de lenteur mais de façon assez originale. La rime est souvent riche, les rythmes variés. On constate parfois des lacunes entre les idées, des faiblesses dans l'expression : rencontres trop dures de consonnes, abus de tournures peu lyriques. L'auteur trouvera nos observations de détail en marge. Troisième prix avec impression.

Il arrive que des amateurs désirent concourir, sans trop savoir sur quel sujet. Alors ils improvisent une défense bien inutile du wallon ! Nous n'avons pas moins de trois pièces de ce genre.

L'une, *Al Walonèye*, est une chanson de trois couplets, 24 vers, composée « à l'usage des écoles ». Charmera-t-elle les écoliers plus que notre jury ? Ce n'est qu'un chapelet de formules usées et creuses. — Une seconde mouture, sous le titre *À Walon* (au singulier) nous offre cinq strophes de huit vers. C'est une chanson satirique. Chacun des couplets commence par une question à finale variée, « *Walon, qu'as-se fait po qu'on t' rinôye ?* », puis... *po qu'on t' kihére ?*, ... *po qu'on t' kitchèse ?*, ... *po qu'on t' kidjâse ?*. A ces questions presque synonymes, les développements courent le risque d'être mal différenciés. C'est ce qui est arrivé. Pour établir une gradation, *po qu'on t' rinôye* devait venir à la fin. L'auteur fusionne parfois le *wallon* et *les Wallons*, le langage et les personnes. L'œuvre ne manque pas de verve, mais elle est incohérente. C'est un premier jét, à refondre patiemment d'idée en idée, et le travail exigera des efforts sérieux de logique et d'art.

D'esprit tout opposé apparaît la pièce intitulée *Nosse vi walon*. Ici l'auteur, plus optimiste, affirme que personne ne médite la mort de l'antique wallon, et il dit ses raisons, les vraies raisons, sans délayements superflus. En élaguant une couple de chevilles (*mâgré tot, voremint, mutwèt*), en adoucissant certains choix de consonnes, la pièce est imprimable et mérite une bonne mention.

Un patriote a versifié un « Compliment de bienvenue au cher petit prince Albert de Liège ». Il a bien rappelé tout ce qu'on peut évoquer de souvenirs liégeois sur un ton volontairement puéril. Aux souhaits de bonheur et de gloire il mêle des souhaits plus intimes : que le petit Prince aime l'esprit, les contes, les fastes, le parler liégeois. Il l'invite à visiter Liège. La cité wallonne lui fera une réception enthousiaste. On le promènera partout, en voiture, en bateau. On lui montrera les forts, les églises, les musées, les fabriques, les beaux villages environnants. A Herstal on lui donnera un canon :

Come coula, si lès Boches rivenil mostrer leûs seûyes,

Vos drîz, come lès grands, di qwè l'zî spiyî l'gueûye !

Et puis, évidemment, on le gaverait de tous les mets de la région :

*Avou dè boûre di Hêve nos v' cûrancs dèz boûkètes
totes plîntes di corintènes : èt pwis 'ne banse di galètes,
dèz grosses ou bin dèz fènes (spécyâlité d'Roteûre !) ;
nos v' frans ine cabolèye di clapantes cûtès peûtres.
Divant d'ènnè raler, vos magnerez 'ne fricasséye
avou 'ne jate di cafè, on qwârtî d'blanke doréye ;
èt, s' vos n'aviz nin sogné d'avu 'ne indigèstion,
vos gostrîz à-d'-diseûr nosse salâde às crêtons !
Pwis, si l'ome às poûssîres vint gatî vos ouÿ bleûs,
n' tchanterans po v's èdwèrmi 'ne pasquèye da Dèfrècheux.*

La touche pourrait être plus légère, mais ce ton familier ne déplaît pas. Pourtant il nous faut écarter cette pièce. Il n'y a pas assez d'ordre dans la succession des tableaux, et surtout l'auteur semble ignorer les règles élémentaires de la prosodie, de l'hiatus, de l'élision, de l'orthographe. Il fabrique sans sourciller des vers de quinze pieds ; il fait rimer *Lidje* et *ritche*, *cori* et *vèyi* ; il écrit *cohtais* pour *cotehês*, *corît*, *hossít*, *vinît* comme infinitifs, *vos arît*, *vos gos'trît* comme secondes personnes, etc. Nous ne pouvons pas couronner ce mélange déconcertant d'incorrections. C'est pourquoi nous en avons cité les meilleurs traits.

La pièce intitulée *Poqwè ?* ne décèle pas son sujet par le titre. Le refrain est plus explicite : « *Poqwè, bon Diu, r'prîndez-ve lès p'tits èfants ?* » Le point de départ de cette question indiscrète est le spectacle d'un enterrement d'enfant. Si j'étais le bon Dieu interpellé, je répondrais que je les reprends pour leur épargner de devenir méchants, lâches, vicieux, c'est-à-dire hommes. C'est ce que l'auteur aurait pu dire dans son quatrième et dernier couplet, où il a effleuré l'idée sans l'atteindre. L'ordonnance des strophes est irréprochable, le ton assez élégiaque, mais le style manque trop de relief. La seule idée ingénieuse est celle du troisième couplet : le bon saint Nicolas lui-même doit déplorer ces hécatombes d'enfants, lui dont toute la joie est de leur distribuer chaque année joujoux et bonbons et qui les estime

tous bien sages. Bref, un médaillon en zinc faiblement gravé, dont toute notre alchimie ne pourrait tirer une solide médaille de bronze.

Li vi cofrèt nous ramène au thème bien connu de la « vieille horloge », de la « vieille armoire », de la « vieille maison ». Évocation de grand-mère défunte et de souvenirs d'enfance. Douze quatrains en petits vers de huit syllabes. Dans ce cadre restreint l'auteur insiste trop de fois sur la matière vulgaire du coffret au détriment d'idées plus précieuses. On voudrait que ce bois vulgaire ait reçu de la main de Grand-mère une empreinte visible, qui en fasse au moins l'égale des boîtes de Spa :

*y-a 'ne saqwè portant quèl rihausse :
lèye, grand-mére, so l' covièke voûte
aveût pondou 'ne corone di roses
et dès pâvions so lès-costés.*

*Si coleûr èst-on pô hoyowe :
dès tronlants deûs l'ont tant rapé !
nos djônèes mains 'nn' ont fait djodjowe !
cint doûs sovenirs i sont stampés...*

Cela, ou quelque détail équivalent, contrebalancerait l'idée trop répétée qu'il s'agit d'un coffret de bois ordinaire ; la transition en serait facilitée : « *c'est pô çoula qu'i-èst vénérâbe...* ». Cette gentille pièce, un peu courte de souffle, mérite mention et impression.

Il nous reste entre les mains quatre pièces émanant, semble-t-il, de deux auteurs, d'une part *Ine saqwè d' bon* et *So l' târd*, d'autre part *Toûbion* et *Bone ânèye !*, celles-ci signées *Fré Djâke*.

Un optimisme bon enfant anime les deux premières. *Ine saqwè d' bon* est une chanson sur l'air de « la fille à ma tante » ; vers de six pieds sur deux seules rimes : *-inde* et *-a*, plus le refrain. Si nous voulions exiger les rigueurs de la composition, nous ne trouverions pas notre compte : il faut prendre ce texte comme une suite d'éclats de rire, une affirmation que la vie est bonne, qu'elle est une pied-sente bordée de roses, qu'il est sot de n'en voir que les épines, le tout assaisonné d'épithètes un

peu crues aux geignards. Acceptons sans grimace ce spécimen du vieil humour wallon. — La seconde pièce, *So l' tård*, chante la mélancolie du vieux chansonnier qui, désormais sans passion, sans élan, n'a plus le courage d'aborder les gais sujets d'autrefois. « Mélancolie » sera le refrain de sa dernière *pasquèye*. Autrefois et aujourd'hui, détresse et tristesse du déclin, telle est la thèse, sans jérémiades. Quant au style, la ténuité de l'octosyllabe ne permet pas toujours de lier les idées avec rigueur. La seconde strophe est trop synonyme de la première : il y a lieu de l'orienter vers quelque autre métaphore. Les rimes alternativement en -èye et en -é ne sont pas non plus très riches. Malgré ces imperfections, que nous avons essayé d'atténuer, en raison de son inspiration, du ton bien original qui côtoie l'élégie sans devenir pleurard, nous voudrions retenir aussi cette complainte. Le jury accorde aux deux pièces mention et impression.

Enfin les deux œuvres de l'anonyme *Fré Djake* nous offrent au total 36 vers. C'est le record de la brièveté. Les sujets aussi sont ténus. *Toûbion* peint un trouble des sens refréné ; *Bone ânèye !*, le titre l'indique assez, n'est qu'un billet de nouvel an qu'un Éliacin adresse à sa fiancée. Ces deux inspirations évangéliques de style irréprochable, viendront parfumer notre Bulletin bien à propos. Considérant le billet comme une *rawète*, nous donnerons à l'ensemble une mention avec impression.

Les membres du Jury :

MM. Victor BOHET,
Maurice DELBOUILLE,
Jules FELLER, *rappiteur*.

La Société, dans sa séance du 14 juin 1937, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. A. XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur de *So l' tård*, *Ine saqwè d'bon* et *Nosse vî walon* ; que M. Jean BOSRY, de Souverain-Wandre, est l'auteur de *Toûbion* et *Bone ânèye* ; que M. J. JACQUEMOTTE, de Mons, est l'auteur de *Li vî cofrèt* ; M. L. Motmans de Liège, celui de *Po lès pauves*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

So l' tård

par A. XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Dji n' rigrète nin d'aveûr tchanté
Lès djôyes dèl vèye.
Asteûre, sins passion, sins èvèye,
Dji n' sâreû pus qu' lèyî goter
L' mirâcolèye
Divins 'ne pèneûse dièrinne pasquèye.

Lès rafiyas m'ont fêt rîmer
Traze èt traze fèyes ;
Mês d'zos l' pèzant d' longuès annêyes
Dji n'a vormint pus po m' horer
Qu' mirâcolèye
Èt dièrin sov'na d' mès pasquèyes.

Qwand tot m' ripasse è l' tièsse, mouwé,
'L atome qui dj' rèye ;
Mês si vite après qu'i lâkêye,
Li bê sondje, dji m' sin-st-èwalpé
D' mirâcolèye
Èt dè parfond doû d' mès pasquèyes.

Mi vèye Bâre, qui vike a m' costé,
A stu nozêye ;
Mês s' massale èst tote kipleûtèye,
Èt s' loukeûre a l'êr dè plorer
D' mirâcolèye,
Qwand 'le hoûte li langueûr di m' pasquèye.

Mès pôves rèspleûs... Lès v'la d'toumés ;

Li rîme hal'têye

Si d' hazârd, è l' pâhûle vèsprêye

Dji sâye dèl voleûr éclamer,

L' mirâcoleye

Fêt tote fruzi m' tronlante pasquèye !

C'est-ine mizére dè vîli d'seûlé

È l' vicârèye...

On tûse a l' mwért qui s'aprèpèye :

C'est lèye, sins brut, qui vint brozder

D' mirâcoleye

Li linçou di m' dièrinne pasquèye.

Ine saqwè d' bon

par A. XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Air : *C'est la fille à ma tante pour
qui j'ai de l'amour.*

Lès grigneûs, lès mås-d'-vinte,
Quéne indjince qui çoula !
Â ! Â ! Â ! Â !
Quéne indjince qui çoula !
Qui n' lès pout-on bin pinde,
Tos cès feûs d'èwaras !
Â ! Â ! Â ! Â !
Tos cès feûs d'èwaras !

Rèspleû

Li djöye, n'a rin d' parèye :
C'est l' pus bèle dès tchansons.
Mès djins, n'est-i nin vréye
Qui rîre èst 'ne saqwè d' bon ?
Â ! Â ! Â ! Â !
Qui rîre èst 'ne saqwè d' bon ?

*

Ni hoûtans nin lès mintes
Di tos cès vérts tchins-la ;
Houwans nos d' leû måle binde ;
Ci n'est qu' tos fâs Djudas !

On n'est nin chal po s' plinde :
C'est temps piérdou, çoula !
Lèyans lès tchoûlås s' rinde
Et r'wèmî leûs hik'tas.

Li vèye èst-ine pîd-sinte
Qui n' mâque pont d' rafiyas :
Dès rôses èt dès yacintes
Î tapèt leûs hinas.

I-n-a d' l'aweûr a r'vinde
Sins minme fé l' sot bada ;
Nin mèzâhe dè racrinde
Di n' poleûr pwèrter s' fa.

Vikans sins lès-étinde,
Cès lêds potikèts-la
Qui d'hèt qu'è nosse marinde
I n'a qu' dès-anoyas.

S'on mâque ine gote di rintes,
Li bone oumeûr èst la.
Montans d'vant dè rad'hinde
Et batans 'n-intrichat.

C'est 'ne bièstrèye dè disfinde
Al djônèsse on hah'la.
Si mâgriyî c'est l' mwinde :
On moûrt bin sins çoula.

Rin d' bê n' pout s'intruprinde
Tot fant-st-on lêd fougna :
Li fiyâte c'est l' lavinde
Qu'abômêye nos tracas.

Dès grigneûs, dès må-d'vente,
Brâvès djins, n' fez nou cas !

Â ! Â ! Â ! Â !

Brâvès djins, n' fez nou cas.

Di bon song' fez-ve ine pinte

Qwand s' prezinte on djama !

Â ! Â ! Â ! Â !

Qwand s' prezinte on djama !

(*Â rèspleû*).

Nosse vi walon

par A. XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

I

I n'a nôle cwène di nosse doûce Walonerèye
Wice qu'on n'ôt nin tarlater lès clabots
D' l'antique walon, qui tchante a noste orèye,
Èt qui nos d'bite sès clérs râvions, sès spots.
Nou djoû n' si passe, sins qu' nosse coûr s'ènnè mowe :
Li vinâve sét co miner l' crâmignon ;
So lès grand-routes, divins lès p'titès rowes,
On-z-ôt crèt'ler nosse bê pârlar walon !

Rèspœû

Nèni, walon, nolu n' vout hil'ter t' transe,
Twè qui nos rinds lès djôyes dè temps qui sont passés :
Ti nos d'meûrerès tofér è l' rimimbrance,
Pârlar d' nos p'titès djins, linguèdje di liberté ! (bis)

II

L'ome d'afères dit : « C'est-on djårgon trop grêye
Po bouter foûs dè idèyes come i fât ;
Sès p'titès d'vises conv'nèt po l' riyot'rèye,
Èt s' n'est-i bon qu' po lès cis qu' vont pâds d'hås ».
Portant, Monsieû, c'est lu qui nos prind l'âme,
Qwand-on s' ribèle conte quî nos vout mëstri ;
C'est lu qu'aspite avou nos tchôtès lâmes,
Qwand lès måleûrs dèl vèye nos v'nèt d'louhi !

III

C'est l' pus bèle fleûr di nosse vî bokèt d' tére ;
Ènn' èst l'èhowe, s' ènnè rind-i l'èspirit ;
Ènnè dit l' påye, ènnè préhèye li glwére,
Di nosse consyince c'est l' vwès qu'on-z-ôt fruzi.
Sins sès riyas, li vèye sèreût pèneûse,
C'est grâce a lu qu'on pô d'aweûr rilût.
Si clére liyèsse, ås-eûres mirâcolieûses,
Tot l's-èstchantant ènnè fêt roûvî l' vû !

Toûbion

par Jean BOSLY

MENTION HONORABLE

Divins lès blokê d' rotche, li ri s' winne èt s' kitwètche...
I fêt pâhûle è bwès... li solo trawe di têtches
D'ôr li mistére dèl havêye qui lès-âbes racovièt
Dizos leû vért mantê... Lès-oûhés gruzinèt...

È-mé cisse keûhisté ine cope èst-arèstêye...
L'awêûr po l' prumî fèye passe è leû d'estinêye,
Leû coûr fêt dèz hopètes, leûs lèpes prètes a djâzer
Rat'nèt portant lès mots qu'i vorît tant hoûter.

Come il-ârît bon di s' sitrinde,
Di roûvî, ni fout-ce qu'on moumint,
Li Cîr, li d'vwér, dèz vîs sièrmints...
Dès sièrmints... si sovint dèz mintes,
Èt, qwand l' nateûre lès prèye al fièsse,
Di s' can'dôzer sins nou rat'na,
Di rôler è l'agolina
Dè d'zîr qu'èlzî troûbèle li tièsse !

Mins vochal qu'in-andje di loumîre
D'on côp d'éle vint k'tchessî l'âbion :
I n' dimeûre pus rin d'on toûbion
Qui d'cwèlih èn-iné peûre priyîre...
Adon l' pâye rintêtre è leûs-âme
Èt, k'hossant leûs sondjerèyes d'efants
Ènnè vont... insi... tot riyant...
Tot riyant... po catchî leûs lâmes.

Bone ânêye

par Jean BOSLY

MENTION HONORABLE

Ine bone ânêye, Zonzon ! Qui Dièw ôse mi priyîre !
Qui lès pus bêts d' vos sondjes anfin vèyèsse li djoû !
Qui çou qu' vos mâdjinése so cisse tére di pus doûs
Pôye carêssî voste âme èt l' sôler tote ètfre !

Divins vos-oûys si bleûs, qui l' cîr todi blaw'têye !
Qui, so vos rôzès lèpes, tofér li clér riya
Di vosse consyince d'efant si vinse mostrer sins r'la ;
Qui l' peûreté so vosse front djoûrmây tape si blamêye !

Qui nosse timrûle amoûr ni k'nohe mây nole foûberèye,
Qu'i d'mane, po nosse boneûr, on fris' ris'lèt d' prétins,
Ine saqwè d' si parfond, di si nôbe èt d' si sint
Qui nos polanse, sins r'mwèr, èl wârder tote nosse vèye !

Li vî cofrèt

par J. JACQUEMOTTE

MENTION HONORABLE

Nos t'nans fwért a nos vîs camatches.
Qwand on lèzî casse ine saqwè,
nos d'hans, onk come l'ôte : Qué damadje !
si minme i n' valèt nin grand-tchwè.

Ossu, v' di-dje, po tot l'ôr dèl tére,
vos n'ârîz nin l' bon vî cofrèt,
qui tint k'pagnèye, so l' chifoniére,
a nosse vî chèrvice a cafè.

C'est, parèt, l' cofrèt d'a grand-mére,
qu'aveût-st-ine si mamêye façon
d' nos conter dès bélès-istwéres,
qwand nos savîs bin nos lèçons.

Dizos s' covièke, èle ritrovéve
çuzète, bouftê, bobine èt dé,
tos lès-agayons qu' li faléve
po rènawî ou rak'môder.

Et, po l' rawète, li doûce hinêye,
qu'elle aveût si bon dè houmer,
d'on bouquèt d' navinde di l'annêye
qu'èle ni roûvîve mây dè r'nov'ler.

Po çou qu'on l' hâgne so l' chifoniére,
i n' fâreût nin v's-imâdjiner
qu' c'est-on bujou d'ôr ou d'ivwére
ou d' clapant fiér damasquiné.

Nèni, 'l èst d' bwès, èt fwért simpe, minme,
ossi simpe qui l'estít nos djins.

C'est mutwèt po çoula qu'on l'imme
ot'tant qu' s'il èsteût fêt d'årdjint.

Ossi bin qu'on pus-admirâbe,
'l a todi fêt çou qu'a polou.
Po nos-ôtes il èst vènérâbe,
come li bone âme qu'il a chèrvou.

Sins èsse an bwès fameûs dès-îles,
di l'Indo-Chine ou dè Liban,
asteûre il èst div'nou l'azile
d'on p'tit mûzéye assez plêhant.

Dès-ôriliètes èt dès ronds d'ôr,
dès vèyès broches divins leû scrin,
tot-on crâne èt précieûs trézôr
qui nos djâse di nos chérs parints.

Mins, d' çou qu'est div'nou rilikêre,
èt qu'i rastrind pus ritche cont'nou,
n'alez nin creûre qu'i prind dès-êrs,
dès-êrs di flérant parvinou.

Atot veûyant so nos-èrlikes,
i n' roûvèye rin, li vî cofrèt ;
èt dè tins d' grand-mére Angèlique
i r'grète mutwèt l' parfum discrèt.

Po lès pôves

par L. MOTMANS

TROISIÈME PRIX

I

So 'ne disfouy'têye cohète, on pôve ptit mohon,
Tot r'moussî d'vins sès pleumes, sonléve tûzer bin lon.
L'érèdje èsteût grigneûs, ca l' meûs dès pôvès-âmes,
Èn-ine sipèsse neûre ranse, voléve nos-èwalper ;
Lès pinsêyes s'enêrit divès lès trèpassés,
Lès coûrs èstît moudris, lès-oûy s'implihit d' lâmes.
Pinséve-t-i come nos-ôtes, li froûleûs mimbe di Dju ?
Si p'tite âme bwèrgnéve-t-èle mon lès cis qui n' sont pus ?
Dj'esteû d'manou stâmus' divant 'ne si grêye imâdje,
Rêtrôk'lé d'vins mi-minme, pèneûs tot come l'oûhê,
Qwand dji sôrta di m' sondje a câse di deûs cârpêts,
Qui s' contît dès saqwès qui m' fit loukî tot lâdje.
Onk n'aveût pus magnî dispôy li djoû di d'vant !
L'ôte, po-z-aveûr ine tâte, rawârdéve li bon d' pan !
Leûs p'tits visèdjes èstît tot come deûs mins djondowes ;
Leûs pogn, divins lès potches di trop tènes pantalons,
Po s' ristchâfer 'ne miyète, qwèrît d'esse bin-n-â fond ;
Li hanète dishoviète, il-èstît a tièsse nowe,
Leûs pîds prindît on bagn divins dès lâdjes solers,
Èt leûs chassines, trop coûtes, sètchît po tos costés ! —
Froûleûs tot-ot'tant qu' zèls, dji lès houka d' mi f'nièsse,
Lèzî d'mandant d' rawâde on p'tit moumint so m' soû,
Qui dj'alève droviér l'ouh, qu'i féve trop deûr à d'foûs.
Èt l'zè fant-st-amoussî, dji m' sinta l'âme al fièsse.

« Vinez v's-achir al tâve, mès-èfants ; hay, vinez !
Vola dè pan, dè boûre : èt magnîz sins v' djinner ».
Mi, dj' fa lès cwances dè lére, si bin qu' lès pôves mi-cowes
Magnît djusqu'âs-orèyes èt s' dâborît l' fougna,
Tot n' dihant nole, di sogne dè d'veûr piède on hagna !
Èt d'vant parèy tâv'lê d'ine djonnèsse mèskèyowe,
Dji tûza... qu' so lès-êtes dès fleûrs diflouwihit
Divins l' sèw dès tchandèles, qui s' mahîve à broûlî :
Portant tchandèles èt fleûrs avît costé dès çances,
Dès hopês d' grossès pèces, qui vinrit bin-n-a pont
A dès cis qu'ont famène tot come mès deûs capons,
Di quî l' lâdje apétit brèyéve li ric'nohance !

.....

Dji tûse qu'i vâreût mîs d' rimpli lès vûs banstêts :
Tot-z-êdant l' pôve qui trîme, nos-ârans l' coûr ètêt,
Lès-êtes sont po lès mwérts ine pâhûle dimorance
Èt n' n'ârans nole ridite d'amon lès trèpassés ! —
Po sâver l' ci qui vike, nos n' nnè f'rancs mây assez.
Adon n' pôrans r'wêti, nin come ine rimostrance,
So 'ne disfouytêye cohète, on pôve ptit mohon
Tot r'moussi d'vins sès pleumes èt qui sonle tûzer lon !

II

Mi mohon prinda si-èsnondêye,
On v'néve di lî taper 'ne bêtchêye,
On c'séméve dès p'tits bokèts d' pan.
Li hêpieûs rèsteût plin d'èhowe
Tot bêtch'tant lès miyètes so l' rowe,
Èt brèyéve mèrci tot tchip'tant.
Mins podri mi, vola qu' dj'ô rîre,
Dismètant qu'on r'mowe lès tchèyîres,
Mès deûs-invités s'ont drèssi.
Leûs vizèdjes ont-st-in-êr di fièsse,

Èt c'est-avou brâh'mint d' l'adresse,
Qu'i m' dihît qu'il ont bin magnî,
Qu'i n' roûviront mây ciste eûrêye
Èt qu' djèlzî c'mande sorlon mi-idêye !
Dji l's-arèsta, tot d'hant : « Dj' prind pârt
A çou qu' vos loumez 'ne bone aweûre,
Mins, dihez-me, wice alez-ve asteûre ? »
On pô djinnés, mès deûs pindârds,
Tot s' trèbouhant d'vins leûs mèssèdjes,
Bètch'tît : « N's-alans-st-âs-èstalèdjes
Vèyî lès hopês d' bons saqwès
Èt lès-amûzantès mèrvèyes,
Qu'on donrè, po l' Sint Nicolèy,
Âs cis qu'ont dès méres... qui payèt ! »
Dji n' vola nin l'zî fé dèl ponne,
Djèlz'-aprova — 'l-èstît si djonnes ! —
Èt l'zî brèyant : Bon-amûsemint !
Dji lès ric'dûha djudsqu'al pwète
Tot lèzî fant co 'ne doûce rizète !...
Mins, qwand dji ramoussa-st-â d'vins,
Po cès-abandenés m' coûr pâméve,
So m' narène ine grosse lâme coréve
Tot m' rapinsant dès pôves pitits
Qu'alit profiter dèl grande fièsse,
Rin qu' dès-oûy, tot r'wétant-st-âs f'nièsses
Lès djowions qu'on-z-î freût r'glati.

.....
Bonès mames, papas dès cint mèyes
Qu'âront djodjowes èt glotinerèyes,
N'avez-ve nin vèyou mès cârpêts,
Mès deûs spanis, qu' fêt dès grands-oûy
Divant totes lès novêtés d'oûy,
Tot brèyant : — Louke don, come c'est bê !
N'avez-ve nin compris leû djérèdje
So lès r'lûhants, tèm'tants hâgnèdjes,

Quèlzî brèyèt : — N'a rin por vos !
Qwand vos peûkèts séront-st-al djôye,
Pinsez qu'i-n-a-st-avâ lès vóyes
Dès p'tits qu' mèstrikèt leûs soglots.
On p'tit bokèt d' so vos-assiètes,
Ine imâdje, on bout d' marionète
Sârit 'nnè fé dès bénureûs.
Tot hoûtant prétc'hî vos consyinces,
Divenez, dji v' prèye, li Providince
Dès mèskèyous, dès mâtchanceleûs,
Èt v' lès-ôrez, so lès pavêyes,
Tchanter leû djôye a vwès d'gadjêye ! —
Ni rouvîz nin, qu'on bokèt d' pan
Fa prinde a m' mohon si-èsnondêye,
Tot awoureûs d'avu 'ne bêtc'hêye ! —
Fez 'ne gote di fièsse ås pôves-èfants !

III

Avou lès nîvayes, lès djalêyes,
Mi p'tit mohon bagua,
Bin sûr djondant d'ine tchiminêye,
Wice qu'i féve mons mâva !...
Li bihe sofèle èt drî mès f'nièsses
Dji qwîre li pôve pitit,
Tot sohêtant qui l' deûre timpèsse
Nèl fèsse nin trop' sofri ! —
Mins l' nut', a dji'vâ so deûs-annêyes,
Fêt sinti sès-awions,
Dji so tèm'té d' neûrès pinsêyes
Po mès deûs p'tits capons.
Po s' mète a houte dèl grigneûse sîse,
Ont-i cofteûs, ratrêts ?
Sont-i, zèls, tchâfés come è djîse,
Wice qui dj' compte bin l'oûhê ?

Ni corèt-i nin lès pavêyes
Froûleûs, cakant dès dints ?
Dji tronle di sogne qu'è cisse nutêye
I n'âyèsse mutwèt fam,
Adon qu' djudsse a l'eûre qui dj' sospîre,
Bin dês-omes si plêhèt.
C'est fièsse ! Fât qu'on danse, on deût rîre
Et s' mète so l' houp'diguèt !
Po r'çûre d'adram' li nouve annêye,
Rin n'est trop r'glathiant,
Et s' brêt-on, tot fant l'ascohêye :
« Alans-î tot tchantant !
On n'a qu'ine passe, on n'a qu'ine èye,
On deût 'nnè profiter,
I jusqu'â djoû, wice qui l' langonèye
Nos vinrè toûrmèter ! »

.....
Bènureûs, vos, qu'a pus qu' vosse compte,
Hoûtez-me on p'tit moumint :
Mâgré qu' ci n' seûy' qu'on pîtieûs conte,
Trop vrêye mâlèreûsemint !
Savez-ve bin qu'adon qu' vos fez fièsse
Tot k'tapant voste ârdjint,
Ènn'a, so l' tére, qui l' bîhe kitchèsse
Et qui v's-ont-st-ine faim d' tchin !
Qwand c'est qui v's-êstez tot-èn-êwe
A v' plêre, a v's-amûzer,
Qu' vos frés n'ont nin dè pan di r'sêwe
So leû tâve po soper !
Qu'i-n-a dês mames qu'ont l'âme broyêye,
Tot-z-oyant leûs r'djètons
Lèzî d'mander 'ne pitite bêtchêye,
Ci n' sèreût qu'on croston !
Dès mames qui d'vet catchî leûs lâmes,
Rèponde : « Vos 'nn'ârez d'min ! »

Sins wèzeûr compter so l' bone âme
 Qui f'reût vrêyes leûs sièrmints ! !...
Pusqui v's-inmez djôye èt liyèsse,
 Vos d'vrîz, — ni v' côr'cîz nin ! —
Mète di costé temps-in-timps 'ne pèce
 Qu'on k'djète a l'amûsemint,
Èt qwand v' rèsconteûrrîz so l' vôle,
 Lès frés d' mès deûs cârpêts,
Lèzî d'ner 'ne miyète di manôye :
 Vosse djèsse sèreût si bê ! —
Crèyez-me, tot vèyant d'vins leûs-oûy
 Li boneûr aspiter
Vos-ôrîz vosse coûr, bin mî qu'oûy,
 Brêre si binâhisté ! ...
Ainsi po s' hiwer, dès djalêyes,
 Mi p'tit mohon bagua,
Bin sûr djondant d'ine tchiminêye,
 Wice qu'i féve mons måva ! ...
Qwand l' bîhe sofèle èt qu' drî lès f'nièsses
 Li hoûlèdje fêt fruzi,
Fez, qu' dè freûd dèl hisdeûse timpèsse,
 Nolu n' deûse trop' sofri !

IV

Mins vola, cåse di s' grîse mousseûre,
 On n'acompte nin l' mohon,
Come on n' vout nin vèyî l's-ac'seûres
 Ås håres di mès capons !

On n'ôt taper dès-èclameûres,
 èt brêre d'admirâcion,
Qui po lès frâgnes èt lès brozdeûres
 Qui d'nèt 'ne fièstante vûzion !

Abahîz don vosse fîre loukeûre
— Si vos wârdez l' coûr bon —
So l' bloûse a trôs, po n' nin mèskeûre
Sécoûrs å vagabond.

Li mohon sét r'noveler s' wâkeûre
Qwand sès pleumes ènnè vont ;
Mins vos f'rîz. come on dit, 'ne bèle keûre
Tot r'nipant mès lurons.

V

Et dire qu'à coron di s' pôve vèye,
Qwand l'âme di m' mohon rèvolerè,
Nouk ni lî dirè 'ne létanèye,
Et quî minme s'ènn' aporçûrè ?...
Dj'i tûse, mès deûs p'tits camarâdes,
— Wice sérît-i bin ravôtîs ?
Vrêye qu'i sont djonnes, i n'ont co wâde
D'aler prinde djîse mon l' lêd Wâti !
Mins, qwand leû-z-eûre sérè sonêye,
Dj'a lès pinses qu'ènn'îront ossu
Fé l' grande hope so l' dièrinne lèvêye
Sins-âdiyos' èt sins nou brut !...
Li pôve, qu'a passé so l' grande vîye,
Tot rafacé, d' sogne dès-afronts.
Qwand i coûrt po 'ne bone fèy' èvôye,
N'a mây qui fwért pô d'orêson.
A pârt si fwért près parintèdje,
Nolu n' sét wice qu'il èst r'planté,
Çou qu'i fêt qu'i n'est wêre ine tchèdje
Po l' hopê d' cès-la qu' l'ont r'bouté !...
Po l' pôve, po l' mohon qwitant l' vèye
A l'eûre qui leûs-âmes rèvolèt,
On-z-ètind fwért pô d' létanèyes,
Minme dès cis qu' s'ènn' aporçûvèt !

VI

Po l' mohon come po l' pôve mi-cowe,
I n'a qui l' tére po l's-ahouter,
Ca tant qu'i pidjolèt so l' rowe,
I n' sont gote dè monde acomptés.

Vos-ôtes, lès cis qu'ont dè rivenowes,
Rat'nez çou qu' dji vin dè d'biter :
Po l' mohon come po l' pôve mi-cowe,
I n'a qui l' tére po l's-ahouter.

Ni v's-è houwez nin tot fant l' mowe,
Lèyîz-ve vis-ènn' aconcwèster ;
dji v's-èl dimande lès mins djondowes :
Ni roûvîz mây vosse tcharité
Po l' mohon come po l' pôve mi-cowe !

PASQUÈYE

23^e CONCOURS

RAPPORT

Trois pièces sont présentées à ce concours : *On seul maisse* — *Lès novèles fôrmules* — *Li tape-a-l'oûy*.

Ces trois œuvres semblent avoir été écrites à la hâte et ne manifestent aucun souci de la forme.

Le n^o 1, *On seul maisse*, trace le croquis d'un jeune apprenti « Führer » qui prend pour modèles les faits et gestes de celui qui prétend faire trembler l'univers.

Cette petite satire serait intéressante si l'auteur avait pris la peine de soigner son langage et d'éviter les nombreuses corrections qu'elle renferme.

Le n^o 2, *Lès novèles fôrmules*, est une longue critique des nouvelles méthodes charlatanesques adoptées dans tous les domaines.

C'est écrit à la diable, comme le fait toujours cet auteur prolixie qui devrait bien aussi adopter une nouvelle formule de travail qui remplirait d'aise les membres du jury qui sont appelés à juger ses travaux.

Le n^o 3, *Li tape-a-l'oûy*, est une petite satire qui effleure les divers aspects de la vie courante et qui appelle les mêmes observations que le n^o 1.

En résumé, le jury estime qu'aucun de ces trois envois n'est digne d'une distinction.

Les membres du Jury :

MM. Joseph CLOSSET,
Guillaume LONCIN,
Louis CORNET, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 8 mars 1937, a pris acte des conclusions du Jury. Elle a détruit, sans en prendre connaissance, les billets cachetés joints aux pièces.

RECUEIL DE POÉSIES

24^e CONCOURS

RAPPORT

Le 24^e concours de 1936-1937 est abondant en quantité, sinon en qualité. La grande majorité des œuvres soumises au concours sont dues à un même concurrent toujours aussi fécond.

Le jury a dû exercer sa patience sur une série de recueils copieux, présentant les défauts souvent reprochés à cet écrivain prolixité, imprécision des idées et des termes, négligences de style.

Le n^o 1 cependant ne paraît pas être de la même main. Il n'en est pas meilleur. L'auteur de *Háspléye di râvions* s'est trompé d'adresse en envoyant aux concours de la Société de Littérature wallonne un lot de chansons d'intermède, qu'il qualifie de modernes. Elles sont sans esprit et sans valeur littéraire.

Le n^o 2, *Contes po 'ne saqui*, nous apporte, en 58 pages d'écriture serrée, sept contes qui ne sont guère moraux. Ils sont édifiants à leur manière. Dans *Li Tranquilité da Manuwé*, un veuf subit les assauts de sa voisine, une ardente vieille fille. Il y échappe par la fuite. — *In-ome di mèstî* cite ironiquement comme un modèle un fieffé paresseux, habile à faire travailler les autres, et qui, par surcroît, tromperait volontiers sa femme. — *Li pùnicion da Hossoule*, le coq du village, convoitant par gageure la femme de son terrible voisin Lambièt, c'est une correction soignée qui l'envoie à l'hôpital, où toutes les femmes du village s'empressent de lui apporter des douceurs. Par contre, le sujet de *Li bone prise* est franchement immoral. Une intrigante épouse un simple d'esprit et le fait mourir pour hériter de ses biens. Le sujet de *In-afront* n'est guère plus édifiant. Havâre ayant refusé la main de sa fille au fils de son voisin Guilin, celui-ci persuade au varlet d'enlever la jeune fille, mais en même temps prévient le père de la dulcinée. Compromise, elle épousera le

fils Guilin et lui apportera en dot la moitié des terres paternelles.

— Si la moralité trouve mieux son compte dans les *Deûs frés*, le sujet en lui-même est encore osé. Un brave curé protège la vertu de sa belle-sœur et parvient à éloigner d'elle un vieux receveur paillard. Plus risqué encore est le sujet de *Al riv'ni*, dans lequel un émigrant, revenu pour quelque temps au pays, renvoie en Amérique, avec un cousin, l'Américaine qu'il avait épousée et reste près de son ancienne fiancée.

De ce copieux apport, le jury ne retient que *Li púnicion da Hossoule*, pour lequel il propose une Mention honorable sans impression.

Le n° 3, sous le titre de *Ramèh'nés rímés*, ne le cède en rien au précédent comme volume. C'est un recueil de 70 sonnets que l'auteur déclare avoir soumis sans succès au 24^e concours de 1933-1934, 1934-1935 et 1935-1936.

Cette expérience démontre qu'il est bien difficile pour un auteur de se corriger. On y retrouve les mêmes défauts qu'aux envois des précédentes années. Le plus grave est de vouloir développer des sujets philosophiques en dépit du peu de ressources que présente, dans ce domaine, le vocabulaire wallon. On ne peut y arriver que par le conte moral, en évitant soigneusement d'employer des termes abstraits. Tenant compte de l'effort, le jury mentionne les rares poésies où l'auteur a quelque peu évité ce défaut : ce sont les n°s 13 (*Mâva fond*), 30 (*Lès vôyes*), 40 (*So l' fion*), 58 (*Ine longue rève*), 61 (*Lès at'nas*), 65 (*Tèstamint*), 66 (*On vi camérâde*) et 68 (*Trop târd*).

Le n° 4, *Arîre sâhon*, ne comporte que seize sonnets sur un même sujet, l'amertume de la vieillesse. La négligence dans les expressions, la trop grande liberté de la versification s'ajoutent à l'obscurité du développement.

Après la lecture pénible de ces poèmes prolixes, on est heureux de trouver une note toute différente dans le n° 5, *Ravizances*. Ce sont sept petits tableaux de la nature en prose rythmée dans lesquels, malgré leur sobriété, l'auteur parvient à s'élever à une philosophie simple et naturelle.

S'il faut craindre que la tendance moderniste marquée dans ces œuvres n'aboutisse à un résultat artificiel, la grande force

poétique, l'exactitude de l'observation et une grande finesse de touche dans la description caractérisent cette œuvre. La nouveauté de cet essai d'adaptation du wallon à une poésie plus élevée que d'habitude a retenu l'attention du jury. Il a goûté l'harmonie de ces strophes en dépit de quelques négligences et de quelques défauts faciles à corriger. Ce sont des répétitions de mots et certaines expressions discordantes.

Le Jury propose pour cet essai un Deuxième prix avec impression.

Le n° 6, *Dès jâves*, nous sert neuf fables sans originalité. L'une d'entre elles, la deuxième, a été cueillie dans un journal hebdomadaire, mais a perdu à la transposition tout le sel que lui donnait la concision. Dans toutes se retrouvent les négligences habituelles d'une plume facile.

Le n° 7, *Dessin animé*, a des qualités. Ces dix poèmes narrent un amour ingénue, avec brouille et raccommodages. Encore que le dernier n'ait pas le ton simple du reste et pourrait avantageusement être supprimé, l'auteur a traité adroitemment un sujet vieux comme ... l'amour. L'observation et l'évolution psychologique des personnages en rendent la lecture agréable. Quelques duretés, hiatus, inversions, et des défauts de détail déparent ce recueil qui devrait être remanié. Des assonances remplacent parfois la rime. — Le jury propose un Troisième prix avec impression après correction.

Les membres du Jury :

MM. H. HURARD,
L. MARÉCHAL,
Ch. DEFRECHEUX, *rappiteur*.

La Société, en sa séance du 12 avril 1937, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. A. XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur de *Contes po 'ne saquî* et de *Ramèh'nés rîmés*; que Melle Éveline STONE, de Tihange-Huy, est l'auteur de *Dessin animé*; M. Noël PONTHIER, d'Arlon, celui de *Ravizances*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

Ravizances

par Noël PONTHIER

TROISIÈME PRIX

Brouheûrs d'osté

Ine gote blouwis', come ine wâmèye d'ècinse qu'on broûl'reût d'vant 'n-âté, on lèdjîr broulyârd èwalpêye lès-arondis crèstês dèl hé.

I flote si tène èt si frâhûle qu'on dîreût 'ne wapeûr di clârté ou 'ne hinêye di sinteûrs qu'ènûle li pâhûle matinêye d'osté.

L'êwe dè rèwe, è s' sitreûte corôye, clapotêye è l' brouheûr. Portant co mèye pièles blaw'tèt so l' corant, frawiants come l'oûy qu'ine lâme ramôye.

I v' sonle qui lès bruts èt lès sons qu'on-n-ètind s' dispièrter plic-ploc, — beûrlèdjes, hawèdjes, vwès d'oûhêts, clokes — adoûcihèt pôr leûs tchansons. Èt v' sintez qu' drî l' vwèle di pâkète qu'èvôtèye li fond dè tavlê, on clér solo èst-âs-aguêts èt qu' må pô sès tchôtèts loukètes tchêss'ront l' broulyârd al rèvolète.

Li pâhûle matinêye d'osté qui s' disclôt podrî l' clére brouheûr mi rapinse lès broumeûsès-eûres la qui m' djô-nèsse s'a-st-acoufté.

Lontins, pawoureûs èt fir, dj'a wârdé on coûr hos'lé d' tinrûliste èt d'èhowe, èt dj'a si lontins sofoké lès spi-teûres di feû di m' pinsêye dizos dès fâs-êrs di mok'rèye !

Êreûre

Et vola, d'zeû l' crèstê dèl hé, qu'on blaw'tant r'djèt d' loumîre aspite èt qu'in-èsblouwihant solo s' hôssih drî l' rôye dè cîr èt monte doûcement, sins r'la, plin d'âriâsse, tot stârant l' clârté so l' ham'tê.

Elle ac'sût l' cokerê dè clokî,
Pwis l' tièsse dèl régulite di plopes,
Adon 'le ride so lès teûts dèl cinse

Et va stinde l'âbion dès mèlêyes so l' flori foûr d'avâ lès prés.

Et tot l' viyèdje èst dispièrté.

Come on coq d'ôr, li cokêre r'lût.

Lès hâtins plopes, crêhous a djins inte lès wêdes èt lès tchamps d' wassin, ènondèt leûs bêtchous fizêts è l' friscâde d'in-êr rispâmè. On direût qui dè vif-årdjint spitahe leûs-adjèyantès scrènes.

Lès teûts dèl cinse — wâs èt hèrbins — s' lèyèt r'handi plantiveûsemint.

Houte dès cwârês, lès r'djéts d' loumîre vont-st-acrotch co traze mureûs so lès keûv'rèyes d'avâ l' manèdje.

Et s' blaw'tèt-i come dès loukerotes divins lès neûrs-oûy da Médôr.

Disqu'a l' poûssire dès vilès vîyes èt dès vûs cinas qui rascôye lès r'flins qui l' solo stâre a flots.

*

Et vola qu'è fin fond di mi-âme ine brêslêye di djôye s'èsprind.

Avâ lès lumiantès pî-sintes qui m' pinsêye sûvéve tot ridant, on bê vérт mossê vint dè sûde ; dès pârtchêts d' rôses èt d' djalofrènes cadjolèt asteûre lès-ourbîres wice qu'èle mâka dè règuiner.

Èt lès vîs meûrs doguès' èt tchamossis quèl ricloyît inte leûs pareûses si hôtes qu'èle ni vèyéve pus l' djoû, lès vîs meûrs asteûre sont d'molous èt m' pinsêye a d' l'âhe èt d' l'érèdje.

Èle rèsdondih d'on carion qu' lès spites di loumîre trèbolèt è mi-âme come s'èle fourihe hos'lêye di clokes di bronze èt d' clokes d'ârdjint.

Vèsprêyes

I n' fêt nin nute, i n' fêt pus djoû : c'est l' keû trèvint dèl vèsprêye adon qu'on s' rihape è l' hayêye, è purète, avou dès cîtroûs.

I n' fêt nin nute, li rôye dè cir èst tote rodje dè costé d' wèsse-vint. On rik'noh co sès près-wèzins qui tchipotèt d'vins leûs-ah'nîres.

I n' fêt pus djoû. Å firmamint l' prumî steûle s'alome èt r'glatih. È tène érèdje qui s'amatih, v'la l' tchawé-soris qui va èt r'vint.

On n' wèse pampî ; l'eûre èst si douce, èll' ènnè va si pâhûl'mint qu'on-z-a sogne qui l' frâhûle moumint n' si spèye dizos l' pus p'tite sècoûsse.

I n' fêt pus djoû, i n' fêt nin nute. C'est-adon qu'on s' tint turtos keûs èt qu'on hoûte goter lès munutes tot loukant åde on wèspiant feû.

Houte dès cwârês, on veût l'èglise sititchî, d'zeû lès teûts di strin, l'âbion di s' toûr qui monte tote grîse divant 'ne nûlêye d'ôr èt d'ârdjint.

A ponne s'on vike : djöye, amoûr, glwére, sovenances, èspwér, sondjes, anôyemint, guignon, mizères, sofrance, lâmes, mwért, è l' keûhisté d' l'eûre tot s' distint.

I n' fêt pus djoû... Å ! s'on poléve passer s' vicârèye
sins tûzer !

I n' fêt nin nute... Si l' Tins voléve târdjî 'ne miyète
di s' dihombrer !

Dèl nute

Qwand l' nute atome èt racouftêye li tére di pâye èt
d' keûhisté, n'avez-ve djamây vèyou passer d'vant vost-
ouh ine minâbe cowêye ?

C'est l' porcèchon dès mèsbrudjîs, dès pôves coûrs, dès
k'moudrèyès-âmes, dès-oûy nâhis d' vûdî leûs lâmes,
dès sondjes èt dès èspwérs roûvis. C'est l' porcèchon dès
neûrèrs pinses qui passe, hinkèplink, londjinnemint, bribant
'ne novèle dôse di pacyince po rik'mincî s' dag' li lann'min.

Ca tofér pwérter so sès rins on pèzant fa d' Mizéres èt
d' pûne, tofér lètchî l' minme plâye qui sûne, s' houwer
tofér dè minme vèlin fêt tant sawourer l'ahâyance d'ine bèle
nute hos'lêye di vûzions !

... Lès balowes qu'on-z-a porsûvou tant qui l' vèye n'a-
veût nin dès spènes, vo-lès-la d'vant vo qui v' fêt sène,
bèles come li djoû qu'èles-ont sûrdou. C'est l' minme agrè,
c'est l' minme aweûr, c'est l' minme solo, c'est l' minme
tchanson èt c'est come ine flîme di boneûr qui l' vicârèye
vi keût-st-adon. Èt rin qu' di s' mâdjiner qu'on l' tint, n'
fout-ce qu'ine sègonde, inte sès deûs brès' — lu qui v's-a tant
r'grignî d'vins l' tins — çoula v' rèhandih èt v' carèsse.

... Lèyîz-lès passer sins moti, pawou dè k'tchessî leûs
râv'lèdjes... Mutwèt qu'on djoû v's-îrez-st-ossi — come
cès pôves rênants-la — qwèri dèl nute roûviance èt ra-
pâh'tèdje.

Rèpons

Li rèwe qu'acourt è-mé lès wèdes si wêne, a l'intrêye dè ham'tê, d'zos li scrène di pîre dè poncê. Èt d'vins s' pleûti mureû, vochal l'êr dè vi poncê qui s' dobèle.

Al dilongue di l'êwe, dè-s-ônêts — grossès tièsses so bodjes foû climpeûre — comptét èt racomptèt lès-eûres tot loukant tourner leûs-âbions qui l' solo tape so l' vîrt wazon.

È l' fôdje ine èglome rèsdondih. Èle sone dizos l' pèzant märtê qu'in-aglidjant brès' èscoûrcih. Èt disconte dès meûrs dè ham'tê, li rèspon répète li glign'tèdje di l'acîr batou èt r'batou.

Mins qwand l' nute ad'hind so l' viyèdje, li mar'hå lêt oûve èt l' rèspon arèstêye à minme tins s' tchanson. L'âbion dè-s-ônêts so l's-èrîves s'èface, si bin qu'on nèl veût pus, èt so l' mureû dè rèwe, l'odjîve dè vi poncê s' rabat' ossu.

... Riflin, ìmâdje, rèspon : tchin'trèyes ! Si l' blawète quèlzî a d'né l' vèye flâwihi, vo-l'zès-la distindous come s'i n'avît mây disclouyou !

*

Èt portant m' coûr wâde li sov'nîr di tant d' vizèdjes èt d' sospîrs.

Ahâyance

Avou s' cokerê qui l' vint d' Lovaye a clintchî dispôy tant d'annêyes, li minâbe èglise qui n' pout hay veûyêye. Èt s' bilêye cloke, a fèye, come s'èle ni wèzahe pô ni gote kihustiner l' pâhûle êrèdje, sone tot bahant s' vîle cassêye vwès.

Èt tot-åtoû dèl pôve èglise on d'clap'té meûr di pîres
di grès rèclôt l'ête, wice qui tot djondis', come dès brès',
dès neûrès creûs d' bwès avizèt fé mizéricôr.

Mins inte lès blokês d' pîre dè meûr, dès s'minces qu'on
doûs zûvion k'pwèrtéve ont djèrmé on bê djoû d' prétins.
Èt d'pôy, ci n'est pus qu' sîrès fleûrs.

Lès tchabotes dès d'clap'teyès pîres rèsponèt cint niyâs
d'oûhês èt, d'zeû lès fleûrs florowes so l' meûr, — come dès
fleûrs qui vol'rît, lèdjires èt pus frawiantes qu'on r'flin
d'érdiè — dès pâvions k'mahèt leû ronde danse.

Si bin qui si lon qu'on djoû seûye, ci n'est pus qu' gruzi-
nèdjes d'oûhês èt carimadjôyes di coleûrs åtoû dès-ano-
yeûsès creûs èt qui l' vîle mame qui drène dizos l' fa dèl
vicârèye èt d' sès ponnes, èt qui pleûre a gngno d'vant
'ne neûre creû, r'sowe sès lâmes tot fant qu' so sès lèpes
si rispâd come on doûs ris'lèt.

Li gripète

K'mint polez-ve inmer lès lèvèyes qui tchèrèt totes plates
divant vos, sins toûrnant, sins-âbe, inte deûs hâyes catchant
drî leûs foyes l'ôr dès pôtes èt l' cradjolèdje d'on flor-
foûr ?

K'mint n'estez-ve nin nâhi d' foler on dègn sins poûs-
sîre, sins ôrbîre ?

Roter sins-astâtche, sins rouflèdje, so 'ne vîye di lèvê,
èst-ce roter ? Èst-ce roter, mète on pî d'vant l'ôte, come
li dj'vâ, l' tièsse inte deûs wêtroûles ?

Mèskeûre sès ponnes, spâgnî sès fwèces, si houwer dè
solo èt dèl bîhe, d'hîfrer râvions, brîhes èt makèts, rigrignî
coleûrs èt tchansons, n'est-ce nin caspouyî s' vicârèye ?

— Viker, c'est furlanguer si-èhowe. C'est d'vindjî l'i-viér èt l'osté. C'est hére li planeûr. C'est griper ! C'est griper... avou 'ne fleûr è s' boke, tot s'arèstant don-ci don-la po loukî l' pidjole d'ine arondje èt hoûter l' ramadje d'ine fâbitez.

Acouchuré, l' gripète èst deûre èt s' fât-i tingler s' vîr a mwért divant d' parvini so l' crèstê. I fât frohî ronhes èt stièrdons, ascohî lès bômes èt lès rotches, si sansouwer, si mète èn-êwe, rik'mincî s' vosse pî ride mutwèt.

Et s' fât-i wârder d'vins sès-oûy lès blawètes dèl djöye èt d' l'agrè. Ca, qwand vos v's-ârez-st-acoufté la d'zeûr, i s' pôrèt qu'ine beûlêye vinse halcoter l' teût d' vosse ratrêt... Et viker c'est n' djamây lâker.

Dessin animé

par Éveline STONE

TROISIÈME PRIX

*Misce stultitiam consiliis brevem :
Dulce est desipere in loco.*

HOR. OD. IV. 12.

Ci n'a nin stu par calin'rèye
Qui dj'a grabouyî mès rîmês.
Mon Diu ! ni fât-i nin qu'on rèye
Dès zafes qu'arivèt-ås djônês ?

S'on troûve qui dj'a k'bètchî l' crapôde
Et ri par trop fwért di s' galant,
I rik'noh'ront vite onk come l'ôte
Qu'après tot l' displi n'est nin grand.

I hante

I hante, dê ! nosse Popol ! I hante dispôy dîmègne !
Lu, qu'esteût si rassiou èt tofér èminné,
Lu, qui so lès crapôdes aveût djoûrmây fêt l' hègne,
'L-est picî come lès-ôtes... èt çoula sins wê-ster.

Ossu, ni comptez pus èl raveûr cou so hame !
Si vite rintré d' l'ovrèdje, i s' rinipêye al mîs,
Fêt s' bâbe, (lu qu'a treûs seûyes !) èt fîvreûs, dram'-
dra-dram'
Ine eûre divant l' radioû, 'l-est so posse a cotî.

Tot l' minme, al fin dè s fins, si bèle Lîzète s'amonne.
Si p'tit coûr fêt toc toc, tot l' vèyant v'ni d'â lon ;
Il acoûrt a s' rèsconte ; lèye s'aprèpèye, i tronne ;
Èl sére divins sès brès' ; i glète : il a si bon !...

Il aveût bin mèyeû portant è hôt di s' mame.
Mins l' cadèt èst picî, lu qui s' crèyèye malin ;
Po l' djoû d'oûy i transih, i n' si sint pus, i blame ...
I hante, dê ! I fêt l'ome !... èt ç' n'èst qu'on reûd gamin.

Fancy-Fair

Lîzète, bin pomponêye, astitche si martchandèye,
C'est dè « p'tits cœûrs » qu'èle vind : « Un p'tit cœur pour
un franc ! »
Èt l' djône ome va-st-è potche bin pus' paç' qui c'est lèye
Qui paç' qui c'est po l'Eûve, qu'on li d'mande sès-êdants.

« Un p'tit cœur pour un franc ! » Popol n'èst nin al fièsse,
Il aveût bin compté passer l' djama ôt'mint ;
Si crapôde al canliète n'arète nin sès moulièsses
Èlle ènn' a po tot l' monde, n-a qu' lu qu'èle n'acompte nin.

Li galant a portant èco bèle a ratinde
Divant qu'al Fancy-Fair dè « ma-sœûrs » ci seûye tot.
Ossu l' pôve boye pît'lèye, si rondje l'âme, si rèvinte...
I zûne, i groûle, i hawe, i boût : il èst djalot !

I n' wèse divant lès djins li brêre qui çoula l' djinne,
S'i s' hoûtéve, i batreût tote cisse bande di napê.
Li boûrsète pout s'impli, lès « ma-sœûrs » èsse continnes,
Lu, lès deûs-oûy plins d' feû, d'vins 'ne cwèn' arèdje è s' pê.

Film

Il aveût bin djuré dè ramasser l' drougale !
Mins l' drougale èst si bèle, a dè-s-oûy si tèm'tants,
(Deûs si bêts grands neûrs-oûy, d'zeû sès bonès massales !)
Qui Popol a roûvî dè prinde ine êr mètchant.

Is-ont stu, djâspinant, disqu'al dréve, a cabasse.
Tot çou qu'ènn' ont fôrdjî, dè tchèstêts, cisse sîse-la !
Èt dè bwègnes contes ! èt dè sièrmints qui l' timps raface !
Sins compter lès p'tits bètch qu'i s'ont hapé sins r'la !

Èt pwis l' musique dè coûr qu'on s' gruzine a l'orèye :
— M'inmez-ve, mi p'tite poyète ? — Awè don ! èt tot-plin.
— Rid'hez-le co qu' vos m'inmez ; mamêye, rid'hez-le co 'ne
fèye !
— Dji n' vis-inme pus. — Bin sûr ? — Bin sûr. — Mè-
tchante ! — Calin !

Èl l' duô dè-s-amoûrs s'achève è-n-on bâhèdje !
Qué doûs gos' qu'ont lès tchifes qu'on v' sitind sins rat'na !...
Èt la-hôt, li leune rèy, rèy dè vèy lès tchouftèdjes
Dès djônes sots qui hantèt come on djeû d' cinéma.

Piyote

Nosse Popol èst piyote å quatwazinme di ligne.
Mins s' 'l-èst minme règuèdé divins s' costeume kaki,
Ça n' l'espêtche nin di s' dire qu'i n' fât qu'on pô dèl guigne
Po qui l' mamêye Lîzète riqwîre in-ôte fifi.

On s'a bin promètou di n' tûzer qu'onk a l'ôte.
Mins c'èst si long doze meûs a d'mani sins s' vèyî.
N-a bin lès djoûs d' sôrtîse... mins bone nut' po l' crapôde,
S'i s' trouv'e on mâva chèf po v' rafler vosse candjî...

Po racrèhe sès toûrmints v'la qu' 'l-a l' pouce a l'orèye.
Sès plankèts l' couyonèt â-d'fêt di sès-amoûrs :
Lîzète âreût r'pris 'n-ôte po d'biter sès fâstrèyes...
Et l' galant, po fé l' yan', djâse dèdja dèl dismoûre.

Qwand rëst tot seû, i tûse : L'èvôyereût-èle ås viérs ?...
Anfin, n'âreût-i stu qu'on galant d'ocâzion ?...
I d'hët qu'èle veût voltî l' crolé Nonård... Mizére !
Et l' corèdjeûs sôdård pleûre tot montant d' faccion.

Op. 81.

A qwè bon tant boum'ter èt k'hatchî vosse sonate ?
Èst-ce avou Beethoven qu'on passe sès djoûs d' candjî ?
Vos-avez bèle a fé so lès touches l'acrobate,
Vos n' wèz'rîz nin noyî qu'i-n-a 'ne saqwè d' candjî.

Poqwè sérîz-ve fîvreûs ? poqwè vos-oûy si rodjes ?
Sûr qui v's-ataquez 'ne lanwe po div'ni si bëtchou ;
Dihez-le don plat'kizak qu'i-n-a 'ne mohe è l'ôrlodje,
Â rés' tot l' monde tchaftêye qu'« èle » vis-a toûrné l' cou.

« Adieux, Absence, Retour ! » C'est cisse treûzinme pârtèye
Qui vos deûts èt vosse coûr n'av'nèt nin a mëstri...
Fâreût l' viker d'abôrd po qu'èle divinse âhèye,
Ossu r'serez ç' lîve-la qui v' fêt par trop' sofri.

Mins l' galant, po roûvî, rataque èt r'sâye qwand minme.
Lès-acwérds lès pus bës lî sonnèt si houpieûs :
I n' veût nin k'mint r'wangnî cisse bone Lîzète qu'il inme
Et l' pôve valèt hik'têye, tot r'djowant « Les Adieux. »

Cor tamquam cera liquescens

Ps. XXI, 15.

Po ç' cōp-chal, nosse Popol a sūr li coûr so flote.
Bin qu'il åye fini s' temps, on nèl veût pus gan'ler,
A l'ore, totes lès crapôdes ç' n'est nin minme dèl faflote,
C'est tot-a hipe s'i hoûte, s'on vint a 'nnè pârler.

Ô ! awè ! qu'i s'an fout ! Tot dè lon èl rèpète ;
I n' freût nin 'ne ascohêye po r'trover on poyon
Portant, sins fé lès qwances, djâsez s' on pô d' Lîzète,
Et v' veûrez nosse brâcleû plorer, plorer po l' bon.

Ca, 'nn'-est-arrivé la : ni polu mèstri s' ponne.
I s' difène a r'tûzer al cisse qu'esteût s' bon-Diu ;
I sét bin qu'i mintih tot fant l' coq. Si coûr sonne,
Il inme co mâgré tot l' djône mazète qui n' l'inme pus.

Èl sét bin, qu' sès soglots nèl ramin'ront jamây,
Et n' vôreût-i po d' l'ôr qu'èle sâreût qu'a ploré ;
Portant quî d'ôte qui lèye pôreût-st-aswâdji l' plâye
Di s' pôve coûr mèsbrudjî po-z-avu trop' blamé ?

?

Popol ! hoûte on consèy. Lê goter lès makêyes !
Tot bin compté, lès lâmes n'aswâdjèt qu'on moumint,
Dismètant qui ç' n'est nin tot croupiant è l' coulêye
Qu'on f'rè mây rapinser a Lîzète sès sièrmints

À rés', wice sont lès twérts divins ciste astrapâde ?
Dès sôdârds ont volou rinde on plankèt djalot :
Et l' galant, qu'âreût d'vou trèssinti l' couyonâde
A-st-avalé l' pilule d'vant dè r'qwèri l' fin mot.

Adonpwis, 'l-a brognî tot-z-èvoyant fé pinde
Li « turlurète ». Cisse-chal djudja s' galant pignouf.
Et dandj'reûs, c'esteût s' dreût, nähèye dè tant ratinde,
Qu'elle a fêt on côp d' tièsse tot d'hant : Nos l' lérans bouf.

Fât qu'on louke a deûs fèyes, divant dè taper l' hate.
Trop sovint ås feum'rèyes on trouve tos lès mèhins ;
'L-est trop tard, hé bâbâ, di s' trêtî d' vèye savate
La qu'on v' pôrêût r'taper vos pîres è vosse djårdin.

Fritch !

Li capon tûse èt s' tûse a tote ciste èmantcheûre,
Et tot l' minme i s'amèt' d'avu stu 'ne milête reûd ;
Mins vola l' nouk : Lîzète l'a mutwèt pris è heûre !
Accèpt'rè-t-èle asteûre dè r'mète l'afère d'adreût ?

Lu l' vôrêût, d'ot'tant pus qu'èle n'a mây ripris 'n-ôte,
Et qu' lu-minme, èl rik'noh, mây n'a r'noyî si-amoûr.
Pwis 'l-a tant dandjî d' lèye dispôy cisse djèrinne tchôde
Qui d' pinser quèl rârêût v' lî rapice dèdja l' coûr.

Il èst prêt' a blasser d'vant s' mon-keûr. Èt s' 'l-atome
Qu'i deûye avu s' chatou come i l' a mèrité,
I s' tèrè ; d'vreût-i minme passer p'on tot p'tit ome.
Mins mon Diu ! qu'èle li r'prise ! Il a d'dja tant linw'té.

— Popol ! divant vosse hâye Lizète s'amonne tote seûle !
Li valèt s'a drèssî tot blanc-mwért ; i n' veût pus.
Adon, fritch ! reût-a-bale. i coûrt come in-aveûle
Po rapicî l' boneûr qui passe si djondant d' lu.

Fair friend

I n' s'ont rin dit. D'abôrd ènn' avît trop' a s' dire.
Is-ont sintou, tos deûs, qui po rat'ni l' boneûr
Valéve mis di s' wârder l' confiyinge tote ètire
Sins qwèri dè r'mouwer dès talmahèdjes si neûrs.

Adonpwis, leû rèsconte s'èmantcha-st-a l'avîre :
Lu ploréve tot vèyant qu'on nèl riboutéve nin,
Èt lèye, lès-oûy mouyîs, ava l' fwèce dè sorîre
Èt dè drovi sès bres' a s' binamé « vârin ».

Ca, mâgré si-êr pèneûs, i v's-aveût 'ne si doûce mène !
Pus doûce mutwèt ç' djoû-la qu'èle ni l'âye mây vèyou,
Qu'èle âreût bin magnî, po l'aveûr bin d'a sène,
Li ci quèl féve fruzi come à prumî radjoû.

Mins asteûre qu'èle li ra, qui leû vèye rèst d'adram'
Èle ni tûse po l' moumint qu'a rapâh'ter s' galant...
La qu' so l' hâye, lès-oûhêts sont div'nous tot cacames
A-z-ôr on grand gamin hik'ter come in-èfant.

Suite du précédent

Li grand gamin pôrè boum'ter l' fin di s' sonate.
Mins n'a sûr pus dè temps a piède a tot çoula.
C'est qu'i c'noh ine musique, asteûre, pus délicate ;
Èt qu' c'est-ad'lé Lîzète qu'i gruzine ciste êr-la.

Ca, ni d'vet-i nin fé, tos lès deûs, leû possibe
Po ratraper lès-eûres wastrouyêyes a málvâ ?
Pwis-ont bin trop pawou qui l' boneûr n'èlzî r'hipte ;
C'est qu' l-âreût sûr si gnac èt prindreût djise ôte på.

Ossu, vont-i r'viker, a novê, leû hantrèye
Disqu'a tant qui l' marièdje po todi lès lôy'rè
Èt qu'èssonne, plins d'èhowe, i prindront l' coûse dèl vèye
Po fé 'ne rèyâlité dè grand sondje qu'i s' fôrdjèt.

I râvièt a l'av'ni ! Mutwèt pout-on 'nnè rîre !
(Lès djônêts i poûhèt l' confiyingce, après tot.)
I rotèt d'vant qwand minme, avou leû clér sorîre,
Come si so leû-z-amoûr lûhéve lès qwate solos.

* * *

Ci n'a nin stu par calin'rèye
Qui dj'a grabouyî mès rîmês.
Mon Diu ! ni fât-i nin qu'on rèye
Dès zafes qu'arivèt-âs djônê ?

Ossu dj' n'a måy pinsé qu' Lîzète
Sondj'reût a m' qwèri dès displis...
Tant qu'a Popol ? Ad'lé lu, ciète,
Fez-me li plêzîr dè r'prinde por mi.

May 1936.

SCÈNE POPULAIRE DIALOGUÉE

25^e CONCOURS

RAPPORT

Une seule œuvre est présentée à ce concours ; elle a pour titre : *Ine copène inte wèzènes di bone tire*.

C'est un long et fastidieux bavardage entre deux femmes qui ont du temps à perdre, et qui en ont fait perdre au jury, obligé de lire les 384 vers de ce dialogue peu intéressant où fourmillent les hiatus, les interversions maladroites et les nombreuses expressions françaises.

Aucune distinction n'est accordée à ce travail.

Les membres du Jury :

MM. Joseph CLOSSET,
Guillaume LONCIN,
Louis CORNET, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 8 mars 1937, a pris acte des conclusions du Jury. Elle a détruit, sans en prendre connaissance, le billet cacheté joint à la pièce.

DRAME LYRIQUE

26^e CONCOURS

RAPPORT

L'unique pièce reçue à ce concours s'intitule : *C'est l'fiesse d'el Walon'rèye.*

Afin de commémorer les Journées de Septembre 1830, l'auteur a écrit une pièce qui tient du théâtre et du crémignon.

C'est plutôt un à-propos en vers qu'un acte réellement scénique ; c'est un genre extrêmement difficile, exigeant un caractère poétique très élevé et, bien que l'auteur ait du mérite, son œuvre apparaît quelque peu conventionnelle.

Les personnages sont : Démolin — Djambe-di-Bwès — Tchantchès et Li Coq Walon ; un groupe d'écoliers et d'écolières représentant la génération actuelle.

Démolin et Djambe-di-Bwès semblent dépayrés à Liège, car la Cité Ardente leur apparaît changée. Cependant Tchantchès et Li Coq Walon les rassurent et, par la bouche des enfants qui chantent des chœurs, ils leur prouvent que Liège est toujours prête à défendre ses libertés.

A l'audition, on estimera peut-être que les chœurs sont nombreux et qu'ils se ressemblent trop. Ajoutons que souvent ces chœurs sont d'une facture inhabile en ce sens que les enfants emploient des expressions qui dépassent leur âge et qu'on s'est apprises ; ce langage prêté à des écoliers est trop élevé de ton.

Néanmoins, le tout forme une œuvre d'un caractère littéraire marqué ; la forme est belle et le sujet patriotique est digne d'éloge.

Aussi, le jury unanime propose-t-il d'accorder à cette œuvre une mention honorable sans impression.

Les membres du Jury :

MM. C. LECLÈRE,

N. HOHLWEIN,

Ch. STEENEBRUGGEN, *rappiteur.*

La Société, en sa séance du 8 novembre 1937, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture du billet cacheté joint à la pièce récompensée, a fait connaître que M. L. MOTMANS, de Liège, est l'auteur de *C'est l' fièsse dèl Walon'rèye.*

HORS-CONCOURS

RAPPORT

N^o 1. — Deux fables de Krilov :

Dans l'une, *L'âgne et l' râskignouâ*, l'auteur montre la sottise de l'âne qui se pose en critique. Cette fable est bien adaptée et mérite une mention avec impression.

Dans l'autre, *A passer près dès tchins*, c'est à la meute des critiques ignorants que l'auteur en veut. Le texte est obscur, moins vigoureusement frappé et devrait être remis sur le métier.

N^o 2. — ADAPTATIONS :

L'auteur fait preuve de connaissances littéraires et sait porter son choix sur des œuvres de goût. Mais qu'il adapte du Valère Gille ou de l'Albert Samain, il reste toujours lui-même et ne sait se plier au caractère particulier de l'œuvre qu'il adapte.

Il manque de souplesse dans l'adaptation et ne sait pas varier ; de la, un manque de compréhension, des faiblesses et — hélas ! — des grossièretés. — Le mot juste lui échappe, ou il ne s'en soucie pas : *L'osté*, deuxième strophe, vers 2 : *Dji roûvèye a côp sûr ?* — Il affectionne le mot *s'ployî* dans le sens de s'abaisser et, en cela, n'emploie pas le terme propre : *L'osté*, troisième strophe, vers 1 ; *Vèsprêye*, troisième strophe, vers 1.

Il manque d'élégance et devient parfois trivial : *Vèsprêye*, vers 3 :

Et lès r'pahowès bièsses ratchèrèt d' leû magn'hon.

Dans *Li boneûr*, la trivialité s'accentue encore. Le vers 2,

Li djône mame, dishaw'tant s' tchimîhe,

n'est ni le tableau exact, ni l'expression qui convient ; elle manque de noblesse tout aussi bien que :

Et, tot sprâtchant-st-â t'ere boton sès lèpes.

Dans *Al nute*, le vers n'est pas soigné ; il manque d'harmonie ; les sons se heurtent, et l'auteur commence par une cheville de « *c* » bien malheureuse : *Li cîre c'est ...*

Tout cela manque de travail, de patte, bien que l'effort soit méritoire.

De tout l'envoi, le jury tire *L'osté* et lui accorde une mention honorable sans impression.

N^o 3. — *Les Roses* de Ronsard :

L'auteur peut voir s'appliquer entièrement ici « traduttore, traditore » ; il y a un gouffre entre le traducteur et son modèle ; il n'a su prendre ni le ton, ni la cadence, ni la souplesse, ni la délicieuse simplicité de Ronsard.

Le jury regrette de ne pouvoir encourager l'auteur.

N^o 4. — *Osté* :

Cet essai de vers de quatorze syllabes est un tour de force mais il n'a d'autre mérite que son originalité. La pensée y est diffuse, confuse, et la cadence des vers souffre parfois de leur longueur. Le tout forme un ensemble peu sympathique, et le renouvellement de fantaisies de ce genre n'est pas à recommander.

Les membres du Jury :

MM. C. LECLÈRE,

N. HOHLWEIN,

Ch. STEENEBRUGGEN, *rapporleur*.

La Société, en sa séance du 8 novembre 1937, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. A. XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur de *L'âgne et l' râskignou* et de *L'osté*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

L'âgne èt l' râskignoû

Fable de Krilov mise en wallon

par A. XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

» On m'a rapwèrté », dèrit-st-on bê djoû
L'âgne à râskignoû,
» Qui po l' tchant'rèye on n' vis pout djonde,
 Et qui vos-avez
Li pus bèle vwès qu'i-n-a-st-å monde !
Ni m' f'rez-ve nin l' plêzîr dè tchanter
On tot pô por mi, m' binamé ?
Et dj' veûrè s'on n'a nin brâclé ».

L'oûhê, sins fatigue,
Atqua sès tchansons ;
I lès fignole, candje di ton :
« Bon Diu, dê, quéne bèle muzique !
 C'est-ine saqwè d'angèlique ! »
Dit l' bièrdjî qu' wâde sès moutons ;
 Et, d'vins lès bouhons,
Rin n' motih pus, chasconk hoûte ;
 C'est-ine fièsse come ènn' n'a pont
 ... Sâve po l' vî grizon :
« Dji veû qu'on m'a dit 'ne bèle boûde,
 L'ôte djoû », mamouye-t-i
 Qwand l' concért fourit fini :
« V' tchantez come tot l' monde, mi fi...
Mês po bin fé lès roulâdes,
 Èdon, camèrâde,

I v' fâreût prinde ine lèçon
Avou l' coq qu'a-st-on cléron,
Dè mons lu, qui v' mowe tote l'âme ! »

Feû d' rîmês, s' ti n' vous nou blâme,
Ni d'mande don mây li djudj'mint
Dès-ôtes... Ti frèrs bin
Di n' tchanter qu' por twè, vormint.
Li monde, lu, ni t' vant'rè wêre :
N-a tant d'âgnes qui d' djudjes so l' tére !

CONCOURS DE 1937

ÉTUDE DESCRIPTIVE

18^e CONCOURS

RAPPORT

Seize pièces ont été présentées à ce concours. Leur lecture ne nous a rien révélé de bien intéressant. Aucun écrit ne s'impose par ses qualités. L'ensemble atteste une honorable moyenne, sans plus.

Examinons maintenant les différents thèmes. Un même concurrent présente une série de dix pièces que nous allons analyser.

1. *Cir ènûlé so l' fin d'on djoû d'osté.* Une description du ciel qui ne manque pas d'originalité. L'auteur fait montre de beaucoup d'observation. Malheureusement la langue laisse fortement à désirer, les mots ne sont pas toujours employés avec leur sens propre dans le langage wallon. Ainsi, parlant du ciel, il dit

Il èst sèmè d' blankès nûléyes, il faudrait :

Il èst k'sémè d' blankès nûléyes.

Au vers suivant : *L'ér èst pâhûle èt leû cowéye* ; *leû cowéye* se rapporte à la phrase précédente. *L'ér èst pâhûle* est une cheville qui doit disparaître. Plus loin *Li solo tape sès dièrins r'djèts* ; *r'djèts* est dur, j'aimerais mieux *sclats*.

Èt lès nûléyes, todî pus bèles

Eune aþrès l'ôte si distèlèt.

Distèlèt ne convient pas, il faudrait *distètchèt*.

Divins l' cir devrait être remplacé par *È cir*. Nous obtiendrons donc : *È cir qu'a l'ér dè blamer.*

Le verbe *blamer*, en wallon, est toujours accompagné d'une

idée de son. C'est ainsi que l'on dira : *Li fôr qui blame*, et en parlant d'un oiseau, *blamer* signifie qu'il fait éclater son chant sans relâche. Dans le vers qui nous occupe, il y a donc une imprécision de terme.

Al dibindâde, l'auteur a wallonisé le terme français. On doit dire *al dibanne*. De même en parlant des nuées, lorsqu'il emploie la tournure de phrase :

Vos diriz qu'èles vont s'aloumer, c'est fautif ; il conviendrait de changer en : *Vos diriz qu'èles vont s'èsprinde*.

Les deux derniers vers qui servent de conclusion n'ajoutent rien au poème et pourraient être supprimés.

A titre d'encouragement, nous décernerons une mention honorable sans impression.

2. *Djoû d' nôvimbe*. C'est bien observé. Malheureusement, l'écrivain ne parvient pas à discipliner sa pensée. Ainsi dans la première strophe, il est en contradiction avec lui-même :

*Dès nûlêyes, qui l' cir est rimpli
Vos diriz 'ne ârméye al dêroute
Qui l'inn'mi r'tchësse so 'ne sitreûte route
Et tint-a-gogne sins nou rèpit.*

Vos diriz 'ne ârméye al dêroute qui l'inn'mi r'tchësse indique un mouvement. Mais cette armée, on la *tint-a-gogne*. M. Wisimus fait très justement remarquer qu'à Verviers l'expression *tére a gogne* signifie tenir en respect, empêcher de circuler. Ici il y a donc opposition avec ce qui précède et cela doit être modifié.

La ponctuation laisse également à désirer. Prenons cette strophe dans laquelle il y a beaucoup de mouvement :

*D'ine afiléye, elle acorèt
â galop, c'est-ine kimèlêye,
ine vrêye rouflâde, ine atêlêye,
têl'mint qu'essonle èle si k'hèrèt.*

Après *galop* il faudrait un point et non une virgule.

Lès vètès joyes fêt dès toûbions. *Fêt dès toûbions* est impropre. On ne fait pas un tourbillon, on est pris dans, ou entraîné par

un tourbillon. C'est le vent qui fait tourbillonner les feuilles.

Tenant compte des bonnes intentions du poète, nous lui décernons une mention honorable sans impression.

3. *Djoû d'orèdge*. Un tableau gentiment brossé et bien observé, déparé seulement par une foule de négligences qui en détruisent le charme.

Le vers : *A mons d'esse oblidjî, câzî pèrsone n'i vint* devrait être corrigé en : *A mon qu'd'i esse oblidjî*. Le concurrent recherche parfois des tournures qui ne sont pas heureuses. Témoins ces deux vers :

*A chaskeun' di leû pas, vèyez-ve, li broûlî spritche
dizos leûs gros sabots, c'est flitche èt flatche èt flitche.*

Il est évident que le dernier hémistiche est de pur remplissage. De plus, cet essai d'onomatopée n'est guère harmonieux.

L'aède emploie des néologismes, qui marquent en même temps la francisation du dialecte : *prérèyes èt bièsses a cwènes* doivent être remplacés par *pahis*, ou *wêde*, et *bisteû*. Si un pied manque à l'avant-dernier vers, ce n'est peut-être qu'un oubli qu'il nous est bien facile de corriger.

Quant au dernier alexandrin, la césure ne tombe pas après le premier hémistiche :

È stâ lès dj'vâs fêt soner l' tére a côps d' sabots
devrait devenir : *È stâ lès djvâs batèt l' tére a fwêrts côps d' sabots.*
Accordons à ce travail une mention honorable sans impression.

4. *Li djoû d' l'ètermint* est un sujet maintes fois traité. Le poète évoque la douleur des parents qui se retrouvent seuls après l'enterrement de l'enfant. Certains vers sont d'une parfaite banalité :

*So nosse tére, wice trover saqwè d' pus doloreûs
Qui leûs coûrs a flibotes.*

La ponctuation est trop souvent négligée et affaiblit la force du vers.

Tenant compte de l'effort fait par l'écrivain, octroyons lui une mention honorable sans impression.

5. Le n° 5 figure un tableau plein de vie et de saveur, intitulé : *So l' martchî*. Il y a encore, cependant, des négligences dans le style.

*Li cotiresse rëtche feû-z-ët blames
Li candé pâle, adon 'lez brët-st-après.*

Ici, 'le brët-st-après se rapporte à la maraîchère et non à la chalande. On relève une faute de syntaxe assez grossière. Ce vers doit être retravaillé.

Les quatre derniers sont plus faibles. *Frum'hî* rime assez pauvrement avec *côps d' pîds*.

A la condition que l'auteur apporte les modifications indiquées, nous lui accorderons une mention honorable sans impression.

Avec le n° 6, nous pénétrons *A Lidje ñs ères dè djoû*. L'obscurité plane sur la ville comme au long du poème. L'écrivain intercale parfois des incidents qui n'ont aucun rapport avec l'idée développée ; telle la 2^e strophe. Il y a des répétitions peu agréables, particulièrement ce *tofant* que semble affectionner l'auteur.

La quatrième strophe donne un exemple frappant des constructions alambiquées et des chevauchements employés par le poète :

*Vochal li cotî, todi fwért timprou,
li lampe di s' tchèrète bin pus qu'èle ni lome
inte lès rowes di drî, barlokèye èt fome,
tofant qu' va miner sès bënes so l' martchî
èt qu' brët so si dî'vâ qu'a l'ér dè flantchî.*

La phrase régulière est : « *Vochal li cotî, todi fwért timprou, qu' va miner sès bënes so l' martchî tot brèyant so si dî'vâ qu'a l'ér dè flantchî* ». Pourquoi couper l'idée et l'image par deux vers se rapportant à la lampe de la charrette ?

Dans les vers suivants, il y a de nouvelles inversions qui nuisent à la poésie même du sujet traité. Nous ne pouvons accorder de récompense à un auteur qui semble méconnaître les règles les plus élémentaires de la syntaxe.

Le n° 7, *Vile vôye*, offre un sujet souvent traité. Les termes sont quelconques. L'auteur ne parvient pas à nous intéresser

à son évocation, pas plus qu'il ne réussit à dégager la poésie d'une telle matière. Le dernier vers compte un pied de trop. — Aucune distinction.

Avec le n° 8, nous restons dans le genre descriptif : *Li nîvaye tome.*

La première strophe est allègre. La disposition des vers et des rimes est originale, écoutez plutôt :

*Li nîvaye tome, èle racouïve tot.
Sès flotchètes,
Qui l' bihe kitchèsse
Sins cèsse,
Toûrnikèt,
S' porsûvèt,
Come lès mohètes
Qu'on louke voïer,
Pidjoler,
L'osté
È l' tchôde loumîre d'on r'djèt d' solo.*

La seconde strophe est malheureusement beaucoup plus faible. Si

*Li tére s'a rafûlé d'on noû manté,
c'est qu' Èlle a volou candjî d' twèlète, et
c'est tot ôt'mint qu'èlle aparèt'.*

Ces deux vers n'ajoutent rien et sont du remplissage.

Puis : *Ingrâte, èlle a r'buté
totes lès bêtés
dès tchamps, dès prérèyes, dès bwès, dès cot'hês.*

Pourquoi ingrate ? Elle n'a rien rebuté du tout. Elle a subi simplement les phénomènes atmosphériques, qui lui sont d'ailleurs nécessaires. *R'buter* est un néologisme ; il faut dire *rèbouter* ou *r(i)bouter*. Même observation que ci-dessus pour *prérèyes*. La ponctuation fait défaut.

La troisième strophe est mieux tournée.

A titre d'encouragement, décernons une mention honorable à ce petit poème.

9. *Li vî crucefis.* Sujet banal et rabâché mille fois. Point d'originalité dans ce morceau, parsemé de chevilles. — Aucune distinction.

10. Le titre du thème choisi doit toujours primer. L'auteur, à qui il appartient de baptiser comme bon lui semble sa production, ne devrait jamais négliger cette règle. Cette réflexion nous est venue en lisant le n° 10, *Li bîhe sofèle*.

Voici la première strophe :

*Quéquès neûrès nûlèyes passèt d'in-ér londjin
Li steûlî sonle d'acîr èt l' leune parèt' d'ârdjint
Li tére èst d'zos l' nîvaye.
Come on tchin qu'a r'çû s' daye
ou mutwèt qu'ode li mwért
li bîhe hoûle di s' pus fwért.*

Au 6^e vers, l'auteur se souvient qu'il traite *Li bîhe sofèle*. Pourquoi, alors, n'avoir pas ordonné la strophe comme suit :

*Li bîhe hoûle di s' pus fwért
Come on tchin qu'a r'çû s' daye
Ou mutwèt qu'ode li mwért.
Li térc èst d'zos l' nîvaye,
Quéquès neûrès nûlèyes passèt d'in-ér londjin,
Li steûlî sonle d'acîr èt l' leune parèt' d'ârdjint.*

Les trois derniers vers peignent l'ambiance. Combien de fois n'avons-nous pas constaté la tranquillité du ciel. Nous ne disons pas l'immobilité, alors que la bise nous transperce !

Inversion fâcheuse au début de la seconde strophe :

Èlle èpwète li nîvaye èt sofèle a beûlèye.

Il est certain que si la bise (sujet du poème) *sofèle a beûlèye*, *èlle èpwète li nîvaye*. Et après ce vers, un signe de ponctuation est nécessaire pour ne point prêter à confusion.

La fin de la strophe souffre non seulement de la ponctuation, mais encore de l'inversion dont l'auteur use et abuse à lasser la patience.

La troisième strophe débute par une négligence impardonnable :

*È m' tchôde coulêye
Bin frileûs'mint dji rêtrok'lêye*

C'est évidemment : *bin frileûs'mint dji m' rêtrok'lêye* qu'il faut lire. Alors, pour ne pas se répéter, le vers précédent devrait être :

È l' tchôde coulêye.

Nous ne pourrions trop redire à cet auteur les préceptes du maître Boileau :

« Avant donc que d'écrire apprenez à penser. »

Et quant au style, qu'il se souvienne de cet autre conseil :

« aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre,
Et, de vos vains discours, prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher. »

Ainsi donc, nous n'accorderons pas de distinction à cette pièce trop négligée.

En lisant le n° 12, *Tåvlés*, on ne sait si l'on se trouve devant des vers libres ou de la prose rythmée ; l'auteur écrit au fil de la plume avec la plus grande fantaisie, employant la rime ou l'assonance, une suite de réflexions sans cohésion. Le style est peut-être alerte, mais les expressions sont banales. Parfois même, maints passages frisent les vers de mirliton. L'écrivain accumule les *que* et les *qui* en une cacophonie fort désagréable. Aucune distinction.

A en juger par l'écriture, le n° 13, *È l'osté*, est du même auteur. Petit tableau, présenté sous la forme d'un rondel, raillant d'une façon assez spirituelle l'homme qui se plaint toujours du temps. *Balasse* est un néologisme fort peu harmonieux. On ne dit pas *wayèye*, mais bien *waye*. Pour rendre au vers le nombre de pieds voulus, il faudrait donc remplacer ce mot par *flatch'tèye*.

La ponctuation laisse à désirer. Pourquoi mettre un point d'exclamation à la fin du second vers, alors que la phrase ne se termine qu'au vers suivant ?

Deûs-eûres après ; vola qu'on s' plint

La virgule doit être substituée au point et virgule.

Accordons à ce rondel une mention honorable sans impression.

Le n° 11, *A clér di lune*, est écrit dans une très belle langue. Le style est coloré et chaud. L'auteur prévient que l'idée générale de cet écrit lui a été inspirée par le dernier paragraphe de *Ma petite femme*, par Michel Corday. Nous nous trouvons donc devant une adaptation, et celle-ci mérite d'ailleurs des félicitations. L'écrivain, quittant des sentiers battus, s'engage dans la philosophie, et cela sans pédanterie, avec une parfaite simplicité, tout en baignant son sujet de poésie.

Si l'auteur a simplement été inspiré par une phrase de Michel Corday, le développement étant de son cru, nous lui accorderons volontiers un troisième prix. Si, au contraire, le romancier français a développé le sujet et que le prosateur wallon n'a été qu'un adaptateur, force nous est alors de ne considérer que les qualités de style de cette page et de lui accorder alors une mention honorable avec impression. Dès que le nom du concurrent sera connu, il nous restera à lui demander communication du livre de Michel Corday et nous indiquerons en postscriptum la distinction décernée, d'après les principes admis plus haut.

Le n° 14 évoque *Èl dîminche dé no ducace* dans la bonne ville de Mons. Certes, le sujet n'est pas neuf et a déjà été traité de nombreuses fois. Les Hennuyers ont un véritable culte pour cette fête, l'écrivain dit, d'ailleurs, *ça j'êt camper m' cœur dé vrai Montois*, et, plus loin, lorsqu'il parlera du peuple contemplant le combat de saint George et du dragon : *i passe dédins l' foule in frison, qui n'a qu'èl montois qui peût comprinde ça.*

Certains détails paraîtront peut-être puérils, mais il s'agit ici d'une étude de folklore.

Le travail est bien ordonné et divisé en trois parties : le réveil, la description de la procession, la sortie du Doudou.

Le style est coulant, vif et coloré. Une mention honorable avec impression récompensera son auteur.

Le n° 15 porte un très joli titre, *Riv'nas*, archaïsme signifiant « réminiscences » et qui ne figure point dans le dictionnaire de Haust. Deux sonnets, dont le premier est nettement supérieur au second, à tous points de vue : forme, vocabulaire, rythme. L'auteur est certes un poète, mais il a trop de facilité. Il s'abandonne à son inspiration sans se soucier de la construction des phrases. Ainsi dans la première strophe :

*Divant l' banc qui r'pwèse li vî ome,
Lî fêt sûde al lèpe on ris'lèt.*

De telles négligences sont d'autant moins admissibles que ce poète est plus doué.

Le second sonnet est moins soigné encore. La première strophe est d'une banalité extrême. Que la pensée du chantre dépasse la rapidité de sa transcription, nous n'en doutons pas. Toutefois, s'il participe à un concours, qu'il prenne la peine de se relire, et qu'il n'envoie pas une pièce, où des mots passés nuisent à la beauté intrinsèque de l'œuvre.

Ainsi : *Come èfant qu'a pièrdou s' djodjowe*
est rugueux. Évidemment le concurrent a voulu dire :

Come l'èfant qu'a pièrdou s' djodjowe. L'article adoucit le vers. Puis ce vieillard, assis sur un banc et qui regarde avec mélancolie passer les jeunes filles :

È s' pinsèye, i lêt tote colère.

Toute colère ? Contre qui ? Contre la marche inexorable du temps ? Dans le premier sonnet on nous a pourtant dit :

Sins aveûr cäsi l' fwèce d'on r'grèt.

Pourquoi alors ce regain de force exprimée en fonction de la colère. Nous comprendrions la mélancolie, mais il faut dans ce passage une rime à *clère*.

Tenant compte des intentions du poète, nous lui accordons une mention honorable sans impression.

Enfin, voici le dernier envoi : N° 16, *Dès ahotes*. Trois petits

poèmes terre à terre, écrits d'une haleine, et dans lesquels certains vers sont créés uniquement pour la rime, et certains mots alignés pour donner au vers le nombre de pieds voulu. Cet envoi ne mérite aucune distinction.

Les membres du Jury :

MM. J. WISIMUS,
L. LAGAUCHE,
G. LAPORT, *rapporteur.*

La Société, en sa séance du 13 juin 1938, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces couronnées a fait connaître que M. R. CLEFFERT, de Saive-Wandre, est l'auteur de *Cîr ènûlé*, de *Djoû d' Nôvime*, de *Djoû d' orèdje*, de *Li djoû d' l'ètér'mint*, de *So l' marchî*, de *Li nîvaye tome* ; que M. L. MOTMANS, de Liège, est celui de *È l'osté* ; que M. G. FADEUX, de Loncin, est celui de *À clér di lune* ; que MM. O. WILLAIN et G. DECHÈVRES sont les auteurs de *Èl dîminche dé no ducace*, et que M. A. XHIGNESSE est l'auteur de *Riv'nas*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

À clér di lune

Tåvlé d'Hèsbaye

par Gui FADEUX

MENTION HONORABLE

Biw !... biw !... biw !... biw !... lès doze côps d' mèye-nut' s'èvolin' foû d' l'ôrlodge dèl « maison-d' vèye » come ine volêye di colons d'ine colibîre... À minme moumint, so quéquès s'gondes près, naturèl'mint, èt come po bal'ter l' grêye hilète, li grosse cloke di l'èglise lacha 'ne dozinne di r'don-dihants baw !... baw !... baw !... baw... !!

Mèye-nut' ; c'est l'eûre ou-ce qui lès djins d'â viyèdje si r'hetchèt dèl fièsse di Warème dè meûs d' Djun. Hanri èt Jane si winnîn' èvôye come lès-ôtes èt r'prindîn', londjin-nemint, tot s' tinant-st-a cabasse, lès hâyes èt l' havêye di Lant'mindje.

I féve on bê clér di lune !

Lès ombes di nos deûs hanteûs si porminîn' divant zèles su l' blanc ruban d' satin dèl vôley qu'aveût l'êr di n' mây fini, télemint qu'on vèyéve long d'vent lu. Il aveût fêt 'ne tchaude djoûrnêye. I féve co bon a c'ste-eûre-la, mins, mâgré çola, a cåse dèl clårté, lès vètès campagnes èlzî d'nîn' come li vûzion qui rotin' su 'ne grande taque d'acîr, çou qu'èlzî d'néve freûd d'vins lès rins... c'est poqwè qui s' sérîn' onk conte l'ôte.

Jane tûzéve al lune... Èle li plindéve di d'vou bate carasse tote ine nut' èn-on cîr tot vûd'. Mistére ! Portant Jane inme li lune qui rispâd su l' tére èt d'vins lès coûrs ine saqwè d' si doûs qu'on n' comprind nègn èt, curieûse

come tote fème l'est, du rësse, èle vòreût bé savu çou qui s' passe la d'zeûr è steûlf, tot d'abôrd : li viye èt lès abutudes di cisse disseûlèye rôbaleûse qu'a-st-on sorîre si moquâ. Hanri rasonna sès sov'nîrs di scolî : il èspliqua-st-a Jane qui l' lune tournéve åtoû dèl tére come ine piwèye, su vingt-qwatre-eûres, avou 'ne téle vitèsse qu'on s'ènn' aporçût åhîmint a l'oûy.

Arèstans-nos on moumint. Vèyéve li lune al copète dèl riguilite di canadas ? Loukîz-le bègn... Èl vèyéve monter ?

Âye.

Èt po sayî di s' fé mîs comprinde, i càza d' Képlèr, di Copèrnic, di Newton èt di s' fameûse poume (né l' cisse d'Adam, savez) treûs grands-omes qu'ont lèvé 'ne cwène dèl teûle qui catchîve li bèle èmantcheûre di l'univêrs a nosse savwèr.

Jane hoûtéve, li front pleûti, tot r'loukant l' lune.

Hanri s' têha tot d'on còp ; si loukeûr touma so lès deûs-ombes qu'estin' divant zèls ; li p'tite ombe còpèye a huflèt avou l' ploume qui Jane pwèrtéve so s' tchapê, li grande ombe si prâtchîye dizos s' lâdje feûte. Ine pinsèye lî triviërsa l' cèrvê come ine aloumîre : « Dispôy qui l' monde èst monde, kibé d' copes n'a-t-i qui s'ont porminé à clér di lune èt c'bé d' fèmes n'a-t-i qu'ont d'mandé lès minmes raksègnemints a Ieûs k'pagnons » ? Dès cints èt dès cints mèyes, probâblèmint ! Dizos l' calote dè cir di l'Afrique èt d' l'Eûrope, di l'Asîye èt d' l'Amèrique, l'ome a d'vou rèsponde come Hanri : çou qui saveût.

Crèyéve-t-i qui l' lune èsteût-st-ine saqwè come vos dirîz on Diu, i ve racontéve tot l' pouvwèr qu'elle aveût su l'ome... Pus tard, il èspliquéve qui l' Tére ni boudjîve nègn, qu'elle èsteût plate ou bé ronde, i n' saveût-st-å djasse qwè, mins qu' tos lès-asses qu'on vèyéve la-hôt toûrniquin' åtoû d' lèye come lès dj'vâs d'on manége. I rèpèteve çou qu' lès savants èt lès filozofes dè temps passé avîn' sicut,

tot come Hanri rèpèteve çou qui l' mësse di scole li aveût-st-apris èt tofér li grande ombe acëtinéve a li p'tite ombe qui c'esteût l' peûre vérity.

D'ôtes copes vîront-èles si porminer à clér di lune ? Apwèt'ront-èles on djoû dèz novêts noms, dèz novèlès-îdèyes, ine novèle siyince ? C'est fwèrt probâbe ; ca totes lès crwèyances di l'ome s'aviyihèt èt morèt come lu ; sès pus hôtès-îdèyes ritoumèt totès plates è pus parfond dèl valêye come l'oûhê qu'on gamin a-st-ac'sû d'on còp d' pîre. Tot çou qu'est su l' tére n'a qu'on temps. Li lune rabat' su l' plantchî dèz vatches l'ombe dèz pus grands monumints, dèz-âbes, dèz statuwes, come li cisse di l'ome. N'est-ce né moutwèt çola quèl fêt sorire ?

Hanri fa-st-on sospeûr. Si-ombe qu'esteût-st-a sès pîds li rapinsa qui n' kinohéve né minme li s'crèt di s' cwèrps, èco mons l' ci di s' pinsèye, c'est-assez dîre qui l'ome, po lumenme, n'est qu'on mistére qui rote. So cisse quèsse-la, come su tant d'ôtes, bé dèz savants èt dèz filozofes ont volou fé d' leû yan' tot d'hant : « Vola l' fin mot d' l'afère ; asteûre, vos polez boudjî l' hâle, vos n'îrez né pus hôt ». Mins quand i rèflèchih, l'ome ni troûve règn qui seûye sicrit po todi sins qu'i n' fâhe èl fignoler d' temps-in-temps, ni fou-ce qu'avou on pwint ou 'ne virgule... c'est l' progrès.

A ç' moumint-la, Jane s'aspoya on pô pus fwèrt su l' brès d'a Hanri qui s' rapèla qu'il esteût-st-ac'pagné.

« Vos n' dihez pus règn », li d'ha-t-èle ; « qu'avez-ve ? »

Èle soriyéve, li tièsse lèvye, on r'djèt d' loumîre gâliota sès massales, si boke èt sès-oûy. Hanri clintcha s' tièsse dè costé di ç't-adawiant vizèdje èt, s'arèstant dè roter, l'assètcha conte sès lèpes èt li d'na 'ne bâhe si tinrûle qui tos lès deûs ènnè fruzihîn' di boneûr èt d' contintemint !

C'est-insi qu' leûs deûs-ombes, qui n' fin' pus qu'eune, hâgnîn' su l' blanke poussière dèl vîoye li pus bê dèz tâvlês qu'on pôye ponde, li seul qui r'présinte çou qu'a todi stu èt qui d'meûr'rè tofér li viërna d' l'umânité : l'AMOÛR.

(Dialecte de Mons)

Èl dîminche dé no ducace

par O. WILLAIN et G. DECHÈVRES

MENTION HONORABLE

— Abîye, m' pétite Lolote, il est tamps d' nos l've, v'la qu'i fêt tout grand joûr ; èl solèy qu'est r'tapé a neû, rintrant pa l' fèrnietre in s' racrochant a nos vieûs câdes come pou lés ravigoter, jûe a mucho dins lés ridaus, éyé s'ataque au dèrnier morciau d'ombe qu'est robligé d' s'insauver pou n' nié s' fêre prinde au cripiau. Èj vwa l' cièl armis au bleû ; lés francs cayaus d' piérots, su l' maronier d'in face, cominche-té leûs disputes a « blèfe-qué-veûs-tu » ; acoutez l' cariyon qui résone conte lés vites, in rimplizant no cambe avé sés notes dé cristal.

Su l' tamps qu' vos passerez l' cafmon, qué vos couperez dés bonés tartines dé gatiau, èj bayerè l' còp d' fion dins no gardin fleuri, èm tiète rimplie d' boneûr. Wais, m' pétite Lolote, il est grand tamps d' nos l've ; l' solèy qu'est r'tapé a neû éyé l' cariyon in foufiète, nos-arsouviène qué c'est aujord'wî l' pus biau joûr dé l'anée ; c'est l' dîminche dé no ducace...

— Fêtes vo twalète, Lolote ; mètez vo nouvèle rôbe a ramâches, vos p'tits souyers vèrnis, vo capiau a ribans ; èj va passer m' frac a pans, més solés in piau d' morûe salée ; avé m' canotier su m' tiète a grands bòrds, j'en' roubliyerè nié m' cane in roziau...

Nos corons sont pus clêrs qué lés cyins qu'on vwat su e-imâches d'in yârd lés mèzons sintent-té bon l' couleûr,

lés-étalâches sont garnis a plintiveûs ; ène fine odeû dé bëctâche chatoûye lés zarines dé vo nez ; Mons' qui s'a rinviyé dépwis twâs semaines, ést aujord'wî l' pus bèle vile du monde éyé dés-invirons.

Abîye, èm chêre Lolote, èl cloke dé Sainte Vaudru, qui va d' brike éyé d' broke, pousse èdja l' Procëssion dins nos-anciènés rûes ; argardez, v'la qu'èle arîve toute èspitée pa l'ôr dé no solèy dé ducace, qué vos diriez nos-argrétés Parints dékindus du Cièl pou partager pindant 'ne coupe d'eûres èl plézi dés vîvants, in-n-artrimpant leûs ramint'vances dins nos jwâes, avant d'armonter au Paradis.

Lés-anches blancs éyé rôses rintourant l' pétit Jésus, lés Saints, lés mat'lots avé leû batiau, lés Madames Chamanèsses, Sainte Vaudru, Saint Georges dins s' carapace, lés banières qui claque in-n-air, lés jolis groupes dés p'tités ffyes, dés mam'zèles éyé dés fieûs, lés muziques, èl riche Câr d'Ôr portant l' châsse dèl grande patronne dé no Cité éyé saqué pa sis gros k'vaus d' brasseûr, tout ça, Lolote, ça r'mét du sang dédins més vin-nes, ça fêt camper m' cœur dé vrê Montwas, quand vos-avez vo nouvelle rôbe a ramâches éyé vo capiau a ribans, èl dîminche dé no ducace...

— Abîye, m' pétite Lolote, il ést midi-èt-d'mi ; èl grosse cloke du Catiau viét d' bayer l' signal ; èl cortéche du Lu-meçon dékind d'ja l' rûe dés Clêrcs.

Argardez nos Pompiers avé leûs casses in cwîve, come i sont biaus ainsi ; argardez no grand Saint Georges a k'vau, avé s' jône cazaque, come il ést fiêr dé fêre mouliner s' lance ; lés chinchins, lés-omes sauvâches éyé lés diâbes ont juré d' combatte dé tous leûs forces, conte ou bé pou l' moudreû d' Dragon qui n'a jamé ieû l'air dé si monvèse imeûr ; argardez, Lolote, qué dés côps d' queûe qu'i bâye ; èj cwa qu'èç'n-anée-ci, i va prinde ès'n-arvinche...

Su la Place, a lés balcons, a lés fèrniètes, jusqu'a su lés

twats, i fêt tout nwâr dé monde ; i passe dédins l' foule in frizon, qu'i n'a qu'èl Montwas qui peût comprinde ça... Dins l' rond d' sâbe, èl grosse biète crache feû éyé s' débat come in-n-inragé ; mais Saint Georges, sûr dé sés côps, n'ara nié d' fublèsse pou l' vaurié qui rindra s'n-âme dé boûriau su l' còp d'ène eûre, au son du « Doudou » éyé dés clokes du Catiau, m' pétite Lolote, qui canteront a tous lés vints, qu' lés brâfés jins sont co tranquyfes pou in-n-an, pace qué « l' Bié » a ieû rézon conte « èl Mau », èl dîminche dé no ducace...

— V'la vingt-chinq ans, Lolote, qué nos vivons iun pou l'aute ; v'la vingt-chinq ans qué nos f'zons ducace a deûs ; l' Bondieû n'a nié volu nos bayer dèl famîye ; a pârt èç' nuwâche-la, nos somes tout d' même ûreûs.

Margré l'âche, vos-avez co dèl grâce dins vo nouvelle rôle a ramâches ; mais par dézous vo capiau a ribans, èl nîve a v'nu garni vos nwârs chéveûs d' Créyole, éyé m' canotier a grands bôrds muche in front rimpli d' pétités rigoles ; n'impêche qué nos cœûrs, come lés fiètes d'aujord'wî, consèrve-té l' frêcheûr dèl jeûnesse.

L' pus grand boneûr pour mi, ça s'rwat qué nos-arvwâyes èl Lumeçon èl pus longmint possîbe ; c'est si bon d' vièyi insambe, èm chêre pétite Lolote, éyé d' nos-arléver in còp par an qu'i fêt tout grand joûr, avé l' solèy armis a neû, lés piêrots disputant a « blêfe-qué-veûs-tu », éyé l' cariyon qui rimplit no cambe éyé nos cœûrs qu'ont tou-di vingt-ans, d'ène ariète du temps d' nos-amoûrs, èl dîminche dé no ducace...

RÉCIT ASSEZ ÉTENDU

19^e CONCOURS

RAPPORT

Les œuvres reçues pour le 19^e concours de 1937, n'apportent pas encore cette fois la moisson mûre et dorée tant attendue. Comme chaque année, la gerbe envoyée a donné, après le battage au fléau, plus d'ivraie que de bon grain.

A première lecture, les membres du jury ont fait les mêmes constatations et porté le même jugement. Disons-le, les pièces soumises à leur appréciation sont maigres, quasi insignifiantes, banales même. Le sujet en est pauvre, peu fouillé ; on sent la précipitation et de là ce manque d'intérêt qui caractérise trop souvent ces œuvres naïves. Dans toutes, on constate des non-sens et des tours de phrase défectueux, tournures qui rendent la lecture aride, parfois malaisée. Résumons brièvement.

Le concours comprenait six envois.

Le premier, *Tot seû*, est un très court récit qui nous montre un philosophe en chambre. Le texte, qui pourrait tenir en une bonne page de cahier de classe, ne contient aucun trait d'originalité. C'est trop laconique pour retenir notre attention.

Peû d' souk, le numéro 2, est plus prodigue de texte : il débute par une série de faits dont le dialogue se rapporte au chiffre treize. Après avoir épousé la gamme et fait revivre le langage de la tradition populaire, l'auteur en arrive à conter deux petites historiettes que tous les Wallons ont entendues dans différents dialectes. Par exemple, la narration se rapportant aux treize porcelets dont la mère ne possède que douze mamelles, fait partie presque intégrale du *Portchî d'Bricou* en patois namurois. Celle du Saint-Esprit est bien connue à Liège, Verviers et autres lieux. *Peû d' souk*, présenté comme tel, n'a rien de bien saillant.

Le numéro 3, *Acwèrdances di d'vins l' temps*, accuse quelques qualités littéraires et ne manque pas d'esprit ; l'auteur possède un vrai don de conteur, mais sa prodigalité au point de vue de la production l'empêche de mettre à profit les célèbres vers de Boileau.

Un cahier compose le numéro 4, qui contient quatre petits récits parfois habilement troussés. Nous en détachons *Li misère da Foyon*, en faisant toutefois les mêmes remarques que pour le n° 3.

Le numéro 5, *Djoûrmây*, est moins bon. Il a été écrit en hâte et renferme trop peu de choses à retenir pour que nous nous étendions plus longuement sur son contenu.

Enfin, le numéro 6, *Li bardakène*, œuvrette assez bien contée et écrite en dialecte namurois, aurait pu, par son originalité, recueillir un fleuron, si son auteur n'avait pris, à l'égard des règles de la césure, certaines libertés qui nuisent à l'harmonie du vers. Inversions, hiatus et vers boiteux déflorent cette petite poésie présentée en alexandrins. Nous y relevons des vers comme ceux-ci : *Rèle ou plôût, si l' djournêye s'anonce bèle ou laide — Voci dèl nîve, tès plomions tchèy'nut come daurnisses — Èt l' gamin, dins sès flauwès mwins prindant l' vierna.*

Quoique ce morceau se distingue quelque peu des autres par sa clarté d'exposition et son langage poétique, pour les raisons que nous venons d'énumérer, nous ne pouvons lui accorder qu'une mention honorable sans impression.

La même récompense est accordée à *Acwèrdances di d'vins l' temps* et à *Li misère da Foyon*.

Les membres du Jury :

MM. H. HURARD,
J. MIGNOLET,
J. LEJEUNE, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 17 octobre 1938, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. L. MARÉCHAL, de Liège, est l'auteur de *Li bardakène* ; M. A. XHIGNESSE, de Liège, celui de *Acwèrdances di d'vins l' temps* et de *Li misère da Foyon*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

FABLE, PETIT CONTE, ETC.

20^e CONCOURS

RAPPORT

Le 20^e concours ne se distingue ni par le nombre, ni par la qualité des œuvres reçues.

Treize pièces en tout, dont plusieurs du même auteur, ont été soumises à notre examen. C'est peu, si l'on considère qu'il est consacré à la fable, au petit conte et au monologue, c.-à.-d. à des genres variés, relativement faciles, qui devraient tenter davantage la verve de nos écrivains.

On serait presque porté à croire, en présence du nombre restreint de concurrents, qu'ils dédaignent les œuvres d'imagination, et l'on ne peut s'empêcher de penser avec une certaine amertume aux anciens maîtres Bailleux, Dehin, du Vivier, Kirch, Lamaye, Kinable et d'autres, qui illustrèrent, il y a trois quarts de siècle, l'époque glorieuse de la fable et du conte wallons.

Constatons cette désaffection, sans plus, et passons rapidement en revue les pièces adressées à ce concours.

N^o 1. *Istwére d'on sèyé.* — Dans un petit poème construit en forme de sonnet — un sonnet défectueux — l'auteur conte le destin d'un seau de ménage qui, à la fin de sa carrière, devient le « covèt qui ristchâje lès djambes èt lès pids d'ine pauve feume qui triméye chaque djoû po wangni s' crosse », et cela, grâce « a s' travéye cabosse ». L'idée de cette poésie eût pu être heureuse, si l'auteur n'était tombé dans la vulgarité et le terre-à-terre.

N^o 2. *Tâvlé.* — Sorte de rondeau irrégulier en dialecte ver-viétois, dégageant une certaine émotion, mais de construction défectueuse. Les vers sont assez coulants, cependant certaines rimes sont insuffisantes.

N^o 3. *On caquèt.* — Petit tableau assez plaisant et agréable-

ment rimé. C'est un simple commérage entre deux femmes du peuple qui dénigrent leurs voisines. Peu d'intérêt en somme. A signaler les répétitions trop fréquentes du mot *linwe* et des termes français wallonisés, comme *divulguéye*.

Nº 4. *Tote martchandèye vat s' pris.* — Dans cette œuvre, l'auteur met en scène une femme du peuple qui a été trompée sur la valeur de marchandises achetées à bas prix. Les réflexions de l'intéressée ne sortent pas de la banalité. Le poème est beaucoup trop long et n'offre aucun intérêt.

Nº 5. *Anivèrsère.* — L'idée développée dans ce petit poème est heureuse ; malheureusement, on y sent la hâte. Les vers sont coulants et les rimes suffisantes. Cette pièce gagnerait à être revue et corrigée.

Nº 6. *Nanèsse.* — Tableautin manquant de couleur et d'originalité. Le sujet est traité fort superficiellement et ne présente aucun intérêt.

Nº 7. *Lôlôye.* — Œuvre du même auteur que la précédente. Mêmes défauts.

Nº 8. *Ine drole d'afaire.*

Nº 9. *Li convwè d' Prusse.*

Nº 10. *Li tchèsseû d' mohes.*

Nº 11. *Gougnotte.* — Ces quatre pièces, du même auteur, ne sont guère ragoûtantes. Ces récits gras, dans lesquels il n'est question que de défécation, sont déplacés, et il n'y a pas lieu de s'y arrêter.

Nº 12. *Ahoukèdje.* — La forme de ce poème convient bien au sujet traité. Malheureusement, son auteur, qui se reconnaît facilement au style heurté qu'il affectionne, à ses inversions outrées et, aussi, à ses obscurités, (voir notamment la 4^e et la dernière strophe), reste au-dessous de lui-même. C'est écrit hâtivement, avec un laisser aller regrettable. Signalons pourtant la dernière strophe, teintée de douce mélancolie et d'une belle venue. La pièce gagnerait à être revue.

N^o 13. *Li r'djèton*. — L'idée de ce conte en prose est heureuse. Son développement ne manque pas d'émotion, mais la lecture de cette œuvre est fatigante. On souhaiterait des phrases moins longues, mieux balancées et aussi plus de clarté. On se demande quel âge peut avoir cet enfant qui raisonne déjà comme un homme fait et formule des réflexions d'ordre philosophique qui paraissent paradoxaux dans sa bouche. D'autre part, *Li r'djèton* n'a rien d'un conte. Il renferme néanmoins quelques bons passages qu'on voudrait pouvoir généraliser.

En conclusion, le Jury propose les distinctions suivantes :

Mention honorable avec impression, après correction, au n^o 2, *Tàvlé*. — Mention honorable, sans impression, au n^o 3, *On caquèt*. — Mention honorable avec impression, après correction, au n^o 5, *Anivèrsère*. — Mention honorable sans impression au n^o 12, *Ahoukèdje*. — Mention honorable sans impression au n^o 13, *Li r'djèton*.

Les membres du Jury :

MM. L. DEFRECHEUX,
G. LONCIN,
J. CLOSSET, *rappiteur*.

La Société, en sa séance du 21 novembre 1938, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces a fait connaître que M. R. GROSJEAN, de Verviers, est l'auteur de *Tàvlé* ; M. L. MOTMANS, de Liège, celui de *On caquèt* et de *Anivèrsère* ; M. A. XHIGNESSE, de Liège, celui de *Ahoukèdje* et de *Li r'djèton*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

(Dialecte de Verviers)

Tâvlê

par R. GROSJEAN

MENTION HONORABLE

Vola dèdja 'ne hapêye quu l' grand-pére lès rawâde,
Portant c'est-oûy su fièsse ; i nèl polèt roûvî,
Sès-èfants, su p'tit-f... téléfêye on camarâde.
Vola dèdja 'ne hapêye quu l' grand pére lès rawâde,
Lu mwinde brut so l' pas d' gré, fait lèver l' tièsse à vî.

I lès vout fé magnî qwand sèront v'nous... torade.
I-èdame su d'mé tîs'lèt, côpe quéquès têyes du pan.
Lu cafè qu'i vint d' fé, rufreûdih è lès jates.
I lès vout fé magnî qwand sèront v'nous... torade.
I-a stu r'cwèri 'ne mèzare du lècê po trinte çans.

Lu nut', lôyeminôyemint, a v'nou vwèler l'ôrlodje,
Catchant l' vî balancî, qu'on n'ètind né bêcôp ;
Ca sès vôyes sont londjênes, on n' dîreût né qu'i bodje...
Lu nut', lôyeminôyemint, a v'nou vwèler l'ôrlodje,
Mins l' sonerêye sins ratenawe lêt goter sès-ût côps.

Sèreût-ce veûr qu'i n' vinrît né loyi l' vî bouname ?
Lu qui s' rafiyîve tant d' fé bourdousser s' tchoutchou ;
I n'ârît mây manqué temps dè vikant dèl mame...
Sèreût-ce veûr qu'i n' vinrît né loyi l' vî bouname
Qui soketêye è s' fâteûy, avou l'ouh inte-drovou ?...

Anivèrsêre

par L. MOTMANS

MENTION HONORABLE

Come mès plankèts m' priyît d'arindjî deûs' treûs rôyes
Po çou qu' nosse sôciété tchèrèye so sès trinte ans,
Dji vola, po-z-esse vrêye, èl sûre so s' fwért longue vôye,
Èt dj' prinda s' lîve d'ataque è fi fond di m' ridant.
Qwand dji l'ava d'poûss'lé, qui djèl tapa-st-å lâdje,
Dji fouri tot macasse, dji n' poléve mi ravu.
Tot léhant l' hopê d' nos rachous so l' prumîre pâdjé,
Nos d' tote ine ribambèle qu'on n' veût pus, qui n' sont pus.
Onk èst foû dè payîs, li ci quèl sût nos brogne,
Li treûzinme, oûy, fêt l' ritche, in-ôte èst mèsbrudjî,
Adon, 'nn'a tote ine hiède, tél'mint, qu' çoula fêt sogné,
Qui sont dèdjâ rèvôye la d'zeûr, po l' lêd Wåtî !
Èt, qwand c'est qu' dj'ava d'né tote ine djâbe di pinsêyes
Al mémwére di nos mwérts, a cès-la qu' sont-st-å lon,
A dès trop coûtès-eûres, al djonnèsse rèvolêye,
A tot çou qu'est hoyou po tofér èt po l' bon,
Dji m' mèta d'vent m' cayè, dj'apiça m' pène po scrîre
Èt, tot qwérant 'ne idèye, mi mureû m' fa vèyî
Qui, po n' chèrvi nole boûde, i n' mi d'manéve qu'a dire :
Braves plankèts, camarâdes, on-z-est trinte ans pus vîs !
Potchîz, dansez, fez l' sot, pusqu'on dit qu' c'est la môde,
Mins, discoûrs, fièsses èt tchants ni v' radjonniront nin.
Buskinter, c'est fwért bê, c'est minme qu'arape comôde,
Po nos distoûrner l's-oûy di çou qu' nos d'vinrans d'min !

PIÈCE LYRIQUE EN GÉNÉRAL CRAMIGNON

21^e et 22^e CONCOURS

RAPPORT

Nous avons à étudier et apprécier 35 pièces.

Le n^o 1, en dialecte montois, est une chanson, paroles et musique admirablement présentées, intitulée *Pou dés cérises*. On y reconnaît aussitôt la célèbre pièce des *Amoureuses* d'Alphonse Daudet : « Si vous voulez savoir comment Nous nous aimâmes pour des prunes ». C'est donc une traduction qui s'est égarée dans ce 21^e concours, ou plutôt qui s'y est faufilee sans avouer que la pièce est traduite. Au lieu de l'écartier sans phrase, il nous semble plus utile de la juger comme traduction ou adaptation.

La pièce de Daudet comprend 9 rondels. L'auteur montois a supprimé les répétitions gracieuses du rondel. Ce qu'il y a substitué pour combler les vides n'est pas très élégant ; au premier couplet il dira : « *peûr dé lacher dés grosses bêtises* ». C'est en lâcher une sans le vouloir ! A-t-il bien fait de réduire les neuf couplets de l'original à six ! de changer « l'amour vient toujours en dormant » pour le faire venir « *come in còp d' vint* » ? de supprimer ou d'abréger les enchantements de la promenade ? de transformer les *prunes* en *cerises* ? Une cerise est si menue ! Il est difficile d'y mordre à deux, d'y faire des points de dentelle, difficile pour lui de mordre ailleurs que sur les traces des lèvres roses. La prune se prête mieux à ce jeu, surtout la grosse qu'on dénomme pudiquement *priyèsse* (prêtre ou moine). Enfin le sous-entendu égrillard du dernier couplet, — que je ne goûte pas beaucoup dans la pièce de Daudet, — ne se comprend plus quand il s'agit de cerises. C'est cela que notre auteur aurait dû

supprimer au lieu des oiseaux chantant « en si bémol, en ut, en la » et des « prés en habit de gala ».

Si maintenant on veut bien oublier cette comparaison entre les deux œuvres, la chanson montoise apparaît assez jolie, imparfaite cependant dans le choix des rimes : les strophes 1 et 5 sont sur deux rimes, les autres sur trois ; de plus, à la strophe cinq, on répète indûment les rimes *chose* et *rose*.

Le n° 2, seize vers, intitulé *Li bâbe*, est amusant comme plaisanterie réaliste, mais l'auteur devrait réserver ces boutades pour le coin des « mots du terroir » de quelque journal satirique.

Le n° 3, *Èspwér*, n'a de séduisant que le modèle de strophe. Le poète y a versé quelques idées sans suite et peu explicables, qui ne forment pas une « composition ». A mes risques, j'interprète comme ceci la situation. Un jeune poète vient d'adresser une pièce de vers à une jeune fille. Elle en est attendrie. Elle lui demande « pourquoi m'aimez-vous ? » Le poète répond : « le » sais-je moi-même ? Est-ce quelque sourire de votre jeunesse » qui m'a inspiré ? Mais vous-même seriez-vous semblable à » la rose qui tressaille quand un papillon l'effleure ? Votre mar- » que d'intérêt me remplit de joie, Pour que je puisse y croire, » scellez d'un baiser cet accord de nos âmes ». Mais il faut relire plusieurs fois la pièce pour deviner cette situation.

Mi tinrûle tchanson, mi poésye n'indiquent pas qu'il s'agit d'une déclaration envoyée, ni d'un écrit, ni d'un poète amoureux. Ce procédé par allusion, suffisant pour l'intéressée, ne suffit pas pour le lecteur. Et puis, il y a des disparates : pourquoi figurer la jeune questionnée « les mains jointes » ? Vient-elle supplier ? Mettons simplement « *d'atirance* ». Et pourquoi ce détail à la fin : « *ine bâhe, si p'tite seûye-t-èle* », qui s'accorde si mal avec la condition « *mais qu' dji v' trouv'e tote divins* » ? « *Un* baiser, un *tout petit* baiser », quelle puérilité ! Pour rester digne, le poète doit demander plus : « *Dinez-me li bâhe Qui djont lès âmes et qu' dji v' trouv'e tote divins* ».

Le ton élégiaque de la pièce se maintient sans discordance. Nous aurons à supporter tant de platiitudes plus loin que nous devons sourire à cette œuvrette et l'admettre à l'impression,

moyennant les deux corrections capitales proposées, si, évidemment, l'auteur les approuve.

N° 4 : *Lès cōps d'oûy*. Chanson à l'ancienne mode : coup d'œil de l'amoureux, coup d'œil du maître, puis, en bouquet, celui de l'arriviste, du conquérant, du filou, enfin coup d'œil de l'artiste. Rien de précieux dans les développements. Alors qu'il s'agissait de dessiner des physionomies, l'auteur remplit ses strophes de banalités à côté du vrai sujet : le maître ne *pardonne* pas, il est la *grosse cloche*, il ne *passee pas sur les fautes*, il est la règle qui fait tout plier, le *chat* qui disperse les *souris*. Rien sur son « coup d'œil ». — Couplet 4 et dernier : « *Fât-i djâser dè cōp d'oûy di l'artisse ?* » Mais oui ! pourquoi le demander ? Mais pourquoi, l'ayant demandé, n'en faites-vous rien ? — Nous parons du bouclier le trait final décoché à l'œil de Philippe le critique :

*I fât l' cōp d'oûy rin qui po fé 'ne pasquête,
Èt po l' DJUDJÎ... come li ci qui l'a fait.
Vola qu' vos d'hez : « bon Diu, qu' cicile èst grêye !
Tant qu'a si-auteûr, i nos l' pèle sins coûé ! »*

Non, Monsieur. Le critique peut être chagrin de voir gaspiller le talent, mais il n'est pas l'ennemi du poète. Il lui arrive d'être trop curieux : il demanderait, par exemple, dans le cas présent, si le second de ces quatre vers signifie « pour la juger *comme la juge celui* qui l'a faite » ou « pour la juger comme aussi *pour juger celui* qui l'a faite ».

Sous le n° 5 sont réunies deux pièces, sans rapport entre elles. 1^o *L'èfant èt l' grand-mère*. La conversation est touchante, et combien morale ! On songe aux leçons de Tobie à son fils. Mais quel âge a donc cette *enfant*, qui va encore *sur les genoux* ? La grand-mère soucieuse lui donne des avertissements comme à une fille de seize ans : « *On veût (?) quelque fèye on coûrt plaisir — Gâter 'ne longue èggistince : — Qui l'oneûr lodje divins vos d'sîrs — Po qu' l'aveûr vis r'compinse... Fez bone aconté à vréy amoûr...* ». Et l'on voit par la réponse que la gamine a compris ! Elle est précoce !

La seconde chanson est : *Mi p'tite wèsène*. Bonne idée et pauvre style. Jugez-en par les vers suivants :

Tot noste andrwèt s' trouve rèdjouwi.
Qwand c'est qu'èle rèye ou bin qu'èle tchante,
èle sitare ine saqwè qu' m'estchante...

et plus loin : *dj'èplöye tot m' temps po l' vèye voltî...*

Il y a un 5 bis : *Complainte dè p'tit rôbaleù*. Ce n'est pas le petit vagabond qui fait sa plainte en langage et en idées d'enfant, c'est l'auteur lui-même qui raconte et nous avons le droit d'exiger de lui des traits originaux. Il y en a quelques-uns, mais déparés par un style que nous ne pouvons admirer. Exemple :

Al sûte qu'ont stopé lès arôyes,
li campagne èst d'on seul tinant,
Pèrsone ni s' trouve avå lès voyes...

On abandonne bientôt le quatrain régulier du début pour rimer en vers de toute dimension. Mais ce qui manque encore le plus, c'est le pathétique.

Le n° 6 est du même auteur. Sujet : *Pôl a 'ne feume qu'inme dè jé dès hasârds*. Ceci est une scène de comédie entre Paul et sa femme. Mais pourquoi, comme dans la pièce précédente, une page d'introduction ? Votre système est donc celui du récit et non de la représentation. Il devait vous forcer à ne pas reléguer entre parenthèses les jeux de scène. Puisque vous racontez, vous avez à insérer dans la trame du vers les attitudes des deux personnages. Vous ne le faites qu'à la fin : *Pôl ènnè va tot clapant l'ouh'.* — *Li pauve Fifine èst-al dilouhe*. Nous ne demandons pas d'ailleurs que vous fassiez un sort aux *freûdemint, bonacemint, hayètemint, djoyeûsemint, ril-ukant, èwaréye, mâvas, améremint*, qui commentent chaque ligne. Le lecteur suivra bien la conversation sans qu'on lui dicte tant d'avertissements. Même les noms des deux personnes reviennent inutilement : des tirets suffisent, on ne s'y trompera pas. Nous ne voudrions pas sacrifier la pièce quand le remède est si facile. Plus soucieux des intérêts de nos auteurs que de nos peines, nous avons opéré les changements nécessaires. C'est à l'auteur maintenant qu'appartient

le dernier mot. En attendant, nous assignons une mention sans impression à la pièce telle qu'elle existe.

Mais nous nous apercevons que toutes les pièces, de 5 et 5 bis à 16 inclus, émanent de la même plume. Elles ne valent pas le n° 6 que nous voudrions sauver. Pour ne pas les éplucher une à une et répéter treize fois les mêmes critiques, nous résumerons ainsi notre opinion : l'auteur a des qualités de poète satirique, assez d'invention et de verve réaliste. Son pessimisme est souvent trop vulgaire. Il doit se montrer plus exigeant, rejeter tout trait banal ou inopportun, engranger ses idées avec plus de logique. Toutes ces pièces doivent retourner sur le métier. Nous admettons que l'on soit pessimiste, pourvu qu'on le soit avec plus de délicatesse et sur des sujets plus relevés. Les iambes de Barbier atteignaient bien au lyrisme, n'est-ce pas ?

Les n°s 17, 18 et 19 sont aussi d'un seul auteur. Sous des titres qui n'annoncent guère le sujet, nous trouvons 1^o une adresse aux Wallons pour les exciter à la résistance, 2^o une diatribe contre la fourberie des commerçants, 3^o une réflexion : l'égalité n'existe que dans la mort.

Le point de départ de la première pièce est le vers bien connu d'une vieille chanson populaire : *dj'aveû-st-ine si mâle mârâsse...* Les Wallons, à son avis, ont aussi une marâtre, mais il ne dit pas laquelle. Il regrette l'apathie des Wallons en termes énergiques, mais vraiment trop vulgaires :

*Dèm-dè-dèm, pitchote a midjote,
s'on nos d'mousse, s'on nos pète nosse cou,
sins co mây sôrti d' nosse tchabote
nos tronlans come tos panêcous...
Qwand 'nn' arans-gne assez dè jé l' bièsse ?...*

Ce style plus combatif que littéraire conviendrait mieux pour un journal politique que pour notre Bulletin.

Dans la pièce suivante, l'auteur semble chercher à la Diogène un homme honnête ; mais pourquoi dit-il qu'il cherche « *ine brave djint qu'admete qu'on seûye onièsse* » ? Les filous même *admettent* que les autres soient honnêtes ; et ne commettent-ils pas leurs filouteries sous le couvert de l'honnêteté ? Ce lapsus

serait facile à corriger, mais comment atténuer le ton vulgaire de cette satire ?

Dans la troisième pièce il faut comprendre que le premier vers « *vini, passer, 'nn'aler* » signifie « naître, vivre, mourir » ; et les développements de cette exclamation du début ne sont pas du tout ceux qu'on attendrait : *houwans-nos dèl foûberèye* et *louki dè rèspècter s' prochain* n'ont rien à voir avec le thème initial. L'auteur serait-il hanté par les seules idées et le langage des meetings ?

Le n° 20, intitulé *Tchanson d'amoûr* n'est pas une chanson, mais un sonnet. C'est l'aveu — par écrit — d'un amoureux timide. Pourtant ce timide a l'air bien hardi au dernier tercet : *come si dju v' voléve prinde*, etc. Il y a un beau vers : « *dès mots qu'on creût da séne èt qu' chèrvèt po turtos.* »

N° 21 : *Lidje, paradis dès fleûrs*. Beaucoup de bonnes idées entourées de banalités, comme : *l'iviér a fini s' dak*, — *avou lès bés djoûs d'Pâque* ; — *a v' fé piède l'apétit* ; — *qui tintereût dès voleûrs* ; — *hoûtez çou qu' dji v' di*. N'est-ce pas mettre beaucoup de crottin autour de vos jacinthes ?

N° 22 : *Octôbe*. Mélange de deux thèmes : fugacité des beaux jours, fugacité de la vie. Quelques bons vers descriptifs ; d'autres semblent uniquement amenés par la rime, comme le *çu n'est nole boûde* du refrain. On prête au ciel, aux vents, aux chênes des intentions qui ne sont pas naturelles. C'est de la fausse poésie.

23 est une sorte d'hymne au soleil, en triptyque, dont les trois parties ont comme titres *solo*, *aweûr*, *Agni* (ne pas lire *agni*, mordre, mais *Ag'ni*, le dieu hindou du feu !). Ne nous laissons pas rebouter par l'écriture trop fine, trop pâle et peu distincte : un auteur qui invoque Agni doit avoir de nobles inspirations. Mais, pour faire honneur à ces quatre-vingt-dix vers, il y faudrait de nombreuses retouches. Réflexion faite, nous renonçons à les indiquer ici : c'est affaire entre l'auteur et le jury. En espérant une refonte sévère, nous nous bornons à lui décerner une mention sans statuer quant à l'impression.

Les six pièces 24 à 29 sont encore de l'auteur qui nous a donné

ies 13 pièces 5-16. On le reconnaît à son écriture empâtée. Le style nous paraît bien empâté aussi. L'auteur ne manque pas d'abondance ni de facilité, mais il ne choisit pas en artiste. Quand on aborde chacune de ces satires pessimistes, on estime l'idée assez originale ; à seconde lecture on aperçoit les faiblesses et les à-peu-près. Voici (n° 24) un rondeau de 13 vers intitulé *Censèy* : il ne contient pas de conseil du tout ! L'idée est une constatation : ésumée au début :

*Qwand on n' fait nin l' robète du crôye
on-z-est mā vèyou, k'hustiné...*

De qui s'agit-il ? de quelle condition sociale ? De l'écrivain. Mais cela ne se devine qu'au vers 9 : *on n'est djusse qu'on feû d' ramadjôyes*, et le mot *ramadjôyes* n'est guère explicite. Le langage enfin manque d'élégance comme de précision.

Nous voudrions avoir le plaisir de faire grâce au n° 25 : *Cou qu' nos d'vinrans*, mais il faudra que l'auteur s'y prête. L'idée est celle-ci : la vie humaine ressemble à un bouquet de fleurs, qui brille un jour et se flétrit le lendemain. L'idée n'est pas neuve, certes, mais elle est de ces lieux communs qui vivent éternellement. Le ton est ici plus relevé que dans les autres pièces. Il y a bien ça et là des *qui* et des *que* accumulés, mais ce défaut se corrige facilement. L'expression *parète djusse cou qu'i convint* n'est pas claire. Il y a un passage à réformer : l'auteur voit une ressemblance entre le bouquet fragile qui orne un corsage et ces gens qui mettent leur vanité à étaler des toilettes. Le rapport nous échappe. Nous avons essayé de coordonner ces idées, afin de pouvoir ajouter à la mention le permis d'imprimer.

Le n° 26 reprend le même thème de la fugacité des êtres, cette fois dans le cadre des saisons. L'inspiration est moins bien exprimée ; jugez-en par ce qu'il dit de l'hiver :

*Et, qwand l'iviér arive, si deûristé
so lès bouhons tape tote si mètchanceté
po qu'i divenèsse dès pauvès èsquèlètes...*

Un membre du jury a condamné d'un mot les pièces 27, 28 et 29 : « bavardages critiques pour petites gazettes ». Cette fois

l'auteur a poussé trop loin la fantaisie pessimiste. Il en veut aux engrais artificiels, à la T. S. F., aux automobilistes : c'est le progrès qui tue le printemps !

Quel contraste de pensée et de ton quand on passe au n° 30 : *Mi p'tile tchapèle*. Une chapelle de rêve ! Le poète ne sait pas où elle est, mais elle existe, en son âme ; il la décrit, il l'aime, il espère la découvrir un jour et faire d'elle son refuge de paix. L'expression se drape bien sur l'idée. Il n'y a qu'un *akeûyêye* (accueille) qui détonne par sa forme insolite. Le jury propose un troisième prix.

Enfin le n° 31 et dernier ne nous retardera guère : il suffira de citer comme échantillon du style de ce sonnet, ces deux vers : Après l'enterrement de sa femme,

*l'ome, dimanou tot seû dilé l' ponne quèl kivôye,
ènnè va come ine âme qu'a-st-on pwèds so lès rins.*

On a joint au 21^e concours le 22^e (Crâmignons) qui ne nous a fourni qu'une seule pièce. L'air endiablé de *Al fôre a Lidje* n'a pas inspiré à l'auteur des couplets de langue simple et souple, en syllabes bien frappées, où le petit vers dissyllabique ferait réellement corps avec la phrase, où l'idée unique se déroulerait logiquement sans déviation. Ce n'est pas avec des *mès djins, èt bin, hein m've, vormint, èst donc* et autres mots interchangeables qu'on lie les phrases dans la mémoire des chanteurs de la rue. On doit éviter aussi les vers en tronçons comme : *li sûrd ripotche, mèrvèye* ! Quant au fond, l'auteur retourne son *carpe diem* en images nombreuses, mais on y cherche vainement ce qui est le plus nécessaire, l'ordre et la progression.

Voilà notre tâche finie. Nous n'avons pas poussé des cris d'enthousiasme. Nous avons beaucoup peiné pour découvrir dans ces 35 pièces des traces de lyrisme et d'art. Ce n'est qu'à force d'indulgence et de corrections que nous arrivons à couronner cinq de ces œuvres. C'est trop peu. Nous ne sommes pas assez récompensés de notre labeur. Mobiliser quatre personnes — qui ont chacune leur travail journalier — pour éplucher soixante pages de médiocrité, pour se réunir en conseil,

faire des rapports motivés précurseurs du rapport définitif, c'est supportable si nos plus jeunes concurrents, ceux qui sont encore capables de recevoir et de mettre à profit les critiques du jury, font des efforts pour s'élever à la poésie ; ce serait nous faire gaspiller un temps précieux que de nous envoyer le tout-venant sorti de la mine obscure. Il est de mode de crier à l'injustice et à l'incompétence des jurys : offrez-leur un peu plus de chefs-d'œuvre, vous les trouverez capables d'admiration.

Les membres du Jury :

MM. M. DELBOUILLE,
A. L. CORIN,
J. VANDAMME,
J. FELLER, *rappoiteur.*

La Société, en sa séance du 17 octobre 1938, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. Jean BOSLY, de Wandre, est l'auteur de *Èspwér* ; M. CLEFFERT, de Saive-Wandre, celui de *Pôl a 'ne feume qu'inme dè fé dès hasârds* ; M. A. XHIGNESSE, de Liège, celui de *Li feû qui keûve* ; M. L. MOTMANS, de Liège, celui de *Çou qu' nos d'vinrans* ; M. N. MARÉCHAL, de Liège, celui de *Mi p'tite tchapèle*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

Espwér

par JEAN BOSLY

MENTION HONORABLE

Poqwè qu' dji v's-inme ?
Èl sé-dje mi-minme ?
C'est 'ne douce saqwè qui vint rèshandi m' coûr,
Lèdjire carèsse,
Ris'lèt d' djonnèsse
Qu'a dispièrté m' tinrûle tchanson d'amoûr.

On dit qui l' rôse
Divint tote chôse
Èt pièd' li tièsse qwand l'aduse li påvion.
Sèriz-ve parèye ?
Mi poézèye
Vis freût-èle sûde è l'âme ine bleûve vûzion ?

Al seule idêye
Qui l' dèstinêye
Vis-amonreût d'atirance dilé mi,
Dji tronne di djöye,
Pus rin n' m'anöye,
Li tére m'avise on r'flin dè Paradis.

Po qu' dji pöye creûre
A 'ne télé aweûr
Qui tape è m' vèye ine sinteûr di prétins,
Mètez-me a mi-âhe,
Dinez-me li bâhe
Qui djont lès-âmes èt qu' dji v' trouve tote divins !

Çou qu' nos d'vinrans

par L. MOTMANS

MENTION HONORABLE

En-on p'tit vase qu'est so l' djivå
on bouquèt d' violètes si d'flouwih,
tot rawårdant s' plonkèt d'vins l' då,
la qu'on hène tot çou qui poûrih !
Çou qu' c'est qui l' vèye, pitîtes fleûrs!
Îr vos-èstîz si r'glatihantes ;
îr on v's-odéve avou boneûr :
Oûy vos-avisez disgostantes.
Îr vos gâliotîz l' côrsulèt
d'ine wihète, qui v' hâgnîve tote fîre :
Oûy on v's-abandenêye sins nou r'grèt,
sins l' mwinde pitite lâme al pâpîre.
Èt d'min, qwand on r'mètrè l' djivå
po qui l' bèle avièrje i r'glatihe,
sins 'ne loukeûre on v' taperè lâvå
so l' hopê d'ansène qui poûrih !

C'est po djouwer ç' bê role qu'on vint
croupi so l' monde, so l' tére ingrâte :
po blaweter, fleûr tinrûle å vint,
èt pwis fini d'vins 'ne neûre coufâde.
Cisse vèye si coûte, fât-i l' brôdi
tot tûsant qu'i ne vât nin lès ponnes
dèl prinde å sérieûs ? vât-i mîs
s' rètrôkeler d'vins 'ne bwète come lès monnes ?
Por mi, dè mons, qwand dj' veû tant d' djins

ni viker qu' po hâgnî leûs câyes,
dji r'mèt' al rôse — bèle on moumint —
lès-ènocints fîrs d'esse si gâyes ;
èt, qwand dji r'louke cès-èbouhîs
hiner l' tièsse è l'ér po parète,
dj'a sogne qu'i n' si vonse trèbouhî :
so leû vîoye n-a tant dès pîrhètes !
I m' sonle qu'i vât mîs, mågré tot,
rimpli sès djoûs, sins cri, sins fâte,
èt, corèdjeûs, d'accèpter s' lot
divant dè d'hinde è l' neûre coufâde.
Â ! p'titès fleûrs, ni v' plindez nin ;
C'est çoula, tote li vicârèye :
ine loumerote qui blame, pwis s' distint ;
on vike... tant qu'on tome djus d' sès skèyes !

Mi p'tite tchapèle

par Nicolas MARÉCHAL

TROISIÈME PRIX

I

Bin sovint dji tûse a' ne pitite tchapèle
qui lêt vèy d'al longue on bëtchou clokî,
radjoû dès arondjes.

Èlle a s' plèce è m' coûr come divins mès sondjes,
èt l' doûs tchant di s' cloke m'a d'dja bin hossî.
Bin sovint dji tûse a 'ne pitite tchapèle
qui lêt vèy d'al longue on bëtchou clokî.

2

Dji n' sé la qu'èlle èst, cisso pitite tchapèle,
èt portant dj'i mousse sovint tot fî seû
mouwé disqu'a l'âme.

Dji m' sin tot candjî, dji deû rat'ni 'ne lâme,
èt lèye, si pâhûle, m'akeûyêye tot dreût.
Dji n' sé la qu'èlle èst, cisso pitite tchapèle,
èt portant dj'i mousse sovint tot fî seû..

3

Dji l'inme come èlle èst, cisso pitite tchapèle,
rafûlêye di leûre, lèye èt s' vî bon Diu
èt sès vîs sints d' pîre.

Lès r'djèts dè solo lî d'nèt 'ne flâwe loumîre
ristchâfant l'Avièrge èt l' mamé Jésus.

Dji l'inme come èlle èst, cisso pitite tchapèle,
rafûlêye di leûre, lèye èt s' vî bon Diu.

Pus tård, djèl qwîrrè, cisse pitite tchapèle,
lèye qu'a mès pinsêyes èt qui m' fêt sondjî.

Mins l' trouv'rè-djdju måy ?
Arè-djdju l' boneûr dè d'hoviér si pâye
divant qu' lès annêyes ni m'âyèsse fêt vî ?
Pus tård, djèl qwîrrè, cisse pitite tchapèle,
lèye qu'a mès pinsêyes èt qui m' fêt sondjî...

PASQUÈYE

23^e CONCOURS

RAPPORT

Nous avons examiné six pièces envoyées par trois concurrents. Aucune de ces pièces ne mérite une distinction.

Leurs auteurs perdent de vue qu'une *pasquèye* est une sorte de *pasquinade* et pas une chansonnette. Elle doit revêtir un caractère satirique tout en étant joviale.

Les n^os 1, 2 et 3 sont du même auteur. Le style de celui-ci est coulant, mais les idées qu'il développe manquent d'originalité.

Le n^o 1, *Voyèdjes*, ne renferme que des lieux communs et ne souligne que les inconvénients des voyages en négligeant les leçons qu'on peut en retirer.

Le n^o 2, *Vikans sins souci*, est une chanson sur un air donné : « le bâbou ».

Certaines idées qui y sont décrites dénotent chez l'auteur une coupable sécheresse de cœur. Exemple :

*Qwand c'est qu'on bague ine ouhène,
Ni fans nin 'ne trop grosse siccène.
Si ç' n'est nin nos autes qu'on rwène,
Ni nos fans nin dès displis.
S'on roufèle minme li wangne-pan
Qui deût nouri nos èfants,
Bin c'est bon, parèt, nos baguerans ;
C'est bin l' mwindé di nos soucis.*

Le n^o 3, *Li vèye pèn'teûse*, est d'une facture aisée, mais encore une fois, ce n'est pas une *pasquèye*, c'est une chansonnette pour femme.

Les nos 4 et 5 sont du même auteur dont le style est tortueux et obscur.

Le no 4, *Danse*, ne manque pas d'originalité et dénote chez l'auteur beaucoup d'esprit d'observation dans la description de nos danses modernes. Mais la forme est négligée ; l'œuvre semble avoir été écrite hâtivement.

Le no 5, *Todi contint*, comprend huit strophes pour dire peu de choses. Et avec cela des chevilles comme celle-ci :

*Mins po m' rimète, dji m' ripwèse hèye
Et dj' fé l' londi come ine brave djin.*

Et des expressions improprez comme celles du sixième couplet :

*Mins dj' beû co voltî 'ne rokèye
Rin qu'ine lâme, savez, d' tins-in-tins,
Pôr qu'avou Mayon djèl pârtèye,
Çoula raclérih lès idèyes
On s'ènnè rabrèsse mi, deûs djins. (?)*

Le no 6, *L'èsclâve dèl feume*, est une chanson pour femme avec musique originale à l'appui. Cette pièce ne rentre pas du tout dans la catégorie des œuvres demandées au 23^e concours.

Les membres du Jury :

MM. S. RADOUX,
L. MARÉCHAL,
L. CORNET, *rappporteur.*

La Société, en sa séance du 14 mars 1938, a pris acte des conclusions du Jury. Elle a détruit, sans en prendre connaissance, les billets cachetés joints aux pièces.

RECUEIL DE POÉSIES

24^e CONCOURS

RAPPORT

Le 24^e concours de 1937-1938 réunit trois recueils.

L'un des auteurs s'est risqué à rédiger des chants scolaires, désireux qu'il est d'enrichir le répertoire des chansons qu'on appelle enfantines. L'intention plaît beaucoup, car ce répertoire ne s'est guère étendu depuis le temps jadis. On a songé plus d'une fois à rajeunir le recueil des vieux airs populaires, et notamment à créer pour les écoles de filles des chants maternels, barcarolles ou berceuses, qui amuseraient à l'école les gamines, mères futures. L'auteur a composé trente-neuf berceuses, ce qui représente un grand nombre, étant donnée la délicatesse de ces sortes de poèmes. On n'y cherche pas la profondeur de la pensée ; mais il faut qu'on y ressente une émotion, ou qu'ils fassent apparaître le sourire, autrement qu'en accumulant les cris d'affection et les protestations de tendresse. Sinon, la chanson ne sort pas de la banalité, quel que soit l'agrément de la musique.

L'auteur n'a pas évité partout cet écueil. Voyez par exemple les numéros 1, 2, 3, 4, 8, 9, 11, 14, 15, 17, 25, 26, 27, 29, soit quatorze morceaux. Quelques autres ne sont que des amorces, ou des imitations de « scies » populaires.

Il reste à peu près la moitié des chansons. Elles excitent plus ou moins l'intérêt, mais provoquent souvent des observations. *Li sondje dèl poyète* (n° 10) part d'une idée séduisante. La petite enfant dort en pleine campagne ; sa tête est remplie des sensations de vie, de mouvements, de couleurs, de sons que l'été lui a prodiguées. Certes, ces impressions tourbillonnent en elle ; mais le désordre du rêve explique-t-il qu'elle songe « *a totes lès tchansonètes qui li tchantèt lès fleûrs* », qu'elle pense à la fois « *al bleûve violète, a totes sôres di saqwès, ës blankès magriyètes, ës*

*murguèt... ». Elle entend le ramage des oiseaux, au bord du bois où elle repose : mais comment se fait-il qu'« *èle creût étinde li spitant canâri — qu'èle voreût si bin prinde è s' gayouûle po l' fièstî* » ?*

Dans *Tot l' monde deût dwèrmi* (n° 7), cet aphorisme est démontré à l'enfant par onze exemples énumérés en treize strophes. Il n'est que juste d'imiter, le soir, le charretier, le mécanicien, la couturière, les scieurs de long, le meunier, ainsi que font du reste les pigeons, les moutons, le minet, le coucou, le grillon et la souris (ces deux-ci réunis par l'auteur) ; en tout cinq hommes de métier et six sortes d'animaux. Les six derniers sont de trop, d'autant plus que les quatre vers de tous les couplets ne servent pour ainsi dire qu'à introduire le vers du refrain : c'est, chaque fois, une suite d'onomatopées, variant suivant le métier, ou l'animal, par exemple « *clip clap, clip clap* », pour le cheval du charretier, « *tic tac* », pour les battements du moulin, etc... Ces refrains font bel effet. La chanson n'est pas à rejeter tout entière ; mais il conviendrait de la réduire, ou de l'agencer plus habilement, et de soigner davantage la toilette des couplets conservés.

Lès oûhés tchantèt-i mî qu' mi ? (n° 18) : En résumé, la mère affirme qu'elle chante mieux que ne le font le moineau, la corneille, le corbeau, l'alouette, le coucou, la fauvette, et même que le rossignol. La prétention maternelle ne semble pas heureuse ; les images employées sont loin de convaincre et surtout de plaire.

Mes deux confrères et moi avons remarqué unanimement cinq morceaux : 1) *Li p'tit coq a stu pèhi* (n° 20), où est racontée avec simplicité, et avec une vivacité très opportune, l'amusement goûté par l'enfant à pêcher¹. — 2) *C'est dès droles*,

Plusieurs retouches sont à opérer, au second vers du troisième couplet, au premier vers du quatrième couplet ; au cinquième couplet, le « *Adon* » du second vers ne dit rien, alors qu'il existe un rapport de cause à effet entre les deux vers : si le gamin abandonne la pêche, c'est qu'il vient d'attraper un « *govion* » ; il triomphe et s'octroie une récompense : « *Adon, tot avâ lès prés, ti porsûvas dès pâvions* ». En réalité, ce n'est pas « *adon* », c'est « *di djôye* » qu'il se mit à gambader avec ses camarades.

mi fèye èt m' fi ! (n° 21). Les deux enfants se font remarquer par le même tic : ils ne peuvent entrer dans leur lit qu'accompagnés de leurs jouets. Le tout est raconté d'une façon très naturelle, avec humour, sans recherche d'esprit. Le dernier vers de la strophe finale correspond faiblement à l'entrain des précédents. — 3) *Hoûte ti « Minou », Simon !* (n° 22). La mère-chatte de Simon l'invite à suivre sa propre maman et à se mettre au lit. Le vers de refrain suit le premier vers du couplet, comme dans : « Il était une bergère ». Dans la cinquième strophe, après le détail exact : « *Tos lès p'tits di m' djón'léye — àtoû d' mès pates stârêyes — dwèrmèt* », suit la cheville « *avou raison, ron, ron...* » — 4) *Li cinse d'a m' fi* (n° 24) débute par « *Mi fi èst-on cinsî* », et chaque couplet montre les bêtes qui peuplent son étable et sa basse-cour, mais chaque fois éclate une remarque du même genre : « *Mins c'est-ine drole di bièsse, on dj'vâ qui n' hènih nin !* » La conclusion s'impose : « *Ine cinse di totès bièsses qui sont mouwales tot l' temps* ». Le texte est le plus simple du monde, et l'ensemble ferait une chanson qui amuserait les enfants. Il en va de même d'une petite adaptation du chant connu des « petites marionnettes » (n° 30).

A ces quatre pièces, il m'a semblé que nous pourrions en ajouter deux, et mes confrères ne s'y opposent pas. C'est d'abord le numéro 12, *Li p'tit toûrnikèt*, qui ne manque pas de mouvement ni de bonne humeur ; pour l'enfant encore au berceau, le moment n'est pas encore venu de monter sur le petit carrousel. Le refrain le dit : « *Ci n'est qui qwand grand ti sérès — qui t'irès so l' toûrnikèt* ». (On se passerait très bien du septième couplet). — En second lieu, le numéro 19, *On n' dwèm' nin tote moussèye !* Cette chanson m'a paru bien évoquer le gentil manège de la mère en train de déshabiller sa fillette assoupie. Le titre est repris chaque fois au refrain¹.

¹ L'expression « *Vosse tchimîhe èst tote frèhe* » du sixième couplet fait mauvais effet. Le dernier couplet clôture à point nommé le petit poème ; celui-ci devrait s'arrêter là, sans obligation de reprendre encore une fois le refrain, qui n'a plus de sens, le bébé étant déshabillé.

* * *

Viennent en deuxième et en troisième lieux, deux recueils de poèmes, qui doivent appartenir au même auteur, n'aurait-on pour indices que celui bien connu de la nature du papier et l'aspect hiéroglyphique de l'écriture.

« *À temps passé* » renferme dix-neuf tableautins où s'exprime chaque fois le regret des usages et des passe-temps de jadis. C'est la note qui, dans toutes les littératures, résonne d'âge en âge, éternellement. Par bonheur, les vers de plusieurs des poèmes présentés s'animent d'un peu de gaité ; le temps passé réapparaît avec une lueur de vie, par exemple dans « *Li crâmignon* » (n° 4), « *Lès Djeûs d' cwâtes* » (n° 5), « *Amûs'mints d' coulêye* » (n° 11), « *Lès danses d'ir* » (n° 13), « *Al dèye* » (n° 15), « *Dicâce d'i-n-a traze ans* » (n° 16).

Plus mélancolique, mais bien observée aussi, est « *Ine copène come adon* » (n° 9), entre deux vieilles femmes qui rêvent aux jours lointains sur un banc du boulevard d'Avroy.

Sans doute la critique ne peut déclarer impeccables ces diverses poésies et quelques autres qui s'en rapprochent. Le vers n'est pas toujours suffisamment travaillé. La langue même en souffre. A côté d'expressions exactes, frappantes, on rencontre des termes peu adroits, comme « *ganeler* (= gambader) èmè nos mizères », en parlant des deux aïeules de tantôt ; — puis des devinettes ; cf. le second de ces vers : « *Àrès-se dè mons po nos payî 'ne reûde gote, valèt, — ou nèl sèreûs-se vormint qui d on toné d'aflichte ?* » ; ou encore, dans *Lès danses d'ir*, les « *airs di danse — riv'nît co lèsaconcwèster...* » ; — des exagérations : pour perdre au jeu de cartes, autrefois, il fallait être bien sot, « *on boubièt, 'n-èstènè cäsi bon po l' touwâhe* » (= l'abatage des cochons) ¹ ; — des inexactitudes, comme les « *londjinnès maclothes* », c'est-à-dire les danses « *vigreûses* » de Lodomez et des environs ; — voire même cette contradiction : la mère de la fiancée se détourne un peu des deux amoureux « *po lès lèyi s' bâhî tot sôs — di l'essok'tant feû dèl coulêye* ». Nous ne parlerons pas des chevilles,

¹ Que vient faire au numéro 13 le verbe « *tchouv'ter* » ?

telles que l'antique *atot*. On l'a dit cent fois, un écrivain à la plume aussi délurée arriverait aisément à parfaire ses essais. Nous n'en proposons qu'un exemple. Nos pères, vient-il d'affirmer, savaient quitter leur travail « *po r'trover pus d'èhowe, èsse pus lèdjires, ... vikants* ». Ce vers a été écrit presque d'un jet ; il manquait deux syllabes, on les a trouvées tout de suite, grâce à la rime : « *vikants* ». Mais que vient faire ce mot après « *pus lèdjires* » ? Voit-on jamais une plume d'oiseau retomber aussi lourdement qu'un pavé, tel que le fait « *vikants* », jeté seul à la fin du vers ? Pour éviter ce contresens et atteindre au rythme opportun, il suffirait de changer de place le mot fatal : « *èsse vikants, pus lèdjires* ». « *Vikants* » renforcerait à merveille la pâle locution « *po r'trover pus d'èhowe* », et « *pus lèdjires* » évoquerait en une élégante vision, l'allure dégagée, réjouie du travailleur se sentant libéré. Mais la rime est perdue. Oui ; mais un poète ne sacrifice pas un vers à la rime, surtout quand le morceau est, comme en ce cas, un sonnet.

Le dernier recueil, « *Más d'acwir* », renferme trente sonnets. Ici le poète devient sérieux, ou plus exactement philosophe, au sens large du mot. Ce sont des leçons de morale que lui suggèrent la contemplation des mœurs actuelles et leur comparaison avec la modération relative des générations disparues. Ces remarques pessimistes ont été faites de tout temps. Elles ne nous révèlent pas grand'chose d'inconnu. L'intérêt consistera à voir la manière dont on les exprime. Cette fois, la tâche était malaisée. Les langues populaires, et le wallon en est bien une, ne s'y prêtent guère ; les abstractions n'abondent point parmi leurs ressources¹. Ces langues trouvent plus naturel et plus heureux de les vivifier en les revêtant d'images pittoresques ou dramatiques. En général, l'auteur s'est abstenu ici de recourir à ce dernier procédé, dont nous avons vu des exemples dans le recueil précédent ; elles illustrent là-bas des sujets plus d'une fois

¹ Aussi l'auteur se gêne-t-il peu pour en façonnez à sa manière. Tel, le titre du numéro 5, *Galavalisté*, ou bien encore *consola*. Il emploie *deûristé* en lui donnant le sens que l'on confie d'ordinaire à *deûreté*, si tant est qu'on se serve souvent du premier.

voisins de ceux-ci. Or, c'est précisément dans les poèmes trop rares où la conception du tableau se matérialise qu'elle gagne en originalité. Témoin le numéro 11, « *Li vèye dè monde* », où l'humanité apparaît comme un « *toûrnikèt* », sur lequel se rue la foule ; car chacun veut devenir roi en faisant « *raws'* », même et surtout quand l'ambitieux et malhonnête cavalier n'a rien payé, et s'esquive à l'échéance. « *Lès pêtchis d' djônèsse* » (n° 4), sans avoir autant d'allure, dessine une esquisse rapide du vieillard, épuisé d'avoir joui, et voulant malgré tout moraliser la jeunesse.

D'autre part, les deux sonnets de la fin, « *Carèle* » (n° 29) et « *Djustice* » (n° 30), témoignent de convictions ancrées dans le cœur de l'auteur, et cette foi sincère semble l'avoir secondé. La première pièce surtout impressionne dans sa sobriété. Elle compare deux manières de mourir : celle d'un chrétien et celle d'un incrédule, tous deux gens honnêtes. La seule différence qui les sépare est de considérer chacun l'au-delà comme il a cru devoir le faire, en conscience : serait-ce un motif pour qu'ils soient ennemis l'un de l'autre ? Dans un autre ordre d'idées, un des sonnets du début « *Côps d' fwèce* » (n° 2) renferme des qualités analogues. On y déplore la faiblesse des masses : on les voit crucifier le « *meneur* » qui veut les conduire en usant de bonté ; mais elles obéissent avec servilité au maître qui les flagelle.

Voici les propositions que nous désirons soumettre à l'examen de la Société :

Aux *Berceuses wallonnes* serait accordée une mention honorable avec impression, après corrections et retouches, des n°s 12, 20, 21, 22, 24.

Les recueils *À temps passé* et *Más d'acwir* obtiendraient aussi une mention honorable avec impression partielle, aux mêmes conditions que ci-dessus.

Les membres du Jury :

MM. C. LECLÈRE,
V. BOHET,
A. GRÉGOIRE, *rapporiteur.*

La Société, en sa séance du 16 janvier 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux œuvres récompensées a fait connaître que M. Guy MARCHAL est l'auteur de *Berceuses wallonnes* ; M. A. XHIGNESSE, de Liège, l'auteur de *À temps passé* et de *Mås d'acwîr*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

Berceuses wallonnes

par Guy MARCHAL

MENTION HONORABLE

Li p'tit toûrnikèt

Air populaire : « Je sais bien quelque chose,
Mais je ne le dirai pas. »

1^{er} *Couplet*

T'ès co si p'tit, mamé, la divins t' blanke fahète,
qu'a pârti d'oûy, i fât qu'a bin crèhe ti t'î mètes.

Refrain

Ci n'est qui qwand grand ti sèrèses
qui t'îrèses so l' toûrnikèt.

2^e

Po div'ni grand, i fât qu'on fêsse, so s' temps, 'ne sokète ;
èt i n' fât nin qui s' mame pus d' treûs fèyes èl rèpète.

3^e

I fât qu'avâ l' djoûrnêye, on bon grand some on pète.
A trop' cori djower, on d'vint come ine cowète.

4^e

On-z-èst pus dispièrté, adon, qwand on s' dispiète,
surtout qwand on a fêt dès bêts p'tits sondjes a hièdes.

5^e

So l' grand blaw'tant dj'vå d' bwès, t'âreûs l'êr di t'î piède.
Po-z-aler d'sus, i fât co rawârder 'ne miyète.

6^e

So li p'tit toûrnikèt, dji t' mètrè d'vins 'ne barquète,
adon so l' bê bayârd, qui t' f'rè sûr dès clignètes.

7^e

T'ôrès lès bês bokèts qui l'ôre, la, djowe a hièdes,
dès-êrs come è tchantèt lès p'titè-s-âlouwètes.

8^e

Adon, so l' toûrnikèt, c'est qui fât èsse adrèt'
po haper lès-onêts, aler on côp d' rawète.

9^e

Mins i fât èco crèhe èt dwèrmi, qu' tèl promètes.
L'ome dè d'vås d' bwès n' vout nin lès trop p'titès mazètes.

Li p'tit coq a stu pèhî

Air populaire : « Je montais dessus un arbre qu'il faisait de si grand vent. »

1^{er} Couplet

Oûy, avou s' mame èt s' papa, mi cârpê vint dè riv'ni.
On-n-a stu 'ne djoûrnêye al pèhe, ossi, la, s'a-t-on d'vîrti !

Refrain

Coq ! qui t'ès nâhi !
So pâds t'as l'êr dè dwèrmi !

2^e

Ti t'amûsas-st-on p'tit timps â bwérd di l'êwe, a cori ;
pwis, ti loukas lès pèhons ; ti mostras dès gros, dès p'tits.

3^e

Nâhi, sûr'mint, dè loukî, ti volas-st-ossi pèhî.
Ti papa ti d'na-st-ine pèhe ; ti drèssîves so tès p'tits pâds.

4^e

Èt tot come on vî pèheû, ti t'nas bin l'oûy so l' bouchon,
po vèyi si t' n'aveûs nin atrapé on gros pèhon.

5^e

Ti sètchas l' pèhon foû d' l'êwe : t'aveûs hapé on govion.
Di djöye, tot-avâ lès prés, ti porsûvas dès pâvions.

6^e

Avou dès crapôs come twè, vos dansîz turtos è rond.
Dj'ala minme avou vos-ôtes, è vosse pítit crâmignon.

7^e

Mins asteûre, come dji t' veû, ti nèl sâreûs sûr pus fé.
Ti fês dès grandès bâyes ! Ti n' sâreûs sûr pus danser !

8^e

I t' fârè-st-oûy bin r'pwèser, si ti vous co ric'mincî
avou t' mame ou t' bon papa, on djoû, a-z-aler pèhî.

C'est dès drôles, mi fèye èt m' fi

Air populaire : « Au bord d'un petit ruisseau. »

1^{er} Couplet

C'est dès drôles, zèls, mi fèye èt m' fi, (*bis*)
Qwand c'est qu' volèt aler dwèrmi. (*bis*)
È lét i prindrît leûs djodjowes,
leûs popes, lès vwêteûres a qwate rowes !

Refrain

Aha ! â ! mins vrêmint,
c'est deûs drôles, mi fèye èt m' gamin !

2^e

Mi fèye prindreût sès popes è s' lét, (*bis*)
leûs rôbes, tchapêts, mantêts, solêts. (*bis*)
Mi fi prindreût si p'tite trompète,
si tabeûr flûte èt clarinète !

Refrain : Aha ! â !...

3^e

Et s'on voléve lès rinde contints, (*bis*)
i fâreût tot on rédjumint, (*bis*)
avou papa, mame èt grand-mére,
po l's-êdî, sins roûvî l' grand-pére !

4^e

I n' fâreût nin roûvî l' rahia, (*bis*)
ni « Tchantchès », ni l'armonica ; (*bis*)
èt s' fâreût-i co prinde « Nanesse »,
li p'tit botique, qu'est chal è l' plêce !

I d'hèt qu' lès djeûs dwèrmèt-st-ossi (*bis*)
èt qu'al nute i sont fwért nâhis. (*bis*)
Oûy, qwand vinrè l' fin dèl djoûrnêye,
dj'ènnè va-st-impli leû bèdrèye ! Aha ! â !...

Hoûte ti Minou, Simon !

Air populaire : « Il était une bergère. »

I

Li tchèt d'héve, è l' coulêye :
Ron ron, ron ron, pítit ca-capon !
L'eûre èst dèdja passêye,
è s' lét i fêt si bon, ron ron !
è s' lét i fêt si bon !

II

L'oûhê èst-è s' niyêye ;
ron ron, ron ron, pítit ca-capon !
N'as-se nin fini t' djoûrnêye ?
Mi, dji dwèm' tot-è rond, ron ron !
Mi, dji dwèm' tot-è rond.

III

Li Bêté èst lèvêye,
ron ron, ron ron, pítit ca-capon !
As-se lès-orèyes sérêyes ?
On n'ôt pus nou colon, ron ron !
On n'ôt pus nou colon.

IV

Hoûte ti mame, si mamêye !
Ron ron, ron ron, ptit ca-capon !
Va bin vite è t' bêdrêye !
Hoûte ti Minou, Simon, ron ron !
Hoûte ti Minou, Simon !

V

Tos lès p'tits di m' djôn'lêye,
ron ron, ron ron, ptit ca-capon,
âtoû d' mès pates stârêyes,
dwèrmèt come dès lursons, ron ron !
Dwèrmèt come dès lursons.

VI

Dji t' mosteurrè l' montêye.
Ron ron, ron ron, ptit ca-capon !
Ti mame èst si d'zolêye !
Va t' sitinde so t' pus long, ron ron !
Va t' sitinde so t' pus long !

Li cinse d'a m' fi

Air populaire.

I

Mi fi èst-on cinsi.
Il a-st-on tot p'tit dj'vå.
Mins c'est-ine drole di bièsse : on dj'vå qui n' hènih nin !

II

Mi fi èst-on cinsî.
Il a 'ne pitite beurbis.
Mins c'est-ine drole di bièsse : ine beurbis qui n' bèle nin :

III

Mi fi èst-on cinsî.
Il a-st-ossi on tchèt.
Mins c'est-ine drole di bièsse : on tchèt qui n' gnâw'lêye nin !

IV

Mi fi èst-on cinsî.
Il a minme ine bèle gade.
Mins c'est-ine drole di bièsse : c'est-ine gade qui n' souke nin!

V

Mi fi èst-on cinsî.
Il a-st-ine pitite vatche.
Mins c'est-ine drole di bièsse : ine vatche qui n' beûrèle nin !

VI

Mi fi èst-on cinsî.
Il a-st-ossi on coq.
Mins c'est-ine drole di bièsse : c'est-on coq qui n' tchante nin!

VII

Mi fi èst-on cinsî.
Il a co cinq, sî poyes.
Mins c'est dès droles di bièsses : dès poyes qui n' pounèt nin !

VIII

Mi fi èst-on cinst.
Il a-st-ossi dès canes.
Mins c'est dès droles di bièsses : dès canes qui n' cwâksèt nin!

IX

Mi fi èst-on cinst.
Il a nouf, dî colons.
Mins c'est dès droles di bièsses : dès cis qui n' rôkièt nin !

X

Mi fi èst-on cinst.
Il a sî gros pourcêts.
Mins dès droles di pourcêts : dès cis qui n' grognèt nin !

XI

C'est 'ne drole di cinse vrémint
Qui l' cisse da m' ptit fi.
Ine cinse di totès bièsses qui sont mouwales tot l' temps !

Grand feû

par A. XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

È-bin, n'a-t-i pus dèz bahous
Ni dèz spènes ?... Adon, qu'on l's-atape !
Vola co l' fouwâ qui s' kitape,
Èt lèz blames qui fèt l' londjin cou !

On-z-a râyî l' dièrinne crompîre :
Qu'on danse tot-åtoû dè grand feû !
Djans, lèz bâcèles ! Qu'on potche ! Pus reûd !
A voste adje, on deût-èsse lèdjîres !

Ine bèle afêre, cuzène Mayon,
Si minme on trèveût vosse djâretîre !
Tos lèz molèts sont dèl minme tire,
Èt tant qu'âs vosses, i sont tot ronds !

Dizeû l' fouwâ, qu'on s'èescoûrcèye !
Li cisse qui pièdrè sès sabots
Ènn' ârè 'ne novèle pêre dèl tot,
Avou dèz loyins sins parèy !

È s'on fêt minme li coupèrou,
On 'nnè sèrè qwite po 'ne hah'lâde.
Ènnè moûrrè qu' lèz pus malâdes !
Djans, don ?... N'a-t-i pus dèz bahous ?

(À temps passé, 10.

Côps d' fwèce

par A. XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Lès djins ni s' lèyèt mây mèstri qui dè s' côps d' fwèce ;
Ine bone parole ni lès pout rat'ni qu'on p'tit temps.
On-z-èst turtos' — i n'a nou risse — bin trop hâtins
Po sûre çou qui n' ravise vormint qu'ine pôve amwèce...

Mins comprindèt tot dreût, qwand on lès louke è cwèsse,
Qu'on l'zî dit : « Vos plôy'rez d'vant mi... mâvas, contints,
Et s'i v' passe è cèrvê d' sayî d' fé l' subitin,
Dj'a chal on côp d' corihe qu'èst stichant come ine wèsse!»

C'ènn' èst-ot'tant dè peûpes qu'i fât deûr'mint man'cî !
L' bon mineû qui lès vout gouvèrner sins fwèrci
Si veût clawé so 'ne creûs, si ç' n'èst cahouyî d' pîres.

Adon qui l' flouhe adègne — èt par atot s' crohant —
Cès-la qu'è profitèt po flahî lès croupîres
Dè côp d' pîd qui l' fèl mêsse acwède a tot manant.

(*Mâs d'acwîr*, 2.)

Li vèye dè monde

par A. XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Li vèye dè monde, c'est come on toûrnikèt,
Wice qu'on veût l' djint qui passe èt qui rapasse
Atot fwèrçant po rîre al visse al vasse,
Mâgré qu'on r'veût todi lès minmes saqwès.

Nouke qui n' vôye fé l' hâtin so si dj'vâ d' bwès,
Èt qui n' fèrihe si stritche come ine palasse.
In-onê hipe a Djâque, Piére èl ramasse,
Èt l' djowe rak'mince, èt chasçonk vout-èsse rwè.

Qwand s'arèstèt lès mèzeûres dèl muzique,
Èt qu' c'est l' moumint qu'on live lès çans' ... bérnique !
On s' winne èvôye d'adram' sins-èsse vèyou.

Mins tote li banne si r'trouve qwand c'est l' riprîse :
« I m' fât fé raws' !... Coula m'est bin kèyou ! »
Dit-st-i ci-la qui n'a risqué nôle mîse.

(*Mås d'acwîr*, 11.)

HORS-CONCOURS

RAPPORT

Disons-le au début de ce rapport : Les concurrents ne distinguent pas assez la différence qu'il y a entre une *traduction* aussi fidèle que possible et une vague adaptation. Ils se taillent la besogne trop facile. D'abord, ils remontent rarement au texte original et se contentent d'une traduction française souvent déjà peu fidèle ; ensuite, ils se permettent toutes sortes de libertés. Que reste-t-il alors de la pensée intégrale de l'auteur adapté ?

* * *

Cinq envois nous sont soumis hors concours.

Nº 1. — *Sov'nances di grand-mère*. C'est une adaptation des « Souvenirs du peuple » de Béranger. Aucun effort sérieux n'a été tenté par le traducteur pour répondre à la pensée de l'original.

Nº 2. — Traduction de deux épîtres d'Horace : I, 4 Ad Album Tibullum et I, 9 Ad Claudium Neronem. — La première est une lettre adressée au poète Tibulle. Elle est trop particulière en son but et en sa teneur pour souffrir les transpositions en moeurs wallonnes et les à-peu-près. Il faut se résoudre à traduire chaque idée, à souligner même parfois d'un trait plus gros certaines intentions. Pour bien comprendre le sens de cette lettre, il faut connaître assez intimement Tibulle et Horace. Une adaptation assez lâche ne suffit point.

A titre d'exemple à suivre, voici une adaptation de ces deux épîtres d'Horace, due à la plume de Jules Feller :

I

Ad Album Tibullum

Chér Tibulle, amistâve critique di mès satires,

qui jez-ve a-c'te-eûre di bon a Pède, è vosse ratrait ?
Pinserè-dje qui v's adièrciz dès doûs tchants, so vosse lire,
po surpasser lès cis qui l' Parmèsan a fait ?
Ou bin randelez-ve tot seû d'vins lès grands bwès d' vosse djise,
tûsant çou qui rind l'ome pus sincieûs, pus suti ?
D'avance vos-èstiz fèl, vos n' kinohiz lès crises ;
si tinre li coûr était, c'est bin la l' bon pârti.
Lès dièw ont dispârdou sor vos, avou lârdjèsse,
tos lès dons qu'on s' sohaite po s' poleûr bin tchèvi ;
on-amoûr di bê cwér, èt l' santé, èt l' ritchèsse,
on talant sins parèy,... èt l'ârt di s'è sièrvi !
N'est-ce nin vrêye, chér ami ? Dihez-me, qu'est-ce qu'ine bone mère
sohaitereût d' pus plaihant po s' nozé p'tit signeûr
qui d'aveûr tot come vos li bone sadjèsse èt l' glwére
d'esse grand ârtisse, avou crêdit, santé, boneûr,
avou l' tâve bin tchèrdjèye èt l' boûsselète bin pèsante ?
Portant si, par hasârd, vos v' troviz baloté
inte l'espwér èt l' chagrin, inte lès revoltes broûlantes
èt l' freûde mirâcolèye, sondjiz, po v' rapâheter,
qui l' vèye èst coûte, sondjiz qu'on n'est nin maisse di s' coûsse,
qui l' djoû d'ouy èst mutwèt l' dièrin qui lût por nos ;
adonc ine eûre di djyoe sorvinant v' sèrè douce...
Tant qu'a mi, dji v's-invite, vos m' ritrouâverez farot,
gros èt crâs, guéy èt fris', rilâhant di tot m' cur ;
Vinez, si v' volez rire d'on cossèt d'Èpicûre.

II

Ad Claudium Neronem

Sèptime aparammint sét mîs qu' mi l'amitié
qu' vos-avez por mi, Claude, èt m' presse-t-i sins pitié,
èt si m' suplèye a gnçnos dè fé bone dilidjince
po qu' djèl vante èt ric'mande a vos, binamé Prince,
come dègne di confiyance èt d' sièrvi, lu ossi,
d'vins l'ôtel d'on signeûr, dist-i, qui sét tchûsi
tot çou qu'i-gn-a d'onièsse èt d' brave po si-antouûrèdje.
I m' supôse grand crêdit d'lé vos par mès-ovrèdjes !

*I sét çoula mis qu' mi ! Nou moyin d' refuser.
Dj'avança mèye raisons, mi, po l' disabuser,
mais, al fin, dj'a r'crindou qu' l'ami n' si boute è l' tiesse
di m' creûre capâbe èsprés dè contrèjé l' modèsse
po wârder lès faveûrs dè Prince a mi tot seû !
Ainsi, ma fwè, po n' nin li sonler si crasseûs,
dji d'vins l' pus franc-tigneûs d' tos lès comissionaires ;
Po 'ne fèye, lèyiz-me sôrti di m' réserve ordinaire ;
prîndez-le è vosse tropê ; i-est savant èt souwé,
èt c'èst-on galant ome qui v' sèrè d'vouwé.*

Nº 3. — Traductions. Devise : « Très libres ». — L'auteur a absolument respecté sa devise. Il n'y a dans cet envoi aucune pièce qui soit un peu soignée ; le nº 3, notamment, est une vraie collection de *qu'* et de *qui* ; il y en a huit pour neuf vers.

Nº 4. — Sonnet d'Arvers. — Cette traduction n'est qu'un lamentable essai. L'auteur a traduit pour traduire, sans plus.

Nº 5. — *A m' pére*. — Cette pièce émerge du lot. Moyennant certaines corrections, on pourrait lui décerner un troisième prix avec impression.

Les membres du Jury :
MM. J. FELLER,
N. HOHLWEIN,
J. DESSARD, *rappiteur.*

La Société, en sa séance du 16 janvier 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture du billet cacheté joint à la pièce récompensée a fait connaître que M. A. XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur de *A m' pére*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

A m' péré

par A. XHIGNESSE

TROISIÈME PRIX

C'est grâce a vos qu' nosse vî walon
M'a mouwé l'âme, ... vigreûs linguèdje
Qui r'nôye lès bastârdés mèssèdjes
Qu'on-z-ôt d' tot costé, lâdje èt lon.

Dji v's-èl hoûtéve djâzer, parèy
A 'ne bèle muzique mi ramintant
L' vî temps passé qu'ènn' aveût tant,
Dèl fwète séve, qu'on 'nnè r'prindéve vèye.

Li flori walon plin d' hinas,
Qu'odéve li f'no, l' hêtèye ècinse
Dès couz d' bwès, dès cârîres, dès cinses,
Èt n' kinohéve nou sot rat'na !

C'est grâce a vos qu'âs spots d' nos tâyes
Dji rind l's-oneûrs tot lès r'prindant,
Qui dj' lès vou r'dire, come in-èfant
V'lant rapwérter dès râvions d' mâyes.

V' m'avez dit : « Seûy virlih todi,
Minme qwand tès-oûy piquèt d'ine lâme,
Èt fèl qwand ti disfindrè l' fâme
Dès vîs dictom qu'on vout bani !

Tot grêye gamin dji m'èstchantéve
Dès rèspleûs qui vos v' ramintîz
Atot-z-ovrant, èt qu'ènondít
L'oûve qui vosse fwért pogn prustihéve.

Sèyîz pâhûle, pére, a dwèrmi :
Dji n' roûvèy'rè jamây l'èhowe
Qui v' féve féri d' reûde abatowe.
— Vos polez compter so vosse fi.

Tote mi vèye dji n' fou qu'on sâvadje
Sins nole pacyince, on d'lahî m' vé
qui n' vout qu'aler reûd, l' forsôlé,
Èt sûr, dji n' candje wêre avou l'adje.

Mins dj'a wangnî d' vos po longtemps
Li bon plonk di l'antique piceûre
Dè djâzer come djâzit — è l' heûre,
È l' pêre, è beûr — nos vîs-antins.

Grâce a vos, dj' sâye di r'mète di sqwére
Dès-îdèyes d'oûy qui s' marihèt,
Èt dj' dâre, come lès baras lancèt,
So li lwègne qui r'nôye neste istwére.

Dj'a compris, rin qu' d'ore vosse walon,
Di la qui dj' provin, la qu' dji r'toûne ;
Èt crâmignon dès-ans qu' catoûne,
Dji n' vou sûre qui vèyès tchansons.

Èt c'est grâce a vos qui dj'a 'ne djôye
Sins parèye a r'dîre — fruzihant —
L'âvé po l' Walon'rèye, tot fant
qui dj' veû s' djint qui r'passe a convôye !

CONCOURS DE 1938

ÉTUDE DESCRIPTIVE

18^e CONCOURS

RAPPORT

Le 18^{me} concours ne présente rien qui soit digne de retenir particulièrement l'attention. Des deux auteurs qui y participent, nous classerons respectivement les œuvres en des fardes distinctes : la première comprendra les numéros 1, 2, 3, 4 et 8 ; la seconde contiendra les pièces marquées 5, 6 et 7.

Le n^o 1 s'intitule *So l' pavéye*. C'est un *ravion* sur les cris de la rue qui ne nous apprend rien et ne parvient pas à nous intéresser. De ci de là, un vers de remplissage tel celui-ci, qui manque totalement d'harmonie :

Li ci quèl sút qui pinsez-ve qu'i ve présinte ?

Il est d'autres imperfections encore. Cependant, tenant compte de l'effort produit, nous accordons une mention sans insertion.

N^o 2. *Tot tut'lant*. Monologue bachique. Le sujet n'est certes pas neuf, mais il est traité avec une certaine originalité et un humour de bon aloi. Nous lui accordons une mention avec impression.

N^o 3. *On vireûs*. Bon sonnet que dépare la pauvreté des rimes. Une mention sans plus.

N^o 4. *A quarante dègrés*, rondel d'allure assez vive. Le sujet est banal et lamentablement traité :

*« ... Èt dire, qui coula (la chaleur) fait l' boneûr
dès cis qu' volèt leû pê... rossète. »*

Et plus loin :

« *Et s' djèmih-t-on, sintant l' souweûr
qui ve coûrt d'jusqu'a d'vins vos tchâssètes.* »

Passons au n° 8, *Li Maisse*, qui contient deux sonnets bâclés, semble-t-il, à la hâte :

Li maisse, c'est l'enfant :

» *Il èst maisse è manèdje,
On n'i fait qu' cou qu' l'i plait,
On trouwe tos sès mèssèdjes
Bin adièrcis, fwért bés.* »

Fwért bés, est un pauvre remplissage.

Plait, bés, sèyès, hèrvès, sont de bien faibles rimes.

Nous accorderions une mention moyennant révision de la première strophe.

Dire èt fé, c'est deûs, mot pour rire mis en vers d'une grande indigence de rimes et d'idées :

*Nosse Biètmé qui tchèrèye foû rinne,
Troûve qu'i-n-a dès coreûs qu' fèt l' sot.
Â! s' c'èsteût lu, lisquèle dôpinne
Qu'i donreût-st-a tos cès nabots...*

Et voici le second lot qui appartient à l'auteur le plus prolifique.

Le n° 5, *Li pid-sinte*, — l'auteur écrit insoucieusement *pid-sinte* ou *pid-sint* — contient d'excellents élans, mais s'entache de négligences et de chevilles :

« *Vos avez l'air tot frisse ponou,
dit-il au sentier,
Cwand l' meûs d' May vis fait tot covrou
Di sologne èt d' fâssès-piyonnes.
C'est tote li diférince, dj'ô bin,
Inte di l'ome èt dès sacwès : l' tins
N' compte nin por zèles,
Et nos-autes nos n' résistans nin
A sès handèles.* »

Ce n'est ni clair ni harmonieux.

Le mot *sacwès* est-il bien employé? On dit: *l'ome èt lès chôses...*; *l'ome èt lès sacwès* sonne mal.

« *Téne fèye dji rèsconteûre dès djins*

— *Râr'mint* —

È vosse binamé disseûlêdje,

» *Mais n'è mâke-t-i mây dès tchîptèdjes.*

» *Et dji m' roûvèye a m'arèster*

Adlé,

» *Ca l's-oûhês rèschâfèt vosse pâye,*

» *Et dè loukî leûs téres sâyes*

» *Vola qui dji m' sin tot mouwé.* »

Râr'mint est une cheville et *loukî* est improprement employé.

Loukî leûs téres sâyes; *téres sâyes*: tendres essais. Il s'agit donc de chants, des premiers gazouillis. Dès lors, il faudrait *houter* au lieu de *loukî*.

« *I m' sonle qui d'vins vosse langonèye*

» *Dji v' comprind mutwè mî, téne fèye.*

» *C'èst pol pus sûr pasqui dji m' sin*

» *So lès déclins...* »

Mutwè, téne fèye, pol pus sûr... accumulation de doutes qui alourdissement l'idée. Et c'est dommage, car la pièce a du bon.

Le n° 6 se compose de quatre pièces de quatre quatrains chacune.

1^o *Plinte nute*. Il s'agit d'un pinson aveuglé. L'auteur nous présente de simples réflexions rimées sans le moindre élan, qui se terminent par cette strophe :

« *Et l'ome èst-ureûs come ine bièsse,*

» *Et l' fayéye bièsse tchante come ine djint :*

» *Si vwès s'enonde po d'ner liyèsse ;*

» *Et l' rôkia, d'zo l' riya, n' s'ôt nin.* »

2^o *È l' trèye*, croquis alerte d'un combat de coqs, mais avec des imperfections encore.

3^o *Al céle*, même ambiance ; mêmes procédés.

Il y a du reste beau temps que l'oie était tuée avant d'être pendue au poteau. Dès lors, la pièce manque d'intérêt. Et comme toujours, chevilles et remplissages.

4^o *Al tindrèye*. L'auteur ignore-t-il que *lès tchâpinnes* — les grives musiciennes — ne se prennent pas au filet, ces oiseaux ne se posant que dans les bois ? L'appât est la baie du sorbier. Il devrait savoir que les *tchèrdins* — chardonnerets élégants — ne s'attirent pas aux appeaux, et que les *boute-bou-boute* — cailles des blés — sont des oiseaux qui nous quittent fin août et, au plus tard, dans les premiers jours de septembre. Le baguage des oiseaux, par les soins du Musée d'Histoire naturelle de Belgique, nous montre que les cailles belges sont régulièrement capturées en France, voire même en Italie, dans la première quinzaine de septembre. Or, la tenderie ne s'ouvrant que le 1^{er} octobre, un tendeur ne pourrait prendre au filet des oiseaux qui, à cette date, ont émigré.

Enfin, voici le n^o 7, *Li mèyeū camèrâde* — la conscience — présenté en deux sonnets franchement écrits, mais déparés par des chevilles, des mots impropres, des vers obscurs, des élisions consécutives. Aussi, avec la meilleure volonté, le jury ne trouve pas moyen de récompenser ce vieux brave que les échecs successifs n'ont pas l'air de décourager...

En résumé, nous accordons les récompenses suivantes :

Une mention avec insertion à la pièce n^o 2, *Tot tûtlant*.

Une mention sans insertion à la pièce n^o 1, *So l' pavêye*, à la pièce n^o 3, *On vireûs*, et, moyennant correction de la première strophe, à la pièce n^o 8, *Li maisse*.

Les membres du Jury :

MM. Jean LEJEUNE,

Jean WISIMUS

Paul MOUREAU, *rapporiteur*.

La Société, en sa séance du 8 mai 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. L. MOTMANS, de Liège, est l'auteur de *Tot tûtlant*, de *So l' pavêye*, de *On vireûs* et de *Li Maisse*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

Tot tût'lant

par L. MOTMANS

MENTION HONORABLE

On djoû, Houbêrt fa l' drole,
I fourit rascrawé !...
Mins, dj' lî done li parole,
Et dji ve prèye dèl hoûter :

« Po-z-èsse bin èn-alèdje, dj'a pris l' bari drî l' pwète,
» Èt dj' m'a vûdî 'ne grande gote, tot d'hant : dj'årè pus d'
[feû !
» Dj'a sawouré l' liqueûr, adon, d'vant dèl rimète,
» Po n' nin 'nn' aler so 'ne djambe, dj'a bu l' numèrô deûs. »

(C'est l' prumî pas qui cosse,
Tot volant s'astiper,
Qwand c'est qu'on s' mèt' so l' gosse,
On r'beût sins-î tûzer !)

« Mins po qu' n'âye nou mèssèdje, pawou qu'èle ni s' batèsse
» Dji m'a sinkî l' treûzinme, èt dj' l'a so l' côp gourdjî,
» Ca dj' n'inme nin lès rêzons, dj'a trop sogné qu'on n'
[s'ahèsse,
» Èt dj' mèt' tofér l'inte-deûs s'on djåse di s'agridjî. »

(Mète l'inte-deûs !... C'est 'ne manîre
Qui dji n' blâme nin, savez !...
Mins, dji m'a lèyî dire
Qu'on l'a sovint r'grêté.)

« Awè, mins, nom tot-out ! dj'atrapa 'ne mèsse hikète,
» Èt, po m'ènnè fé qwite — ca dj' div'néve trop fivréûs —
» Dji n' kinohéve qu'on r'méde, on seul mi polant r'mète,
» Èt dj'avalà l' qwatrinme po qu' m'alasse mî tot dreût. »

(Gôvi, pris d'vins l' lavasse,
Crinte d'esse par trop mouyî,
Piqua 'ne tièsse è marasse !...
On l'a d'vou rapèhî !)

« Adon dj' louka d'ovrer, dji prinda mès-ahèsses,
» Mi d'hant : Fât bin ric'nohe qui dj' m'a 'ne gote astârdjî.
» Po r'wangnî l' temps piérdou, fans 'ne bone tchôde a plins
[brès',
» Mins d'vent, ... r'prindans co 'ne lâme po nos-ècorèdjî ! »

(Qwand on vout fé mèrvèye,
On s' divréût rapinser
Qui ç' n'est mây è l' botèye
Qu'on trouvè agrès, vol'té !)

« Come coula n'aléve nin,... dji r'tût'la co 'ne rawète,
» Mins sins vêre, å goulot, po qu' ci fourisse sérieûs !...
» Â ! qu' l'ovrèdje vâye å diâle !... C'est mèyeû d' fé barète !
» Dji m' va beûre a s' santé,... mutwèt qu'i s' f'rè tot seû !! »

(Qwand c'est qu'on n' sét wice-vas-se,
On s' trèbouhe è bazâr,
Èt come nosse ragognasse,
On s' rimèt' å hazâr !)

Ine fèye li bari vûd', Houbèrt touméve è 'ne blèce,
Il èsteût-st-avâ l'êwe, èt s' l'oyéve-t-on... grognî :
Qu'èsteût-st-in-ome tot-out !... qui nolu n'aveût s' fwèce !

.....

Mins l' lèd'dimin, l' potince ni s' poléve ragrawî !

RÉCIT ASSEZ ÉTENDU

19^e CONCOURS

RAPPORT

Li bèle ës dj'vès d'ôr. — L'auteur, qui est, sans conteste, ou un autochtone du pays de Melreux ou un fervent de cette romantique partie de l'Ourthe, connaît mieux la langue wallonne qu'il ne sait l'utiliser à des fins littéraires. Il esquisse ici une manière de légende qui paraît sortir de son imagination. Cette imagination témoigne d'une indigence radicale. Aussi bien le sujet, pour tenu qu'il soit, arriverait peut-être à captiver l'attention du lecteur si le développement était plus souple et plus coloré ; mais, hélas, fort peu de couleur et moins de souplesse encore. Pas de distinction.

Ma-sœûr. — Un important poème dédié à la charité, à l'altérité et à l'esprit de sacrifice.

Le jury regrette — pour la quantième fois ? — que l'auteur n'allie pas à une trop évidente prolixité le souci de polir et de repolir, opérations sans lesquelles il n'est pas possible d'accéder aux cimes !

La pièce est bien écrite, mais, à force d'imagination, elle choisit dans l'invraisemblance. « Ma-sœûr » a renoncé au périlleux honneur de devenir épouse et mère éventuelle. A ces joies de qualité, elle préfère celle qui consiste à se consacrer aux malheureux. Or, voici que « Tchiptà l'Ardenais » décide de conquérir ce cœur inaccessible aux bénédicences faciles. En un tournemain, cet « âgneûs » cent pour cent fait construire de ses seuls et précieux deniers un sanatorium destiné aux protégés de la belle qu'il épousera grâce à un accès de générosité aussi sublime qu'inattendu.

Et l'aventure — sans doute pour être originale — se termine par un mariage qui vient tout gâter.

Nous décernons une mention honorable sans impression.

Li constatâcion. — Nous voisinons ici avec le genre illustré par le Grand Guignol. Nous n'avons aucun goût pour cette formule adaptée à la littérature wallonne.

Et puis, deux décès, même s'ils surviennent à propos, nous paraissent dépasser un honnête maximum pour six pages d'un texte dénué d'intérêt.

Nous ne lui accordons aucune distinction.

Ine mésse-feume. — Cette pièce, bien que de beaucoup la plus brève, est de loin la meilleure. Nous voici plongés dans une atmosphère campagnarde. Nous assistons, amusés, aux frayeurs, aux transes, puis à l'annexion totale d'un mâle pusillanime par une espèce d'amazone villageoise qui a de la suite dans les idées.

Il y a une belle opposition de caractères. Le récit est alerte et haut en couleur. Nous lui décernons un Troisième Prix avec impression.

Les membres du Jury :
MM. H. HURARD,
J. MIGNOLET,
L. DEFRECHEUX, *rappiteur.*

La Société, en sa séance du 12 juin 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. Arthur XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur de *Ma-sœûr* et de *Ine mésse-feume*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

Ine mêsse-feume

par Arthur XHIGNESSE

TROISIÈME PRIX

« Lèyîz-me fé, Zidôre, qwand dji v's-èl di. Dji v' troûv'rè bin, alez mi, li brave pitite feume qui v' fât. Dji n' so nin à monde d'oûy èdon ?... Al plêce qui vos, tot bonasse qui v's-èstez, vos sériz vite èmacralé dèl prumîre vinowe ine gote tourciveûse... Lèyîz-me fé. »

— C'est qui, vèyez-ve, Babète...

— Qwand dji v' di d'aveûr plinte fiyâte !

* * *

Zidôre ni wèzéve wêre si r'bèler conte di Tonète. N'esteût-èle nin càzî çou qui lî d'moréve di s' famile ?... ine cuzène di lon, qui, avou sès cinq ans d' pus' qui lu, n' makkéve sûr nin d'espériyince, adon qui l' djônê, lu, on pô palot èt sins bêcôp d'èhowe, si lèyîve trop vite adîre èt hèyéve di d'veûr si k'bate. Bin d' pus', Tonète ni k'nohéve-t-èle nin tot l'âtoû, lès bins èt l' må di totes lès bâcèles a marier ? C'esteût bin sûr li feume qu'aveût l' pus d' tièsse di totes lès k'mères — èt minme di tos lès måyes — qui vikit a Tiérs-èt-Vås, li p'tit viyèdje wice qui Zidôre s'anoyîve d'esse tot seû po k'hirer l' vèye èt di d'veûr prinde dès responsabilités qui n' lî ahâyît ni pô ni gote.

Il acwèrdéve, li pôve mi vé, qui c'esteût 'ne fameûse chance por lu d'aveûr trové 'ne saquî come Tonète po l' guider, po l' consî, po l' houwer d' tot må d' tièsse. Sins lèye, l'èmînné qu'il èsteût coréve li risse dè d'morer tote si vèye come ine tére a djouhîre.

* * *

Lès chèrvices qui Tonète lì aveût dèdja rindou, à réz', ni s' polît cazu compter.

C'est-insi qu'elle aveût dit : « Haltè-la ! savez, cuzin », quand elle aveût vèyou qui l' grosse Zéfirine si r'toûrnéve djoûrmây a mèsse so l' pôve valèt qui n' s'è formalizéve nin assez : i rodjihéve èt, tot tronlant portant, il aveût londjiné 'ne fèye tot près dèl hâgne al bèneûte èwe tant qu' l'afronteye i arivasse.

On pô après, Tonète aveût fêt ètinde al souwêye èt hate Waltrou qu'èle piêrdéve si temps a fé ârder lès bruzis d' sès-ouy po-z-andouler Zidôre. Èt s' lì aveût-èle dit : « Si dji v's-î prind co, dji v's-ènnè fê l'afront d'vant tot l' monde, èt pus' éco sèl fât ».

I n'aveût nin disqu'a l' grande Zabê — qui s' sintéve totes qualités po fé goviène dèl pitite cinse da Zidôre — a quî Tonète ni s'aveût nin pris. Mâgré qu'èle si prindéve a pus stokèsse qui lèye, li cuzène di noste ome aveût k'hoyou Zabê come ine mèlèye, dè djoû qu'i lì aveût riv'nou qui ç' lèd pôrtrêt-la aveût wèzou d'ner radjoûr a Zidôre dè costé dè p'tit bwès d' la tot près.

Minme qui ç' fèye-la, Zidôre aveût stu bin près d'avu s' cou pèté come on mètchant gamin. Zidôre ava bê voleûr èspliquer a Tonète qui ç' n'esteût nin lu qu'aveût d'né l' radjoûr, mins qu'i n'aveût nin wèzou n' nin i aler. Tonète ni vola rin ôre, èt s' mav'la-t-èle tote rodje : « Kimint ? Dji m'arèdje tote — li bon Diu m' pardone dè pârler mâ — po sayî di v' fé sûre li bone èt dreûte vîoye èt po trover soler a vosse pîd, èt vos v's-îrîz compromète avou ç' co-reûse-la d' Zabê, qu'on n' noume pus, à viyèdje, qui l' Tièrsi-dès-Pôves ? Vos n'estez nin sins l' sèpi ? »

« I m' fât pardonner, cuzène », djèmiha l' pôve Zidôre, « come dji vin di v's-èl dire, ci n'est nin tot-a-fêt di m' fâte. Èt vos m' polez bin creûre : sûr qui dji' nèl f'rè pus. »

« Ô ! lès bélès paroles èt lès sincieûsès promèsses ni v' måquèt nin, djèl sé bin », hatcha l' tèribe feum'rèye ; « mins mi, vèyez-ve, dj'ènn'a pus qu' cint tchèrêyes dè prinde sogné d'ine saquî qui m'a pô d' riknohance. Savez-ve bin qwè ? Dji v's-aband'nêye a totes vos poupoutes ; dji v' lè la po dè peûve èt dè sé ! »

* * *

Et l' fène mohe fa mène d'ènn'aler.

L'ènocint Zidôre — al plèce dè profiter di ç'te ocâsion-la po s' libèrer — cora après s' cuzène a-tot tchoûlant èt s'ègadjant a n' pus rin fé sins lî d'mander consèy, èt a lî rapwèrter tot.

Tonète si lèya holer tot-on temps, pwis, come s'èle féve li pus grand sacrifice di s' vèye :

« È-bin, dji vou bin v' pardonner co ç' còp-chal, mins c'èst tot l' dièrin, savez ? »

— Ô ! mèrci Tonète ! Sûr qui vos n'ârez mây pus rin a m' riprocher.

— Nos veûrans bin. Mins ç' n'èst nin tot çou qui dj' voléve. I v' fât co accèpter 'ne ôte condicion.

— Di vos, cuzène, dji l'accèpe d'avance.

— Po mî v' tini a l'oûy, dj'irè hâbiter a vosse cinse, i n'î måque nin sûr dèl plèce po 'ne saquî qu'ènnè tint ossi pô qu' mi. Èt nin tant seûlemint po veûyî sor vos, mins po r'mète d'adreût è vosse bin tot çou qu'èst foû plonk. Dji prind la, vos-è convinrez, ine fwért grande rèsponsâbilité èt dj' va d'vant dès tèribes tracas. Mins nos n'èstans nin parints po rin — si pô qui ç' seûye — èt dji m' fê ponne èt må dè vèyî qui tot tome a rwène è vosse fayé honteûs govièrnèmint... Anfin, tot l' temps tot près d' vos, dj'ârè pus d'ahèyance po v' trover li brave pitite feume qui v' fât, come dji v' l'a dèdja dit, èt qu' tot seû vos n' toum'rez mây dissus.

* * *

Avou 'ne parèye govièrnante, li cinse fuit vite rimètowe d'adreût, èt Zidôre div'na co pus p'tit valèt qui n'aveût mây situ. I n' fala nin dès saminnes po qu' Tonète décidahe di tot, sins minme dimander l'acwérd di s' cuzin, qu'elle èclûza èn-on fâstroû al cwène di l'ësse.

Tonète èsteût càzì arrivêye a sès fins : « Ci côn chal », si d'ha-t-èle, « li grain èst càzì maweûr, èt d'j'a hâsse d'ènnè fé l'awous'. Li mâleur, c'est qui ç' grand boubièt-la n'a nin l'ér di m' comprinde. On n' dîreût nin, mordiène, qui s'aparçût qui dji so-st-ine feume, èt nin co trop k'tapêye, sûr. Dj'a bê li fé dès ognèssès avances, i m' louke come in-èstènè. I m' fât portant èsse li mësse chal, nin tant seûlemint come asteûre, mins d'vant li lwè. Si l' bouhî ni s'è rind nin compte, è-bin, nos r'coûrrans ås grands mwèyins... Pète qui hèye ! »

Quéques djoûs après, nähèye dè ratinde, Tonète si trompa d' tchambe al nute. Èle profita qu' c'esteût djoû sins leune èt qu'i féve sipès qu' po-z-assoti. Èle si winna don tot près d' Zidôre, quèl sinta v'ni tot tronlant 'ne gote, mins qui — vint-cinq ans êdant — finiha bin par trover qui l'afronterye aveût on pô dèl finne da Zéfirine, ine miyète dè blamant da Waltrou, èt n'esteût nin co si lon d'aveûr, qwand èle li voléve, lès bélès manîres da Zabê.

* * *

Li lèddimain å matin, Zidôre tot s' dispièrtant vèya qu' Tonète ploréve totes lès lâmes di s' cwérps, s'éclamant qu' tot çoula n'aveût stu qu'on pôve marihèdje di s' pârt, èt qu' Zidôre n'âreût nin d'vou ènnè profiter, l'andoûleû qu'esteût, divant 'ne minâbe feume sins rin po s' disfinde !

Zidôre, tot honteûs, trova al fin lès bélès paroles qu'i faléve po rapâfter l' mâlèreûse èt acèrtina co qu'i nèl f'reût pus.

« Kimint ? Pinsez-ve qui c'ènn' èst-assez, cuzin, po rèparer li piède d'oneûr qui dji a fêt bin mâgré mi ? I n'a qu'on mwèyin po-z-èfacer ç' honte-la, èt vos l' kinohez ossi bin qu' mi... »

— Dji f'rè tot çou qui v' vôrez, èdon, cuzène, d'abôrd qui v' volez bin m' pardonner !

— Adon, corez vite qwèri lès papîs qui v' fât èt s' fez aficher lès bans sins piède nou temps. Ni roûvîz nin qui dji n' vis wèz'rè pus loukî divant d'esse mariés.

* * *

Qwand Zidôre riv'na, Tonète èl rabrèssa-st-a picètes, tot lî d'hant : « Ni v' l'aveû-djdju nin dit, m' binamé, qui dji v' trouv'reû 'ne bone pitite feume ? »

FABLE, PETIT CONTE, ETC.

20^e CONCOURS

RAPPORT

Le concours de fable, petit conte, monologue, etc., que nous avons eu à juger est loin d'être brillant. Force est de constater, une fois de plus, que la généralité des concurrents qui participent aux joutes littéraires de la Société se soucient fort peu d'écouter les conseils, voire les objurgations, qui leur sont prodigues. Chaque année, nous nous voyons obligés de répéter les mêmes observations, de faire les mêmes remarques, de signaler les défauts et les faiblesses identiques des œuvres soumises à notre examen. C'est en vain que nous multiplions nos recommandations, nos avertissements et même nos prières, rien n'indique que nous soyons entendus. La voix du jury se perd dans le désert.

Il s'ensuit que le travail d'examinateur devient à la longue fastidieux, parfois rebutant, et il faut, aux membres qui composent nos comités d'appréciation, une dose de bonne volonté peu commune pour poursuivre une action qui reste sans effet.

Aussi est-il inutile d'insister plus longuement sur cette constatation ; peut-être ceux à qui elle s'adresse nous traiteraient-ils de vieux rabâcheurs.

Passons plutôt rapidement en revue la douzaine de pièces que compte le 20^e concours.

Le n° 1, *Contes di rawète*, réunit trois œuvres, à savoir : *Mon-onke*, *L'aïda d'on camarâde* et *Tot hah'lant*, dont les sujets manquent d'originalité et de vraisemblance.

Dans la première, il s'agit d'un vieux célibataire, surnommé « Mon-onke » parce qu'il est toujours aimable et de bonne humeur. Sur le retour, il s'attache à Mèlie ; mais les circonstances l'amènent à servir de témoin au mariage de celle-ci, à être le

parrain de l'enfant et, enfin, à subvenir aux besoins du ménage après la mort tragique du père.

Cet acte de dévouement et de charité est présenté dans un style raboteux, inélégant, bourré de mots durs et de tournures de phrases rocailleuses. On en reconnaît facilement l'auteur, vieil habitué de nos concours, à qui l'on devrait peut-être décerner une récompense spéciale pour la régularité qu'il met chaque année à meubler nos concours et pour l'abondance extrême de ses productions.

La seconde œuvre (*L'aida d'on camarâde*) présente un dénouement peu croyable dans une histoire où il s'agit d'un coup d'épaule donné par Piére à son ami Djiles pour obtenir le divorce. Sujet peu intéressant, écrit dans la même langue tortueuse que la précédente.

Enfin, la troisième du lot (*Tot hah'lant*) est un petit récit anonyme : Matî, rieur intarissable, parvient à guérir Babète d'une neurasthénie tenace en la faisant « *hah'ler* » comme lui.

Ces trois contes renferment de trop nombreuses négligences que pour être pris en considération. Citons quelques exemples de la singulière façon d'écrire de l'auteur :

« *Mon-onke n'a portant ni frés ni soûrs qu'ârit polou li COVER nèveûs et nèveûses* »

« *C'est l' no dè p'tit poyon PO QUÎ mon-onke moûrt* ».

« *Ca s' veûrè-t-èle mon-onke — ine main so l' cisse di sès mas-sales qui li broûle asteûre —*

« *Djâke èt Biètmé — po n' lès loumer nin tos'...*

« *Dji vou bin sayî d' t'aidî, sins t' promète li pê dèl bièsse.*

« *Lès hah'las d'Matî pétit si bin èt s'enondit si haut qui lès autes omes s'ènn' ècroukît mâgré zèls èt qu' lès cwèrsèdjès dès feumes ènnè râyît leûs botons.* »

Il serait cruel de continuer les citations.

Li pèssimisse, qui porte le n° 2, est du même auteur. Ce soi-disant monologue ne vaut pas que l'on s'y arrête, tant il est rempli d'incorrections et d'idées obscures.

Le n° 3, *Contes dèl p'itite sôre*, est formé de deux contes dont

le second, *Lès Wèrou*, est assez bien traité. L'auteur y met aux prises un père avare, une fille hautaine et un braconnier nommé Mâbièt, coureur des bois et de filles. Celui-ci parviendra à conquérir la jeune fille et aura ainsi le magot du vieux Wèrou. Bien que fort invraisemblable, ce conte naturaliste est écrit plus correctement que les autres, sans être vraiment transcendant.

Quant à l'autre conte, intitulé *Cwatrè-Bodènes*, un membre du jury a découvert qu'il avait déjà été soumis à son appréciation il y a plus de vingt ans (19^e concours de 1914-1919 — Bull. t. 57, p. 140). A l'époque, cette pièce avait obtenu une mention honorable sans impression. Sans doute l'auteur, dont la mémoire paraît moins bonne que celle de notre collègue, aura-t-il oublié cette circonstance ! Ou bien a-t-il voulu avoir un avis nouveau, escomptant peut-être une défaillance des juges ? Qu'il se rassure ; l'avis reste le même. Nous lui conseillons de détruire définitivement le brouillon qu'il a sans doute gardé ; de la sorte, il ne pourra plus tenter l'aventure...

Le n° 4, *Fièsse di porotche*, est une bien faible description de deux amis qui ont trop bu en parcourant la paroisse en fête. Écrite hâtivement, cette pièce en vers est d'une grande banalité et la langue présente de nombreuses incorrections. Relevons notamment : « *on hiyant mährûlé mâ d' tièsse ; si leûs stoumaks fêt l' couroubèt ; is avisèt dès bons reûds sots* ».

Et ces vers :

Di pus, i sont-st-atîtotés
D'on cafougnî col, sins crawate,
Di solers div'nous dès savates,
D'ine marone *qu'est prête a toumer...*
D'on tchapê *qu'est div'nou 'ne corone.*

L'auteur devrait se relire.

Le n° 5, *I n' fât mây si vanter*, du même auteur, ainsi d'ailleurs que les n^os 6 et 9, est une petite fable écrite en forme de sonnet. Nous n'en voyons pas l'utilité. Quoi qu'il en soit, l'auteur raconte en quatorze vers l'histoire suivante : Une hirondelle invite un moineau à voler comme elle là-haut, dans les airs ; mais elle est victime d'un épervier.

L'auteur n'a pas mis suffisamment en valeur l'idée philosophique contenue dans son affabulation.

Le wallon n'est pas toujours très soigné ; signalons notamment les mots *naihou*, *tot a ponne*, *ti-acinsion*, etc.

Éployans-nos, n° 6, est un long discours grandiloquent contre la guerre. Ce plaidoyer poussif, délayé, manquant de netteté et parfois de clarté, présente les mêmes fautes de style que le précédent.

Le n° 7, *Èl creûrè-t-on ?*, est une histoire libre en vers libres. Deux jeunes gens ont boudé ; séparés pendant toute une vie, ils se retrouvent à l'Hospice de la Vieillesse, se rapprochent, s'épousent et ont un enfant.

L'auteur demande si l'on croira son récit ? Répondons-lui tout de suite que non. Quant à ses vers, nous lui conseillons de les utiliser pour la pêche.

Le n° 8, *Vacances*, est écrit en wallon montois. C'est une sorte de tableau à double face, comportant deux chapitres : ceux qui s'en vont et ceux qui ne s'en vont pas. Ce n'est pas à proprement parler une œuvre littéraire, mais plutôt une chronique journalistique sans intérêt et contenant beaucoup de mots français défigurés.

Dans le n° 9, *Anfin... rintré !*, l'auteur traite un sujet analogue de façon plus humoristique. Il vante les douceurs du foyer après les ennuis du voyage. Certains développements sont assez vulgaires ; toutefois le style est coulant. La langue, seule, n'est pas suffisamment soignée.

CONCLUSIONS : Nous proposons de décerner une mention honorable, sans impression, aux pièces suivantes : N° 3b, *Lès Wèrou* ; n° 5, *I n' fât mây si vanter* ; n° 9, *Anfin... rintré !*.

Les membres du Jury :

MM. Ch. DEFRECHEUX,
G. LONCIN,
J. CLOSSET, *rapporiteur.*

La Société, en sa séance du 10 juillet 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. Arthur XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur de *Lès Wèrou* ; que M. L. MOTMANS, de Liège, est l'auteur de *I n' fât mây si vanter* et de *Anfin... rintré !*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

PIÈCE LYRIQUE EN GÉNÉRAL CRAMIGNON

21^e et 22^e CONCOURS

RAPPORT

Ces deux concours conservent toujours la faveur des concurrents. Serait-ce parce que le Lyrisme est la plus haute manifestation de la puissance poétique ? Nous n'avons point la naïveté de le croire. On ne s'avise point, par exemple, de nous envoyer pour le 24^e concours un « recueil de pièces lyriques présentant un caractère d'unité ». Cet effort paraît être au-dessus des forces de nos poètes. On ne s'applique pas à développer une pensée originale, à suivre l'évolution d'un sentiment délicat à travers dix pièces quand on a déjà tant de peine à construire logiquement la moindre oeuvre. De là la vogue du 21^e concours. On nous destine un maigre sonnet, une chanson banale ; ou bien on multiplie les envois de pièces isolées dans l'espoir que le jury couronnera l'une ou l'autre. Ce procédé vaut mieux que de s'abstenir, mais ce n'est pas l'idéal. Nous sommes en droit d'attendre plus d'énergie, plus d'ingéniosité et d'art de nos auteurs wallons. Nous savons bien, il est vrai, que nos participants aux concours sont le plus souvent des débutants qui essaient leurs ailes ou des modestes qui nous demeurent fidèles et dont nous acclamons toujours les noms avec joie en cas de succès ; nous savons que la Société wallonne depuis quatre-vingts ans a des enfants et des petits-enfants, qu'elle n'est plus seule à protéger l'expansion de la littérature, qu'on organise partout des concours peut-être plus lucratifs, que les auteurs arrivés n'ont plus besoin de nos diplômes, — bien qu'ils ne les dédaignent pas quand il s'agit du théâtre, — nous savons tout cela, mais il est un malentendu que nous tenons à dissiper. Nos membres titulaires se font un point d'honneur de ne pas concourir, pour ne pas avoir l'air de disputer les prix aux étrangers. Cette abstention

tion ne se justifie pas. L'œuvre présentée par un membre titulaire n'enlève aucune distinction aux étrangers. Chaque œuvre est jugée en soi, et non par comparaison avec d'autres. Ce point est évident, puisqu'on n'a jamais à comparer des travaux traitant le même sujet ! Ensuite aucun article du règlement n'exclut les membres titulaires de nos concours. Jadis, c'étaient eux, au contraire, qui apportaient le meilleur contingent d'œuvres : les anciennes années de notre Bulletin en font foi. Nous faisons des voeux pour qu'ils prennent place au tournoi et entretiennent ainsi au sein de la Wallonie une brillante émulation littéraire.

En attendant, notre rôle se borne à distribuer plus de conseils que de récompenses.

Le 21^e concours nous apporte 30 pièces. En quantité nous n'en désirons pas davantage, mais la qualité ne nous arrache pas des clamours d'admiration. Notre tâche de critique, assez ingrate, est-elle salutaire ? On voudrait le savoir ; mais, en ceci encore, les auteurs critiqués ne prennent point la hardiesse de nous écrire franchement au sujet de nos observations. C'est un tort : nous préférerions des récriminations à cet humble mutisme.

N^o 1, *Ric'nohance*. L'auteur, en trois sonnets, remercie le dieu Soleil de lui avoir rendu la santé. L'idée est originale, mais l'expression est pénible et lourde. Messire Soleil n'acceptera pas un hymne où l'on dit : *grâce a twè, l'ātoù pour co 'ne fèye mi distriyî, ou ni veûs-se donc nin l'aweûr qui t' vint co 'ne gote priyî, ou mi sofla... mès souvenirs, ... rin qui t' n' âye intrupris*, ou encore *atot r'trovant dès rîmes qui m' ric'nohèt voremint*. Ce style n'est ni léger, ni naturel, ni empreint de joie. — Après ce triptyque, une seconde pièce intitulée *Dji plains*. Il plaint celui qui n'aime pas le soleil : plainte bien inutile ! celui qui vit renfermé dans les villes : le soleil ne luit-il pas dans les villes ? celui qui a le cœur endormi, celui qui ne pense qu'aux honneurs et aux richesses, celui qui ne s'émeut pas au réveil du printemps, etc., etc. Les idées ne manquent pas ; ce qui manque, c'est la cohésion et le rappel du thème inspirateur, le soleil. — Une troisième pièce, *On rivenant*, célèbre le retour du soleil printannier. Le ton change. L'auteur appelle le soleil *mon parant et vi borgui-*

gnon, et encore *planquèt* (à la rime). Ce ton, pour une fois, n'est pas déplaisant, mais comme les vers sont durs, et que de chevilles à la rime ! — Cet ensemble de cinq pièces mériterait d'être entièrement remis sur le métier et renvoyé au 24^e concours.

Le n^o 2, *Li plaisir dè viker*, est une chanson en cinq couplets, à refrain trop banal de style. Encore un brouillon, bâclé en une heure, qui attend le travail de l'artiste pour se transformer en une œuvre présentable.

Le n^o 3, *Às èfants*, du même auteur, est une longue pièce d'une centaine de vers, divisée en plusieurs parties qui répondent à des inspirations diverses. A quoi bon les analyser, puisque ce sera pour conclure au même *non possumus* ? Épinglons une strophe qui nous justifiera amplement :

*I lès fât plinde di n'aveûr nin
l' riya d'on louqua fait d' djônèsse,
di n' poleûr bâhî l' front si blanc
d'on p'tit èfant qu'èlzi fait fièsse.*

Blanc qui rime avec *rin*, et ce *riya d'on louqua*, tel est le style au service d'un sujet charmant. L'auteur gaspille ses facultés poétiques ; il croit que c'est le hasard, l'humeur du moment qui rend une œuvre bonne ou mauvaise.

Il y a deux numéros 4. Le premier, *Ine sètche bâhe*, est dans le ton d'un amoureux transi, mais l'auteur l'a rendu trop benêt, sauf au dernier vers. Après le sec baiser dont il se plaint, il accuse la destinée, puis il mendie un second baiser plus chaleureux :

*... mâgré tot dji m' rafèye
di co v' priyi di m' ribâhî.*

Non, n'est-ce pas ! c'est trop bête ! Que devait-il dire pour rester digne ? Quelque chose comme ceci : « C'est peut-être une pudeur charmante qui vous a imposé cette retenue. Songez qu'un mot de vous, un geste, un sourire me remplissent d'espoir ou de chagrin ... » Et quel style pour inviter l'amie à recommencer :

*Qui dj'âreû bon si, l' deûzinme fèye,
Vos n' hébîz nin di v' forpougnî.*

Pour comble, on ne s'en douterait pas, notre Don Juan est un poète : « *déchirez mes vers* » dit-il à la fin de cette question d'embrassade !

Le second n° 4 est intitulé *Ponne d'amoûr*. A la différence du sonnet précédent, le ton est simple, sans mot énergique ou grossier à contre-temps. A éliminer deux *que* sur trois au vers 7. Au dernier vers, *mins l' ci qu' dit ça* doit s'alléger en *qui dit coula*. Enfin, dans ce sonnet qui présente très régulièrement deux quatrains à rimes semblables, on se permet à la fin de réunir deux couples de rimes féminines, de sorte que la rime masculine du vers 9 ne trouve sa jumelle qu'au vers 14. Nous ne sommes pas férus de prosodie classique, mais nous signalons là une vraie faute de goût : c'est dépasser la limite des licences accordées au sonnet régulier. Nous avons essayé de réparer cette bêvue, laissant toujours l'auteur libre de trouver meilleure solution. Mention honorable et impression de la pièce corrigée.

Suivent trois autres pièces de la même source, et il y en aura d'autres encore plus loin. *On p'tit maçon* (n° 5) met en scène une Madame Lafleur qui refuse orgueilleusement de marier sa fille à un honnête ouvrier. Elle épousera un monsieur, un employé de banque. Elle y gagne la pauvre médiocrité au lieu des jouissances rêvées. Pendant ce temps, le petit maçon s'est fait entrepreneur ; ses affaires prospèrent ; il a des camions, une auto et pignon sur rue. Et c'est le mari de mademoiselle, commis à la banque, qui tient les comptes florissants du petit maçon évincé. Le sujet a d'abord semblé terre à terre, mais il ne faut pas que la littérature se restreigne à dépeindre l'amour et les fleurs. Cette pièce réaliste, sans longueurs (elle a 34 vers), sans aucun terme grossier, sans morale affichée, a fini par trouver grâce, moyennant des retouches, assez nombreuses, qui n'affectent que des détails et sont par conséquent faciles à opérer. Quand les idées se développent logiquement, sans ornements faux, simples et naturelles, il est toujours facile de polir, c'est le travail de l'ajusteur sur une pièce bien coulée sortant du moule. C'est le désordre et l'incohérence qui rendent une œuvre incurable. Mention honorable avec impression.

Nous n'approuvons pas les n°s 6 et 7, *Ine priyire a nosse bi-*

namé rwè et *Bruts d' guére*. La première pièce, si pathétique de ton, si affectueuse, a le tort de dépasser les bornes de la sensiblerie et de traiter le roi en petit garçon. Croyez-vous vraiment que le peuple belge tout entier tremble et prie quand notre roi va faire une excursion dans les Alpes ? qu'il veuille le conserver dans la ouate ? Les supplications d'une mère-poule partent d'un bon naturel, mais déjà le jeune gosse en trottinette ou en bicyclette est un futur soldat qui ne prend pas ces craintes au tragique.

L'autre pièce, *Bruts d' guére*, nous peint la nation entière apeurée, pleurant, priant, sans courage, délaissant le travail, en proie à une seule idée, se cacher dans les caves. Non, n'est-ce pas ! nous ne sommes pas si lâches. Quelques femmes, nerveuses et ignorantes, tremblent ; mais l'anxiété des citoyens n'est pas de la lâcheté, c'est un sentiment très complexe : le seul ingrédient de peur qu'il contienne, c'est la peur que l'ennemi pousse la vanité, l'hypocrisie, le mépris du droit et de la justice au point de dégrader la nature humaine. Voilà des armes dont nous ne possédons pas la contre-partie. Nous ne pouvons donner notre adhésion à des jérémiaades qui contiennent à peine un pour cent de vérité.

Les n°s 8-17 sont tous de la même plume. Disons en général que l'auteur ne manque ni d'idées ni de verve. Il s'agirait pour lui de mieux discipliner l'un et l'autre. Nous reprochons au style de ressembler beaucoup à l'écriture : il est empâté. Plus de gros mots que de finesse. Les idées n'ont rien de poétique, rien de relevé, rien qui appelle la sympathie. Quand l'expression est énergique, c'est aux dépens de l'harmonie. Les titres, trop généraux, n'annoncent presque jamais le sujet (*Amoûr, Fez tot doûs, Vès l' cir, L'ome*). L'auteur se contente de formules trop lâches : que signifient ... *one sôrt ou l'aute la qu'on s' plait* ; ... *l'ovrèdje kimince a r'freûdi, 'l est dangereûs qu'on d'vrè stierni* ; ... *lès djoûs 'nnè r'vent a galop* ? On rencontre aussi trop d'éliisons forcées : *cou qu' n-a, mins qu' n'ont, tûsez qu' n-a...*

Les deux meilleures pièces sont le 8, *Cou qui m' brôye l'âme*, et le 11, *Treûs consolâcions*. La première est une satire éloquente des excès du flamingantisme. Quelques vers bien frappés. Nous

aurions voulu lui faire un sort moyennant quelques retouches, mais nous nous sommes aperçus, par l'analyse méticuleuse qu'exige une refonte, qu'il y aurait à changer trop de gros mots en arguments, trop d'expressions générales en termes précis, à mieux lier les idées, surtout à mettre en concordance le début, les 16 premiers vers, qui s'apitoyent simplement sur l'avenir de nos petits écoliers wallons, avec la diatribe antiflamingante qui suit. On rencontre enfin des arguments trop contraires aux saines notions économiques élémentaires : *vos avez tōs lès dreûts, chal, dè wangni vosse crosse et tot quî qu'on mèt' à monde a l' dreût d' poleûr magni*. C'est convertir l'idéal en droit, la fraternité en obligation ; c'est l'arrogance égalitaire substituée à la morale qui prescrit l'amour du prochain, l'entr'aide et la philanthropie. Ne voyez-vous donc pas qu'en réclamant au nom de ces principes, vous justifiez les efforts que fait l'adversaire pour s'emparer de vos places, de vos champs, de vos écoles, de vos usines, bref tous les excès du nazisme et du fascisme que vous exécrez ? L'amour de l'humanité crée des devoirs et non des droits. Un homme cultivé, un poète doit se refuser ces arguments qui méconnaissent les plus élémentaires des lois de la nature.

Le jury accorde à cette pièce, dans sa forme actuelle, une mention honorable sans impression.

L'autre pièce, *Treüs consolâcions*, obtient une mention honorable avec impression. Mais la 3^e strophe nécessite un remaniement. L'état mental en temps de guerre devrait être dépeint en traits moins matériels. Il y a mieux à dire que *lès diéves brèyèt famène câse d'on mâdit hwèrseû... qui nos mèskeût 'ne bêtc'hêye...* Ce langage énergique est trop vulgaire. N'y a-t-il pas d'autre douleur que celle du ravitaillement ? On voudrait quelque idée plus fine et plus profonde :

*Li pus grand mâ n'est nin d' sofri twérts èt famène :
on pleûre po sès èfants ; r'vinront-i mây, Signeur ?
on s' dimande si l' bon Dièw a fôrdji nosse riwène...*

Nous pouvons réunir aussi les pièces 18-24. Elles émanent visiblement du même auteur que les pièces 4-7 examinées ci-dessus. L'auteur a le ton juste qui convient aux sujets, le ton de douceur pénétrante qui charme tant dans les pièces sentimen-

tales de Martin Lejeune. Mais que de faiblesses dans le choix des termes et dans l'agencement de la phrase. — *Li tchanson dè payisan* (18) est une des meilleures du lot. La pièce est louable dans son intention d'exalter le travail de la terre, dans sa construction générale et dans le ton. Mais il faudrait des corrections dans le détail. Le refrain est lourd, mal agencé et ne s'applique pas d'ailleurs à tous les couplets. La dernière strophe manque d'unité. Pour ne pas sacrifier la pièce nous avons essayé de remédier à ces défaillances. L'auteur appréciera.

Mention honorable. Impression subordonnée à la révision par l'intéressé.

Rien de bon à dire du sonnet *Pus ureüs* (n° 20). Le sentiment exprimé n'est pas très beau. Nous ne nions pas qu'il soit possible, mais, pour le rendre moins odieux, il faudrait une délicatesse de touche et une préparation qui sont ici remplacées par des maladresses.

Voici par contraste une sorte de berceuse, *Li grand-pére a si p'tite-fèye* (n° 21), effusion d'amour paternel à qui nous ne demanderons pas d'être très originale, mais d'être tendre affectueuse en restant naturelle, et assez variée dans l'expression d'un unique sentiment. La structure en est suffisante. Certains traits pourraient subir la critique. Nous n'aimons pas la bouffée d'egoïsme qui perce dans ce vers : *mamé sclat d' solo fait po m' rèsandi*. Pourquoi ne pas continuer l'idée précédente, *vos qu'è lét tot blanc dji wête s'èdwèrmi*, idée qui a le tort d'être trop isolée et issue de la rime ? Il serait plus conséquent de terminer la strophe en disant : *dwèrmez, doûce èfant, sor vos dji' va veûyi*, ou encore *dwèrmez pâhulemint d'vins vosse bê doûs nid*. — De même la fin de la seconde strophe est un vers banal, tout de remplissage : *mi chére binamêye, mi gâté boquèt*. Quelle était l'idée précédente ? On trouve : *Et dji r'sowe doûcemint vos lâmes qui corèt*. Donc la suite naturelle doit être : *djans donc, n' plorez pus, wèstez-me ci norèt*, ou quelque chose d'équivalent. — A la troisième strophe il faudrait faire l'opération contraire. Le dernier vers, fort beau, doit être conservé : *vos stindez d'zeû m' tièsse li pus bê steûli*, mais aussi doit-il être préparé. Au lieu donc des vers précédents de sens obscur : *i m' sonle qui dji sondje ! et c'est-on*

râvlé qui djoúrmây s'alondje (?), dites plutôt : *dji sondje foûs dè monde, èt m' râvlé d'lahî d'jusqu'â cir s'enonde...* vos *stîndez d'zeû m' tièsse li pus bê steûli*. Encore une remarque, d'ailleurs contestable : le 4^e vers s'exprime ainsi : *li bêl andje d'amoûr qui sorèy', qu'estchante* ; nous préférerions *dont l' sorire estchante*. Le wallon littéraire doit conquérir ce *dont*, que le peuple ne sait pas employer. — Par les variantes que nous suggérons à l'auteur, il va sans dire que nous accordons à la pièce mention et impression.

Le n^o 22, *Ine dineûse di vèye*, sort du naturel en ce qu'il a l'air de poser une énigme, en accumulant au début des métaphores déroutantes. Cette « donneuse de vie » ne nous rappelle que le « donneur de sang ». Ce n'est pas cela. On songe à la lumière du soleil qui donne la vie ; on songe à l'infirmière, à l'accoucheuse. Mais le 8^e vers (*po jé nanner sès p'tits-èfants*) nous oriente vers la grand-mère. Eh bien ! ce n'est pas encore la grand-mère. Que le sphinx nous étrangle, c'est la mère, tout simplement. Ainsi tout le centre de la pièce, qui est une bonne description des soins maternels, est gâté par d'obscures et prétentieuses métaphores.

L'habileté manque de même au n^o 23, *A 'ne pítite bâcèle*. Ce titre abrite des paroles de consolation à une enfant dont la mère est morte et dont le père s'est remarié. On voit que notre auteur ne va pas chercher ses sujets dans les nuages du mysticisme, et c'est fort bien ainsi. Cette situation pourrait être exposée d'une façon très pathétique. Mais pourquoi choisir une fillette qui porte encore le *djâgô* ? Et que lui dit le grand-père ?

*Èle sonléve à c'mince vis inmer bécôp,
ca 'le vis gâliota d' pus d'on bê djâgô ;
oûy c'est tot-a hipe si v's-èstez moussèye :
vosse novèle mère sonle wârder tot por lèye.*

De grâce, ne pourrait-on pas éléver le ton d'une octave ? La suite contient quelques beaux vers, tendres et harmonieux, mais quel cas une enfant peut-elle faire de la consolation finale : *li temps distrûrè vos djiemihèdjes* ?

Même absence de logique dans la dernière pièce, *Ine istwére*

di pâvions (n° 24). Si votre rose est enfermée dans une serre, comment admettre qu'une bande de papillons va s'attarder au dehors pendant des heures pour lui faire la cour ? et comment admettre l'intervention de cette main entremetteuse qui ouvre la porte à un autre papillon plus doré ? Voilà de la fausse poésie ! Il y a aussi des termes bien malheureux : *ine CABOLÈYE di pâvions* ; *on lî droûve l'ouh SINS CÔP FÈRI* ; *s'aporçûvant qu' tote leû loqwinçe* — *ni chèrvéve qu'a lès èstourdi* : l'éloquence des papillons ! qui étourdit les papillons !

La dernière farde (n°s 25-31) est de la même écriture et de la même facture que les n°s 8-17. Cette constatation nous permettra d'être bref. Le n° 25 adressé à *monde étir* court grand risque de ne trouver aucun écho. L'auteur a découvert un moyen de rendre toute guerre impossible. C'est tout bonnement le refus unanime de servir, le défaitisme généralisé. Une petite objection : l'auteur se charge-t-il d'obtenir cette unanimité ?

Dimain (n° 26, 13 vers) n'annonce rien par son titre ; mais le premier vers : *ni d'hez nin qui lès pârts sont faites* semble encore faire planer la menace d'une révolution anarchiste.

Le 27, *Li tasse sins orèye*, est d'esprit plus conservateur. Petit bout d'observation amusante :

C'est-ine imâdjé dèl vicârèye :
ca, si l' progrès vont tot candjî,
fé dès mirâkes èt dès mèrvèyes,
çou qu' sét co l' mis nos-ahèssi,
c'est l' tasse qui n'a pus nole orèye.

Mais un rondel, dix vers en élaguant les vers répétés, c'est un peu mince pour accéder aux concours.

Les n°s 28, 29 et 30 sont encore des bluettes de circonstance, produits d'un quart d'heure d'ingéniosité. Elles ont le mérite de ne plus répandre le relent des âpres revendications. Nous mentionnerons ici, pour récompense, le rondel intitulé *L'ârmanac*, qui nous semble le plus artistique :

S'on tape lès-oûy so l'ârmanac',
on tûse : awè, nos divenans vis !

*Chaque foyou rafwèrcih' li craque
dès djoûs qu' nos-avans a c'hiyi.*

*Pôr s'on-z-arive so l' fin di s' dag'
et qu'on s' sinte ine gote rascoyi,
s'on tape lès-oûy so l'ârmanac'
on tûse : awè, nos divenans vis !*

*L'ome onièsse, tot come li harlaque,
qwand touûne li pâdge, avance d'on pî
rès l'Nèyant qui l' riqwirt, qui l' traque ;
on sût l'ovrèdje dè léd Wâti
s'on tape lès-oûy so l'ârmanac' !*

Des autres piécettes je citerai de beaux sentiments : (n° 29) *li neûre invèye — ni m'a mây bouhî l' cou-s-â haut*; (n° 30) *in-ome qui s' dit contint di s' sôrt — èst pus râre qui li steûle a cove...*

Voici la fin de cette longue excursion à la recherche de chefs-d'œuvre. *Dj'han Piére* (n° 31) est la ballade de l'amoureux timide. Six couplets, où l'on répète douze fois le premier vers : *si Dj'han-Piére inmève bin Nanon*. Douze fois, c'est trop ; la ritournelle devient agaçante. On pouvait y remédier pour moitié en imaginant pour chaque fin de couplet des variantes appropriées au sens. La pièce, conçue sur trois rimes, *-on*, *-ire*, *-ance*, était aussi bien difficile à composer sans chevilles et sans redondance. Les débuts de couplets, de sens trop général, ont toujours l'air d'être des recommencements. L'auteur n'a donc pas l'art de graduer, de faire avancer une situation, ni de développer une idée : il l'enveloppe, au contraire, comme une minuscule épingle dans de gros papiers d'emballage. C'est une pièce à remettre sur le métier.

*

Le 22^e concours a suscité deux cramignons. Disons tout de suite qu'ils ne sont pas viables. Le premier, *Hahelâde*, annonce une « fusée de rires » et ne tient nullement sa promesse. Quelle idée de le composer sur les deux rimes les plus ingrates et les moins riantes du contingent wallon : *-tchî* et *-ogne* ! Ce n'est pas exhilarant d'amener au bout des vers *pêtchî*, *p'tchî* (plus cher), *Mitchî*, *d'bâtchî*, *brotchî*, *kisètchî*, *twèrtchî*, *stitchî*, *rètchî*, *stantchî*,

kihatchî et *raitchitchî*, puis *sogne*, *rogne*, *brogne*, *gogne*, *pogn'*, *cocogne*, *cogne*, *trogne*, *s'progne*. Cet étalage de sons n'a rien de plaisant. Il s'agit de célébrer le rire. On s'attend à ce que l'auteur passe encore en revue les effets bienfaisants (mettons dynamiques, pour paraître à la page) de la gaîté. Ce n'est pas du tout ce que brode l'auteur. Ses huit couplets sont à peu près synonymes l'un de l'autre. L'auteur dépense son ingéniosité à tourner et retourner une idée unique. C'est agir de façon absolument contraire à l'essence du cramignon. Je déifie un exécutant de se rappeler la suite de ces développements sans ordre et sans gradation. Or la première règle à observer dans un cramignon, c'est que le couplet précédent engendre le suivant sans effort de mémoire, grâce à la succession chronologique des faits ou à l'enchaînement logique des idées.

La seconde pièce a pour sujet l'idylle de Colin et Mayon à *vî bwês d'Kî-k'è-pwès*¹ (ou *Kikè-pwès*, mais non *Kîke-è-pwès*).

Dans cette promenade de deux amoureux au bois, pourquoi Colin est-il le seul qui parle, Mayon étant réduite au rôle de poupée ? Pourquoi commencer par un éloge du Bois, « déjà connu au temps de nos aïeux » ? Est-ce que vous faites de l'archéologie ? Defrecheux se montrait plus habile quand il débutait simplement : *Pière èt Madelinne vinit dizo l' sâ dèl prairye*. Enfin, le refrain que vous imaginez ne cadre pas avec chacun de vos distiques. Nous ne critiquons pas la suite des idées, qui est bien plus naturelle que dans la pièce précédente. Examinons le style. *C'est-èwaré qu'il i fait bon* ! Rappelez-vous que *èwaré* signifie « effrayé », ce n'est pas un superlatif. — *Ployans-ne ine gote, mi p'tit poyon* : l'auteur a confondu *ployans-nos*, courbons-nous, l'impératif, avec l'interrogatif *ployans-ne*, courbons-nous ?, et ce *ployans-nos* n'aura de sens qu'au couplet suivant séparé par les quatre vers du refrain : *ployans-nos d'zo l' cohète*. Il y avait chose plus persuasive à dire que *nolu nèl sârè mây, èdon*, et plus intelligible que *pôr qu'on s'a promètou po d' bon*.

Pour enlever les distinctions, il faut que nos concurrents réfléchissent davantage aux difficultés de ce genre populaire par excellence qu'est le cramignon.

¹ Étymologie : *a qui qu'il en pèse*.

Les membres du Jury :

MM. Maurice DELBOUILLE,
Jean DESSARD,
Jules FELLER, *rapporteur.*

La Société, en sa séance du 12 juin 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. H. PETITJEAN, de Molle-Donck, est l'auteur de *Ponne d'amoûr* et de *On p'tit maçon !*, de *Li tchanson dè payisan* et de *Li grand-pére a si p'tite-fèye* ; que M. L. MOTMANS, de Liège, est celui de *Cou qui m' brôye l'âme* et de *Treûs consolâcions*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

Ponne d'amoûr

par Henri PETITJEAN

MENTION HONORABLE

N-a dès djoûs qu' dji d'meûre a djon-coûr,
abîmé d'vins l' mirâcolèye :
c'est l' sovenance di m' prumîr amoûr
qui m' toûrmète èt qui peûse so m' vèye.

Ni lès consèy ni lès discoûrs
ni m' wèstèt cisse ponne sins parèye :
c'est-on må qui m' rondje a dismoûre
tos lès-èspwérs di m' vicârèye.

On m' dit qu' c'est bin sot d' m'alârmer,
di m' chagriner po 'ne madronbèle,
qwand dj'ènnè veû, prètes a blamer,

cint-ôtes qui sont mutwèt pus bèles,
pus riyantes, èt fleûr di bâcèles...
Quî dit çoula n'a måy inmé !

On p'tit maçon !

par Henri PETITJEAN

MENTION HONORABLE

« On p'tit maçon po m' fèye ? Pa, vos riyez, sûremint ! »
dihéve madame Lafleûr, tot fant l' hôt djèsse, d'ine main
qui r'boutéve à pus bas li pus-onièsse dimande.
» Dji n' fê nin l' grandiveûse, dji n' so nin mèprisante,
» mèss come dji n'a qu'ine fèye èt qu' c'est nosse seule èfant,
» nos l'avans-st-ac'lèvé come-i-fât, tot lî fant
» d'ner dèss lèçons d' musique, qu'ont costé bêcôp d' çances.
» Asteûre qu'èlle èst mariâve, avou 'ne miyète di tchance
» èle ni va nin târdjî, bèle èt frisse come elle èst,
» di trover po s' marier quéque afiné valèt.
» A m' fèye i fât bin mîs qu'on payîsan bourique
» qui trîme tot l' long d' l'annêye èt n' kinoh qui sès briques.
» Prinde on maçon, pwèrteû d'ouîhê, plaqueû d' mwèrtî ?
» Nèni ! nèni ! — M' bouname, qu'inme lès-omes di mèstî,
» ni loukereût nin d' si près. Ureûsemint qui m' bâcèle
» sût lès consèy di s' mère : elle inme mîs d'esse dam'sèle
» èt, sins s' presser, tchûsi l'ome qui sârè lî d'ner
» totes lès plêhances dèl vèye. V'la m' dit, sins halkiner ».

Lès-annêyes ont passé. Mam'sèle Lafleûr mariêye
avou 'n-éployî d' banque, pôvrèmint vicotêye
divins 'n-apartumint qui cosse tchîr a louwer,
mâgré qu' lès plêces sont streûtes a n' poleûr s'i r'mouwer.
Lès voyèdjes, lès plêsîrs qu'on carêssîve d'avance
si prindèt à compte-gote avou lès djoûs d' vacance.
Fwért pô d' rôses, mins dèss spènes, qui fèt tûser bin lon...

Adiu lès falbalas, lès roubans, lès galons...

Et l' grandiveûse madame pout s' morfonde è catchète
qwand 'le veût passer lès batch, lès hâles èt lès bêrwètes
dè p'tit maçon qui toûne a gros intrèprèneûr,
qu'a da sonk dès camions, ine mohone... èt d' l'oneûr !
Et, l' pus hagnant d' l'istwére, al banque monsieû l' bê-fi
tint lès comptes dè maçon èt constate lès profits !

Treûs consolâcions

par L. MOTMANS

MENTION HONORABLE

I

Pwète èt finièsses cloyowes, dji m' sin tot-anoyeûs.
Tot tûsant, dji n' rimowe qui dè s neûrè pinsêyes.
Mon Diu donc ! come c'est trisse di s' trover tot miér-seû
po pèser lès problêmes di nosse pôve dèstinêye !
Mê s v'la qu'on toke a l'ouh : « intrez ! »
zèls ! vo-me-la tot raviguré !
Tot candje ; l'êr èst tchêrdjî di boneûr èt d' franke djôye ;
Lès neûrs tavlês d' tot-trade sont divenous r'glathiants ;
dji rèy, dji glête, dj'a bon, mès toûrmints sont rèvôye :
ca dji r'çû dè s carèsses di mès bê s p'tits-éfants !

II

Vola saqwants longs djoûs qu' l'êrèdje èst tot grigneûs,
Hourê s, gruzê s, lavasses si sûvèt-st-al cowêye.
Èt, rintré d'vins mi-minme, frushiant, tot croufieûs,
dji a 'ne oumeûr a l'avenant dè gris timps so l' pavêye.
Mê s v'la qu' dji veû 'ne loukète blaweter
èt so mès qwârê s rispiter :
i m' sonle qui tot ravike, dji r'hape bin fwért alène ;
vite à lâdje mi finièsse po qu' l'êr amousse a flots,
dji m' sin tot règuèdé, dji radreûtih mi scrène,
mi vi coûr tchante èt rèy à riya dè solo.

III

Dispôy qwatre ans c'est l' guére, avou totes sès hisdeûrs.
Li pus grand mâ n'est nin d' sofri twérts èt famène :
On pleûre po sès-èfants ; r'vinront-i måy, signeûr ?
On s' dimande si l' bon Dièw a fôrdjî nosse riwène.

Qwè ? dès drapôs la-hôt plantés !

Nos treûs coleûrs di libérté !

Sèreût-ce li pâye ? Awè ! lès Boches sont so leû panse !
On coûrt, on-z-a dès-éles, li djôye ni s' pout conteni ;
on s'acôye, on s' rabrèsse, on tchante, on rèy, on danse.
« Nos-èstans co Walons, tos nos mås sont finis ! »

Li tchanson dè payisan

par Henri PETITJEAN

MENTION HONORABLE

I

Dj'a bon qwand dj'ô wignî l'èrére
qui mès bayârds sètchèt ;
tot guidant, dji louke frusi l' tére
qui hoûsse èt fêt s' plonkèt.
Todi l'arôye ridjont l'arôye
èt s' sitind come on long ruban ;
èt qwand l' nut' tome èt qu' dji r'prind m' vôye,
si dj' so nâhi, dj'a l' coûr ârdant.

Refrain

C'est l' tére èt l' bon solo qui spârdèt l'abondance ;
ovrer chal, à grand êr, è-mé s' tchamp, c'est l' boneûr.
Vès l' cîr bleû dj' lîve mès-oûy rilûhant d'espérance,
èt mès pinsêyes montèt po r'merci l' Créyateûr.

II

Dji rahène, dji sème èt dji wèle,
ni lèyant nou foncê ;
tot s' sût, co jamây dji n' distèle
tant qu' l'ovrèdje n'est parfêt.
Et, qwand dj' veû lèver mès sèmâhes,
adon, plin d'amoûr, plin d'èspwér,
i m' sonle qui l' zûvion done ine bâhe
al tére, èt dj'a bon d'vins tot m' cwér.

III

À tchôd solo v'la l' grain qui spite,
 ét lès pâtes si dorèt ;
Vint l' mèhon, l' nateûre a fêt s' qwite,
 ét l' brave tére si r'pwèz'rè.
Dji sù l' nateûre qui done l'ègzimpe :
dj'a 'ne feume ét dès vigreûs-èfants ;
ét, qwand n' sèrans vîs, c'èst tot simpe :
nos fis f'ront l'oûve, nos nos r'pwèz'rans.

Li grand-pére a si p'tite-fèye

par Henri PETITJEAN

MENTION HONORABLE

Air : Le temps des cerises.

I

V's-èstez tote mi djöye, dji v's-inme, mi p'tite-fèye ;
vos m' dinez l' boneûr, vos-èstez por mi
l'âlouwète qui tchante,
li bèle andje d'amoûr dont l' sorîre èstchante
èt qu'è lét tot blanc dji wête s'èdwèrmi.
V's-èstez tote mi djöye, dji v's-inme, mi p'tite-fèye :
dwèrmez bin, mi-èfant, sor vos dj' va veûyî.

II

V's-èstez tote mi djöye, dji v's-inme a mèrvèye :
qwand vos bêts bleûs-oûy loukèt mès blancs dj'ves,
dji roûvèye mès ponnes.
Mins, qwand vos plorez, dji sin m' coûr qui sonne,
èt dji r'sowe doûcement vos lâmes qui corèt.
V's-èstez tote mi djöye, dji v's-inme a mèrvèye :
ni plorez mây pus, wèstez-me vosse norèt.

III

V's-èstez tote mi djöye, dji v's-inme al folèye :
si vos doûcès mains mi v'nèt carèssî
dji sondje foûs dè monde,

èt m' râvlê d'lahî djusqu'â cîr s'ènonde
tant qu' vos m' fez mamêye èt qu' vos gazouyîz.
V's-èstez tote mi djôye, dji v's-inme al folèye :
Vos stindez d'zeû m' tièsse li pus bê steûlî.

IV

V's-èstez tote mi djôye, dji v's-inme pus' qui m' vèye,
èt qwand, d'vins mès brès', dji v' tin po bâhî
vos rôsès tchouflètes,
d'aweûr dji sin m' coûr difali s' kitwède.
Portant dj' vou viker rin qu' po v' rabrèssî.
V's-èstez tote mi djôye, dji v's-inme pus' qui m' vèye,
dj' vou viker cint-ans po v' vèyî frudjî.

PASQUÈYE

23^e CONCOURS

RAPPORT

A en juger d'après l'écriture, deux concurrents seulement se sont disputé l'honneur de participer au 23^e concours. L'un apporte quatre contributions (n^os 1 à 4), l'autre fournit sept *pasquèyes* (n^os 5 à 11). Aucun de ces envois n'a des qualités réellement remarquables : les auteurs y font preuve de facilité et aussi d'un certain sens de l'humour et de l'ironie, qualités que l'on doit rencontrer dans ce genre ; mais la vigueur et même les règles de la composition leur manquent trop souvent.

Le n^o 1, *Tot-la-d'zeûr*, est une critique humoristique des actuels gratte-ciel. Si le sujet est neuf et original, la prosodie est facile et négligée ; l'harmonie du vers laisse beaucoup à désirer et trop d'élisions escamotent les syllabes gênantes. Une Mention honorable avec impression récompensera l'auteur.

Dans le n^o 2, *Sins s'arèster*, c'est la manie de nos contemporains de se déplacer sans cesse, qui est critiquée, non sans esprit, en quatre strophes inégalement longues. Le jury lui attribue une Mention honorable sans impression.

Le n^o 3, *Lès novés bordjeûs*, ne fait pas apparaître l'intention satirique que le titre annonce. Seul est développé le thème de l'envie de renverser l'ordre de choses établi. L'auteur s'est contenté d'aligner des mots sonores.

Il en est de même du n^o 4, *Dèl d'jôye tot avâ*, traitant avec un manque absolu de cohésion le vieux et poétique sujet du Printemps.

Une caricature de bénéficiaire de congé payé, tel paraît être le sujet du n^o 5, *Dji coûr èvôye*. Le côté vestimentaire retient

surtout l'attention. Les idées, clairement exprimées, n'en sont pas moins banales.

Une idée poétique forme le thème du n° 6, *Dicwèlihance*. C'est la fragilité de la beauté des êtres et des choses. Bien inspiré dans ses premiers vers :

*Tot r'wétant 'ne rôse qui vint d' flouwi
Dji túse a nosse pôve vicârèye...*

l'auteur dépare le 2^e couplet par une faute de goût. Son allusion à *ine tièsse div'nowe pèlake* ravale la poésie au niveau de la parodie. Ce défaut s'accentue encore dans les 3^e et 4^e strophes, confuses parce qu'abstraites.

Le n° 7, *Dji m' lais viker* révèle certaines tendances philosophiques, mais dans des développements trop ordinaires.

Li môde d'oûy (n° 8) est une description satirique des agissements des mauvaises femmes de ménage, qui ne savent pas compter. En dépit de quelques banalités, l'œuvre mérite une Mention honorable sans impression.

Un contraste entre tous les moyens de transport d'aujourd'hui, toujours plus accélérés, et l'archaïque « panier à salade », *li tchèrète dès voleûrs*, est présenté dans *Tot tchèrant* (n° 9). On eût souhaité quelque comparaison philosophique, qu'un tel sujet eût pu faire naître. Une Mention honorable sans impression lui est attribuée.

Le n° 10 porte comme titre un mauvais jeu de mots, *Tél èt Vúzion*. Il s'inspire, avec banalité et bouffonnerie, de la télévision.

Le n° 11, *Sints èco sints*, est une énumération assez amusante des saints de fantaisie du calendrier populaire. Cette nomenclature n'évite malheureusement pas la platITUDE. Elle reçoit une Mention honorable sans impression.

Les membres du Jury :

MM. Marcel FABRY,
Louis LAGAUCHE,
Ch. DEFRECHEUX, *rappoiteur*.

La Société, en sa séance du 8 mai 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. Arthur XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur de *Tot-la-d'zeûr* et de *Sins s'arèster*; M. L. MOTMANS, de Liège, celui de *Li môde d'oûy*, de *Tot tchèrant* et de *Sints èco sints*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

Tot-la-d'zeûr

par Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Oûy, nos vikans d'vins dè s tchèteûres
Avou sî sèt-ostèdjes po l' mons.
C'est-ôt' tchwè qui l' sitreûteûre
Dès cazères di nos vîs tayons !
Nos-î trovans plêsîr èt pâye,
D'ot'tant pus qu' pèt'rît l' cou-z-å hôt,
Lès wandions, s'i volit djoûrmây
Griper d'zeû cès clokîs d' Saint-Pô.

Portant, ç' n'est qu' dè s mohones di tére
Èt d' sâvion qu'on k'mahe di cimint.
On n' fêt qui d' rac'mincî l'istwére,
Èt l' progrès sonle bin p'tit sûr'mint...
« C'est dè s cèlules », dit l' comunisse.
« Ine prîh'nîre », pinse li bon bordjeûs.
« Plus d' taudis », brèyèt nos minisses ;
« Phalanstères », s'èslame li prétcheû.
Èt c'est tot çoula, l' diâle m'arawe,
Avou... l'avantèdje d'esse si lêd
Qui nôle houlote èt qui nôle tchawé
Ni sâreût sî tchûzi ratrêt.
Mins quéne îgiéne, a lès-ètinde,
Lès djins qu' s'ocupèt d' nos miner,
Pår qu'on n'i pâye qui grêye patinte
Tot-z-èstant mons èpufkiné.
On-z-î a d' l'ér, èt 'ne clapante chance

Dè prinde so rin dè monde di tins,
Coûtrèsse d'alène èt, d'atoumance,
D'ènnè rid'hinde a contri-sins.

Blague a pârt, po l' djoû d'oûy qu'on vole,
Qui lès-omes ridiv'nèt oûhêts,
I n' nos fât pus bassès bagnoles
Ni p'titès djîses avou teûtêts.
Dès niyâs d'êgues, a la bone eûre,
Pusqui nos div'nans si malins
Qui nos fans blanc tot çou qu'est neûr,
Et qu' n'a pus qu' dès mèsses-tchèsturlins.
Nos plânans !... Nos idèyes, nos djîses
S'ènérèt qui c'est-èwaré :
Èles sont pus hôtes qui lès-églîses
Dè ví tins, qu'on s'è howe assez.
Pwis, nos div'nans dès-astèrlokes
D'èsse si près dè blaw'tant steûli ;
Et nos n' vèyans pus qu' plik-èt-plok
Dès pôves mi-vés, la d'zos nos pîds.
Nos prindans-st-ossi, sins nole ponne
Lès-îdèyes di grandeûr qui fât,
Et n' kitapans nosse pâtrionne
Avou bél òrgow di lofâs.
Après nos-ôtes, c'est l' fin dè monde :
« Nos vikans nosse vèye », dit l' hâtin.
— N'a pus rin qui sèrè-st-ine honte
Avou l'ènondêye coûse dè tins...

Oûy, nos vikans d'vins dès tchètêûres
Qu'on 'nnè veût nin l' copète di d'zos.
Mins tot r'toumant so l' grande plateûre
Nos nos i spèyerans lès crons-os.

RECUEIL DE POÉSIES

24^e CONCOURS

RAPPORT

Trois œuvres sont soumises à l'appréciation du jury : *Fayèye powétique*, *Fièsse houte* et *Disseûlance*. Avant d'émettre un jugement sur chacune de ces œuvres en particulier, disons tout de suite l'impression qu'elles ont faite sur le jury. On y constate une grande connaissance de la langue, une facilité remarquable à écrire en vers, des images et des expressions pittoresques. En revanche, les idées développées dans des sonnets trop nombreux (il y en a trente-neuf) sont loin d'être originales, le style est déparé par des répétitions et des incidentes qui alourdissent le texte, ainsi que par des vers mal venus à cause de la recherche d'une rime adéquate. Pour toutes ces raisons, le jury n'a pu accorder son suffrage qu'à un très petit nombre de pièces et à certains fragments qui méritent d'être signalés.

Le défaut le plus apparent de ces trois recueils est une proximité qui en rend la lecture fatigante. Les principes énoncés dans *Fayèye powétique*, 9^{me} sonnet, auraient dû être mis en pratique :

*Ine riprise... èt vola l' pinséye pus clére, pu nète,
Ine ricôpe, èt l' divise pus simpe èst mis d'adreût,
'ne passe di risté tot la, por chal on còp d' binète.*

N^o 1, *Fayèye powétique*. L'auteur aime le wallon, le vrai, celui que parlaient les anciens, et il le défend avec émotion. Afin de lui garder sa pureté et d'éviter les néologismes, il a composé une sorte d'art poétique à l'usage des écrivains dialectaux. Un exposé de genre didactique ne va pas sans une certaine sécheresse. Cependant celui-ci ne manque pas, ici et là, d'originalité. Citons, par exemple, ce passage qui a trait à l'exaltation du poète :

*Sicrîre, c'est come hanter l' pus bèle dès djonnès fèyes.
I v's-è monte às massales, d'à coûr, rodjès boufèyes,
Et d'on còp vos v' sintez 'ne fwèce a tot fé djèrmi,
A dispièrter 'n-âtoù qui s' voléve fardwèrmi.* (Nº 12)

Et cet autre, qui recommande la probité littéraire :

*Ognèsté d'abôrd, nole fatigue a scrire.
C'est l' trèfond d' nosse coûr qui n' divans rassire
Sins mây fé l' djan'nèse, mây li charlatan.* (Nº 5)

Enfin le sonnet nº 10, qui résume bien l'idée maîtresse de l'auteur, paraît digne d'une mention honorable avec impression.

Nº 2, *Fièsse houte — Blaméyes sins feû*. Dans *Fièsse houte*, le vieux poète se trouve isolé au milieu des générations nouvelles. On ne le comprend plus, et il se livre à des réflexions mélancoliques d'un caractère trop souvent morbide. Il dépeint les arbres dépouillés de leur feuillage, les vieux oiseaux qui ne chantent plus, et l'image de la mort le hante. C'est monotone.

Le sonnet nº VII, le dernier, contraste de façon heureuse avec les précédents. Nous croyons pouvoir en proposer l'impression.

Blaméyes sins feû produit la même impression et sort de la même veine. Le regret du temps passé fait naître un *macontinemint* (nº IV) dont les huit premiers vers méritent d'être cités :

*Li pus grand d' nos r'grèts c'est d' nos raminter
L's-ocâsions qu'on-z-a mâqué d'vins s' djonnèse;
On n'a nin wèzou rabrèssi Nanèse,
Et dès camèrâdes ènn' ont profité !

On-z-a volou prinde dès èrs disgostés,
S' dire qui l' lèd'dimain èst sovint cagnès'
Dè plézîr qu'on prind. D'aveûr fêt l'ognèse
Oûy nos nos r'pintans : n' n'avans rin gosté.*

L'auteur semble avoir conscience du malaise que ressent le lecteur en présence d'idées ainsi exprimées sans relief et sans chaleur. En effet, dans le dernier sonnet, *On pô d'èhowe* (nº VI), il débute comme suit :

*Todi broyi dès r'grèts ? Mizére !
Riloukans pus vite, a costé,
Li houréye wice qui l' hèl osté...*

N° 3, *Disseûlance*. En général, ce recueil est supérieur aux précédents, bien qu'il soit déparé par des longueurs fâcheuses et des incidents qui nuisent à l'harmonie. L'auteur n'a pas poli et repoli suivant les conseils donnés dans *Fayèye powétique*. Toutefois le n° VI, *Al fignesse*, retient l'attention. Le premier sonnet, *Fin d' djoû*, est digne de l'impression, et il nous est agréable de citer le deuxième quatrain du suivant, *À matin* :

*Èt dj'ètind, brûtihant a ponne, li pas dèl hiède
Qu'ènnè va so l' grande pahe, èt l' gros tchin — po l' carler —
Qui hagn'téye ñs mustés, istwére dè fé sât'ler
Lès lèdjîrès-åmayes ènond'eyes ine miyète.*

Accordons enfin une mention sans impression à *Fordinèdje* (n° VII), où l'auteur oppose le peu de satisfaction que procure ce qu'il appelle *li syince* à la paix dès *payizans qui n'ont jamais c'nohou d'autès filozofèyes qui lès cisses dès tâyes mons afaitis d' brâcler*.

Semblable mention sans impression au n° XIV, *On linçoû*, qu'on pourrait considérer comme le préavis d'une retraite littéraire :

*Èst-ce on linçoû qui coûveûre mi pinsèye
Divant qu'i r'tome so m' cwérps prèt' a drèner ?
Èst-ce li fyon ? Èt pwèt'reû-djîju l' dossèye
Di mès òrgowes, èt d' m'aveûr fordiné ?*

Les membres du Jury :

MM. A. GRÉGOIRE,
G. LAPORT,
C. LECLÈRE, *rappiteur*.

La Société, en sa séance du 12 juin 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. Arthur XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur des sonnets couronnés.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

Sonnet

par Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Ine tote pitite riglêye di rîmêts bin fiëstîs
Vât co mîs qu'on gros live di d'lahêyès-istwéres.
On l'a dit è francès ; dji nèl rèpètrè qu' wére,
Èt simplumint, walon, pace qui dji t' veû vol'tî.

Po scrire coûtmint, vèyez-ve — come on bon parmèti
Qui n' trifogne nin si stofe — i s' fât rapinser fwért,
Mète tote si syince èn-ôûve, èt s' trover bin d'acwérd
Avou l' rôzon : rîmer deût 'nn' èsse bin ravôtî.

Lès longs brouwêts sonlèt sovint sins sé ni crâhe.
On n' lès pout nin d'glidjî... Vos dîrîz-st-ine corâhe
Qui n' sét nin wice qu'èle va, qui catoûne ou fêt pés.

Al plêce qu'ine tote seule pâdje, qui n' fans todi pus p'tite
Chaque djoû tot l' situdiant, lêt l' léheû s' rihaper
Èt nos dire : « Dj'a compris, fréson, n's-èstans dès qwites ».

Sonnet

par Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Dji n' sé pus m' hâster : c'est l' coûtrèsse d'alène.
Portant dj' vou lûter timpèsse èt todì...
Mins s' passe on poyon, dji n' wèse m'ahardi
A dîre : « Qu'estez-ve frisse, Caton... Bâre... Djihène. »

'Vâ lès vòyes, n'a pus qu' lès mohes, lès halènes
Po m' tini k'pagnèye : « 'L èst bin èlèdi »,
Dit-st-on : « Alans-è, ca nos va r'freûdi
Avou sès rètchotes èt sès pantomènes ».

Di mâleûr, dj'a co li p'tit pô d' sins
Qui m' dit qui l' djint m' louke po pôve ènocint ;
Et n-a dès moumints qui dj' m'ènnè mâvèle.

Ossi, po n'ôre pus bondjoûs si mètchants,
Dji m' va m' disseûler lon d' totes lès novèles...
Et dj' fê dès rîmês qui dj' pinse sititchants !

Fin d' djoû

par Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Qu'elle èst bèle èt doûce, li sîse qu'on passe a s' fignèsse
Qwand l' fwète tcholeûr dè djoû s'a lèyî distoumer.
I n'a nole pâye å monde pus tinrûle a houmer
D'vins lès fwètès sinteûrs dès brouhis' èt dès gngnèsses.

Keûte mohone, va ! Ti m' fê pus-êdûle, mons cagnès',
Dizos t' nozé teûtê. Tot loukant s'aloumer
Lès steûles å cîr, dji m' lê co 'ne fèye racostoumer
Âs-ûzdances dès vî tins, si frankes, èt pus-ognèsses.

Li payîsan qui passe tot-la, djoyeûs d' rintrer,
Èt l' mèh'neûse pwèrtant l' djâbe qu'elle a polou ris'ler,
Mi tapèt leû bondjoû come a 'ne vèye kinohance.

Èt vès lès coronis', lès-arondes qui s' tapèt
Ont l'êr di m' dîre : « C'èst l'eûre, plankèt, dès d'cwèlihances.
Qu'as-se don, l'ome, a r'loukî l'âtoû pusqu'i fêt spès ? »

CONCOURS DE LITTÉRATURE 1938

ROMAN

RAPPORT

Un roman policier de 135 pages grand format, *L'afére d'as Houlpés*. C'est la première fois que pareil événement arrive au wallon. Est-ce une bonne acquisition ? N'est-ce pas un décalque de littérature étrangère dont on connaît déjà trop de spécimens ? Nous l'avons lu avec le plus grand intérêt. Celui-ci ne se termine point par la cour d'assises. Le détective lui-même, après les miracles de divination que le genre comporte, assure en silence la mort du coupable pour ménager l'honneur des innocents. Ce dénouement très beau et très touchant n'existe dans aucune littérature. Il faut donc accueillir cette œuvre comme une originale nouveauté.

On ne raconte pas dans un compte rendu, encore moins dans un rapport, les péripéties d'un roman policier : bornons-nous à parler de l'exécution.

L'auteur n'a pas abîmé son personnage le plus criminel. Il ne le dépeint pas comme un noir scélérat, professionnel du crime, comme un monstre en dehors de l'humanité : c'est une victime de la jalousie et de l'orgueil. Il a cependant trois meurtres sur la conscience, mais le second et le troisième ont été accomplis pour cacher le premier, imaginés avec un machiavélisme qui fait tout l'intérêt de la poursuite acharnée du vieux policier volontaire. Le coupable est retors, son limier dépiste toutes les ruses, c'est une lutte serrée de finesse et d'ingéniosité entre le crime et la justice.

Les autres personnages sont doués de caractères variés, au total sympathiques. L'assassiné est un poète wallon, de grand talent, aimé et réputé, dont « je » fais même, paraît-il (dans le roman) l'oraison funèbre. Sa jeune femme est digne de lui. La femme du vieux policier aide son homme de ses suggestions et

de ses conseils, en utile collaboratrice. La jeune femme du meurtrier, que le poète wallon a entrevue et chantée discrètement dans une pièce de vers, ignore les crimes de son mari, mais subit des scènes de ménage dont la violence s'accentue de jour en jour. Les comparses mêmes de l'œuvre, ceux qui représentent l'appareil judiciaire, ceux qu'on a dû soupçonner et interroger, sont des gens d'humanité moyenne, dépeints en traits bien particuliers. La vie circule donc dans ce roman et ne se réduit pas tout entière aux actions d'un détective. Les péripéties de cette affaire se développent en onze chapitres, clairement et sans hors-d'œuvre. Le dénouement, qui réunit les deux veuves, celle de la victime et celle de l'assassin, en une vie commune, est une invention de toute beauté.

Pénétrons maintenant dans le détail. Il s'agit surtout d'une question de quantité. N'y a-t-il pas un peu d'exagération dans l'enchevêtrement des ruses du coupable, et, corrélativement, dans les ruses de la poursuite ? Il vaudrait mieux présenter plus longuement les mentalités des personnages et alléger l'appareil des machinations diaboliques de part et d'autre. Les mesures de pas, la claudication, cet emploi de souliers de femme, les recherches de traces en divers endroits, en général les essais d'enquête qui n'aboutissent à rien pourraient être simplifiés. Nous reconnaissons que l'auteur a fait peuve d'une rare ingéniosité, mais quelques suppressions de ruses trop compliquées et quelques additions de psychologie distingueraient davantage son roman des romans analogues. Il devrait simplifier surtout les recherches du nom de Lia dans le recueil posthume du poète défunt. A supposer que le poète a dû cacher quelque part dans un de ses poèmes un acrostiche, qu'on examine les débuts des vers, soit ; mais ces divers essais infructueux de combinaisons de lettres semblent puérils et inutilement compliqués, et la découverte finale d'un acrostiche formé par rapprochement des lettres initiales de chaque pièce est invraisemblable. Simplifiez ! simplifiez !

Il y a trop de fourberie aussi — c'est notre impression invincible — dans la façon dont notre policier se déguise et s'introduit dans le ménage du meurtrier. Ces raffinements devraient répugner à son honnêteté foncière. Était-il nécessaire qu'il accumulât

tant de malices pour atteindre sa proie ? pour connaître et démasquer le criminel ? Toute cette partie est agencée de main de maître, mais au détriment de la moralité du brave Pirote.

Le style est de bon langage wallon, sans effort pour lui donner une originalité factice. Il y a quelques descriptions de nature et de lieux qui auraient dû être présentées en traits moins ordinaires. Lanson a dit de Balzac : « Devant les champs et les bois, il a des émotions de commis-voyageur ». Cette appréciation pourrait s'appliquer ici à maints passages. Il n'est pas très poétique de nommer le soleil *Bourguignon*, pas très logique de dire que *lès-ouhés tchantit come dès « distérminés »* ; c'est de la fausse élégance d'écrire : *lès deûs-omes si distètchit d' l'estchantemint dèl nateûre*. On pourrait multiplier ces citations : nous espérons que l'auteur sentira de lui-même à quels endroits il doit hausser le ton, ajouter quelque touche de couleur, remplacer telle expression pédante, froide et peu wallonne (*l'estchantemint dèl nateûre*) par quelque trait de sentiment vrai. Il s'agit en général de briser parfois l'uniformité du ton narratif par un peu d'émotion, de pathétique, soit devant un spectacle, soit devant une situation exceptionnelle.

Nous avons dû remédier à la ponctuation, qui est très fautive et fait tort au texte ; mais l'orthographe est bien soignée et décelle un lettré. Nous n'avons dû intervenir que pour certaines graphies, toujours du même genre, qui ne proviennent pas d'ignorance, mis d'une interprétation particulière du système orthographique. Nous serions heureux si toutes les œuvres envoyées à nos concours étaient présentées avec autant de soin.

Le jury propose pour cette œuvre remarquable un second prix.

Les membres du jury :

MM. M. DELBOUILLE,
M. FABRY,
J. FELLEK, *rappiteur.*

La Société, en sa séance du 10 juillet 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture du billet cacheté joint à l'œuvre a fait connaître que M. Jean BOSLY, de Souverain-Wandre, est l'auteur du roman *L'afère d'ås Houlpés*.

HORS-CONCOURS

RAPPORT

La Société a reçu hors concours trois pièces plus ou moins dignes d'une distinction.

N° 1. *Canto terzo della Divina Commedia (Inferno)* de Dante. Rien que le fait d'avoir travaillé sur le texte italien, d'avoir essayé de rendre en *terza rima* ce texte difficile de 135 vers, mérite une mention très honorable. Quant à l'impression, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle demeure inacceptable.

On ne peut traduire Dante en vers français, encore moins en vers wallons.

Brizeux, qui était poète, ne s'est pas aventure à mettre la Divine Comédie en *terza rima*, il s'est contenté de la prose.

Les 8 vers du début sont bien trop sibyllins pour être traduisibles ; l'auteur a brodé à côté.

Il s'agit de rendre une inscription gravée sur la *porte* de l'Enfer. On ne peut remplacer cette *porte* par le chemin (*dji so l' vóye*) ; dans la pensée de Dante il s'agit d'une construction monumentale. Cette *porte* lui représente l'enceinte même de l'Enfer ; elle est donnée aux vers 7 et 8 comme une des créations éternelles, comme la *matière*, le *ciel*, les *anges*.

Comment y arriver sans déformation du texte ? C'est un tour de force impossible ! Malgré tout, l'auteur l'a tenté et doit en être récompensé. Conclusion : Mention honorable sans impression.

N° 2. *Pinsatréyes*. J'accepterais à l'impression ce recueil de maximes. Dégagées des servitudes de la rime, elles se présentent en style assez piquant. Ce genre ne foisonne pas dans notre littérature, et c'est une raison pour l'accueillir, en tenant compte de certaines négligences de forme et d'expression, en même temps que l'orthographe est à réformer.

N° 3. Traduction du « *Meunier Sans-Souci* » d'Andrieux.

L'auteur rabaisse le ton des réflexions philosophiques du commencement et de la fin. Il est mieux à son aise quand il ne s'agit plus que de conter l'anecdote. D'où provient cette différence ? Il croit visiblement que son style ne sera pas assez wallon en serrant de plus près les généralités dans les 22 vers du début. Cependant *traduire* n'est pas, à mon sens, *vulgariser* en plat wallon, c'est éléver le wallon à la puissance d'expression de l'original, et cela ne peut se faire qu'en infusant au wallon des mots et des tours qui manquent à l'usage ordinaire.

Pour donner corps à cette critique, je grossoye le texte suivant du début et de la fin. Le texte sera moins *clapant*, mais je crois qu'il sera plus fidèle.

Début.

L'ome èst, d'vins sès maquèts, in-èvarant problème.
Qui d'nos-autes, è tot tins, d'meûre parèy, minme d'astème ?
N'aveûr nou caractére èst nosse marque d'a turtos.
Mècrèyant l'â-matin, l' vèspréye nos trouvè a gngnos.
C'èst come li vif-ârdjint rèclös d'on tèrmomète,
qui sorlon l'air dihind ou bin r'monte al copète.
Awè, l'ome èst candjant ; minme lès toûrciveûs rwès,
qu'on 'nnè dit tant dè mâ, quéque fèye sûvèt lès lwès.
Quéque fèye... Djèl creû sins ponne, èt sins fé l' tant-a-faire,
i fât qu' dji v' conte on fait qu' m'avise prover l'affaire.

I s'adjih d'on hérôs, Frédèric Deûs, li Grand,
toûr a toûr djènèrdl, èt poète, èt savant ;
on conducteur d'ârméye qui l'Autriche ricrindéve,
qui Vèrsaye, è s' soterèye di plaisir djaloséve.
Tot rivenant d'ine bataye, i s'ocupéve dès-ârts
po qui s' novê rwèyôme avahe ine ognèsse pârt
di siyince come di glawére, d'âsprit francès, d'finesse.
Rin d' trop freûd ni d' trop tchaud po qu' sès-auteûrs divenesse
come lu, bon filosofe... èt libertins parfaits.
I s' vola fé bâti, po s' plaisir, on ratrét,
wice qui, foûs dès-oneûrs èt d'anoyeûsès fiasses,
i n' p'oreût nin sondjî dès ribotes ou dès tchasses.

*Wice qu'i poreût tûser tot-a si-âhe âs façons
dès mortéls, èt c'mahant lès riyas, lès raisons,
li syince èt li r'ligion, l' politique èt l' chimie,
soper avou d'Argens, Voltaire èt Lamettrie.*

Fin.

*Qu'âreût-on fait d' pus d'jusse divins 'ne bèle république ?
Li pus sûr, èst portant di n' nin trop' s'i fiyi.
Ca l' minme Frédéric Deûs, d'jusse èvèrs on moûni,
s' pèrmèta dès passe-dreûts d' vréye brigand bin dès fèyes ;
a prouve on certaîn djoû qu'i vola l' Silézeye.
A ponne èsteût-i rwè qu' po-z-agrandi s' hábièr,
profitant dèl djônèsse d'ine royene sins pouvrèr,
mèta l'Europé è feû... Vola lès djeûs dès princes :
On respèke on molin, mins ... on hape ine province !*

Le jury accorde au n° 3 une Mention honorable sans impression.

Les membres du Jury :

MM Nicolas HOHLWEIN,
Joseph WARLAND,
Jean DESSARD, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 10 juillet 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. Arthur XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur des n°s 1, 2, 3.

Pinsatrèyes

par Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

1. Nos pindans l'élé fwèce di nos-è pô sièrvi.
2. Loukans di n' nin diner a on camèrâde li còp di spale quèl bouh'reût djus.
3. Rifans l' monde po novê... sins l' fé pés.
4. On s' hérèye co lu-minme qui l's-ôtes n'î pinsèt pus.
5. On sav'tî, l' walon ? Awè, mins n'a-t-i qui l' corbuž qu' deûse viker ?
6. On n' lét pus lès rîmês ? Mins c'est d'pôy todi !
7. Po fé roûvî l' bièstrèye qu'on vint dè dire... on 'nnè tape ine ôte.
8. On n' vout pus aprinde... mins accègnî l's-ôtes.
9. N'est vosse bon camèrâde qui l' ci qui v' sét tinre a gogne, sovint.
10. Qwand lès sûrs ripotch'tèt, lès coûrs ni polèt fé mons.
11. Nosse feume èst l' pus binamé d' nos-innemis.
12. Oûy, lès p'tits magnèt lès gros a s'ènn' ècroukî.
13. « Dji v's-inme », c'est freûd, « dji v' veû vol'tî », on sint s' coûr fonde.
14. Vos polez aveûr fiyâte a mi : dji n' vis hap'rè nin pus' qu'in-ôte.
15. So l' tins qu'on s'ârmeye, on n' si bat' nin ; ostant d' pris.
16. Lès feumes valèt lès-omes ? Bin sûr, èdon, pusqui l's-omes ni valèt rin
17. C'est-âs feumes qui lès coturîs prindèt l' mî mèzeûre : èl fèt d' pus près.

18. Asteûre, qwand on bribeû s'aprèpèye, on-z-èst prèt' a lèver lès deûs brès' è l'ér.
19. On-z-a trové on novê Bondiu : l'Ètat ; èt tot l' monde ènnè vout-èsse priyèsse.
20. Dîre dè må dès djins quèl mèritèt ? Ènn' ont bin d' keûre ! ossi s' ratrape-t-on so lès-ôtes.
21. Dji ratind, po fé l' comunisse, qui dj'aye magnî mès dièrinnèç çanses.
22. On r'mwérd tchèsse l'ôte. Èt si n' måque-t-on nin d' clâs.
23. Mi fi pinse come dji pinséve a trinte ans : nos nos dispu-tans djoûrmây.
24. S'i n'aveût nin dès djan'nèsses, on s' batreût co pus' qu'on nèl fêt.
25. On vout bin mori... mins pus tård.
26. Po fé rûssi l'S. D. N., i l'âreût falou èmantchî a Brus-sèles : la, dè mons, totes lès « chôchètés » crèhèt qu' c'est plêzîr.
27. « Vosse fi v' ravise », mi dit-st-on ; èt dji pinse : Bin, vo-le-la gây !
28. Vos n' mi f'rez nin creûre qu'oûy i n'a nin pus d' sèt' grands pètchîs.
29. S'on rèssérêve tos lès-ènocints, i n'âreût pus pèrsone po loukî après.
30. Bènihans lès plagiaires : grâce a zèls, rin n' si pièd'.
31. Vola dès mèyes d'ans qu'on d'hoûve li vèrité, èt èle n'est nin co tote nowe.
32. Djâzer l' walon come on l' fêt asteûre, c'est l' kidjâzer.
33. On n' si vout pus-adjèni, mins s' si coûke-t-on vol'tî.
34. Li boneûr si deût wangnî ; i n' gostêye nin qwand on l'a tot cût.
35. « Cila », mi d'héve on camèrâde, « ci n'est qu'on tot p'tit hapelopin. Mâdjène-tu qu'i n'a nin co stu mi-nisse. »

36. Damadje qu'on n'a qu' deûs spales... po candjî s' fizik !
 37. « C'est drôle ! Di m' tins on féve bin dès mèyeûs mu-reûs », dit-st-i l' vî droumgår qui d'mandreût co dè fé on hazârd.
 38. « Lèyîz-le bouf ! », mi d'hez-ve. « Li diâle ni såreût dîre çou qui v's-avez volou prover ». — « Mins, dj' n'a rin volou prover !... Siya : qui l' papî s' trifogne èt qu' l'intche si k'tape... Coula v's-aprindrè dè lére li prumî v'nou. »
-

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

26^e, 27^e et 28^e CONCOURS de 1934 (complément), 1935 (id.),
1936, 1937 et 1938.

RAPPORT DU JURY PERMANENT

Les trois concours de ces années ont réuni cinquante pièces dont 33 en 1 acte, 1 en 1 acte et 3 tableaux, 4 en 2 actes, 11 en 3 actes et 1 en 4 actes.

De ces cinquante pièces, seize seulement ont pu être récompensées. La forte proportion de déchet est due à la médiocrité générale de l'apport. Comme le disait un rapporteur d'un précédent concours, les auteurs devraient lire et relire leurs pièces et les faire lire et relire par des auteurs ayant fait leurs preuves et ayant une grande connaissance du métier, avant de les soumettre à notre appréciation : les membres du jury ne seraient pas déçus à la lecture d'œuvres sans valeur ni promesse, mais auraient grand plaisir à juger et à récompenser des pièces dignes.

Voici l'examen de ce qui fut présenté :

26^e CONCOURS : Drame lyrique, livret d'opéra ou d'opéra comique.

Sins façon (n° 3188/1934), 1 acte. C'est, en effet, sans façon que cette... opérette est présentée. C'est l'œuvre d'un novice, une élucubration sans intérêt ni valeur.

Li djöye du Tchan-Piére (n° 3194/1934), comédie musicale en 3 actes. Pièce interminable que l'auteur qualifie de comédie musicale, mais qui serait mieux dénommée opérette bouffe. Genre tout à fait conventionnel et démodé. Les deux premiers actes n'en forment qu'un en réalité ; la division est arbitraire. De plus, ces deux actes sont beaucoup trop longs, ainsi que le troisième, d'ailleurs. Le tout se termine par une grosse farce

archi-connue et grotesque : l'apparition, en revenant, d'un homme soi-disant mort. L'action est presque nulle. Les couplets nombreux naissent à tout propos, et souvent hors de propos. Les personnages, fantaisistes, imaginés par l'auteur, voyagent à son gré ; ils entrent et sortent sans raison plausible et uniquement pour les besoins de la cause. Le sujet de la pièce est absolument dénué de clarté ; le dialogue est quelconque. L'auteur est apparemment un bon écrivain, mais il lui manque le sens scénique indispensable pour faire une bonne pièce. — Le jury ne peut accorder le moindre encouragement à cette pièce.

Li vèrt soté (n° 1^a/1936), opéra comique en 1 acte. S'il est une question dont les auteurs wallons se soucient peu, c'est celle des genres littéraires. *Li vèrt soté* est un exemple à ajouter à tous ceux que l'on a déjà relevés dans la production de ces dernières années. Apprenons donc à l'auteur, s'il ne le sait, qu'il a écrit un opéra bouffe, et non un opéra comique, titre présomptueux donné à une œuvre dont le thème simplet tient plutôt du vaudeville que du drame. Le canevas est tout à fait rudimentaire. Pour décider Patâr, nouvel Harpagon, à consentir au mariage de sa nièce Noyète avec Djuli l' Bèrdjî, le Vèrt Soté (ainsi appelé parce qu'il est vêtu de vert, alors que ses coréligionnaires sont habillés de rouge) use d'un stratagème. Pendant l'absence du parrain de la jeune fille, il substitue des sacs de cailloux à ceux qui contiennent l'or de Patâr. Lamentations de ce dernier, qui consent au mariage projeté, dès que le Vèrt Soté lui annonce qu'il en fait la condition de la restitution du trésor.

Cette pièce longue et peu intéressante pèche par la base. En effet, les légendaires *sotés* sont des êtres qui se cachent le jour : or, l'auteur les fait apparaître au lever du soleil, et toute l'action se passe en plein jour. Au surplus, la langue et les vers présentent de nombreuses faiblesses. Il suffit de lire quelques lignes pour être édifié : Il ne s'agit pas de l'œuvre d'un poète ; ce n'est pas de la poésie qui coule de source, ce sont des vers fabriqués avec beaucoup de chevilles. L'auteur a peut-être visé à une œuvre belle et poétique ; mais il a manqué son but... et de loin. — Le jury n'accorde aucune distinction à cette pièce.

Haute-Fagne (n° 11/1936), pièce lyrique en 3 actes. Les auteurs étant connus, cette pièce est jugée hors concours.

Trois actes animés qui plairont certainement au gros public. La langue est très pure, malgré certains défauts capitaux, p. ex. les adjectifs suivant les substantifs pour les besoins de la rime. On ne peut cependant condamner une œuvre pour des fautes qu'une simple retouche suffirait à faire disparaître. L'action est bien conduite, la mise en scène impressionnante ; les personnages sont bien croqués ; il y a beaucoup d'unité dans leur jeu ; la rudesse et la trivialité du langage traduit bien les mœurs de l'époque (sauf, toutefois, dans le rôle de Dominique).

Du point de vue historique, c'est un naufrage total. La première croisade eut lieu en 1095-99, la lutte des Awans contre les Waroux en 1297. Comment l'auteur a-t-il pu relier deux époques qui ne se suivent qu'à deux siècles d'intervalle. Mystère et poésie. Et c'est bien là le vice rédhibitoire de la pièce. L'auteur commet une erreur analogue en y introduisant un moine ivrogne et presque dissolu à la fin du onzième siècle, époque des grands saints et des vertus héroïques de l'Église. Il en est de même lorsque l'auteur assigne comme but presque unique aux premiers croisés des aventures amoureuses et des franches ripailles. Il y a d'autres défauts secondaires, comme p. ex. le fait que Madeleine part pour la terre sainte à la fin du second acte, et qu'elle en est revenue avant son mari, blessé dans ce même acte ; etc., etc.

Le sujet nous change beaucoup des pièces habituelles du théâtre wallon ; et ceci est à l'honneur de l'auteur, qui a cherché la nouveauté. Ce n'est pourtant pas la première fois que le théâtre wallon aborde un sujet historique (cf. certaines pièces de H. Baron, A. Tilkin, J. Mignolet). La fin du troisième acte ne manque pas de grandeur, mais fait penser à la fin de *Cyrano de Bergerac*, quand le héros est adossé à un arbre, son épée à la main, pour attendre la mort de pied ferme. Au total, cette œuvre est méritoire, et le jury lui accorde une médaille d'argent.

C'est l' fièsse dèl Walon'rèye (n° 1^b/1936), 1 acte. — Voir ci-dessus, page 87, le rapport de M. Charles STEENEBRUGGEN.

Li Royène dè Bwès (n° 31/1938), drame lyrique en 3 actes.

Le livret manque d'intérêt. Il s'agit d'une simple idylle terminée tragiquement par la mort de l'héroïne, tuée par un amoureux évincé. Tout est long, artificiel et factice. Peut-être la musique, faite ou à faire, rachèterait-elle en partie les défauts. L'avis du jury est négatif

27^e CONCOURS : Pièces en un acte.

Gueûye casséye (n° 3180/1934). Le sujet n'est pas nouveau ; il a déjà été traité dans *l'Ome qui passe* de Th. Bauduin et M. Duchatto. Il s'agit d'un éclopé de la guerre, une gueule cassée, que l'on croyait mort et qui se présente incognito chez sa femme. Il la trouve remariée, et heureuse avec son nouveau mari. Il sacrifie son bonheur, et, estimant que son devoir est de disparaître, il s'en va. Il y a, dans cette comédie de genre spécial, un peu de comique forcé, plus souvent des allures dramatiques et des longueurs, p. ex. les tirades de Piére (p. 7), de Jean (p. 14), de Djâques (pp. 15 et 16). Cela supporte la lecture, mais la scène ne pourrait s'en accommoder. Le peu d'action qu'il y a dans la pièce s'alourdit encore d'une fin laborieuse. La pièce est écrite correctement, mais elle contient trop de tirades sur le patriotisme, la guerre, etc., trop de remplissage. Les entrées et sorties des personnages ne sont pas justifiées. — Le jury n'a pu accorder aucune distinction.

Aus bwârds dèl Moûise (n° 3185/1934). Pièce quelconque, sujet invraisemblable traité superficiellement. L'action manque de clarté et n'a rien de spécifiquement wallon. Les caractères ne sont guère dessinés. Le jury estime qu'on ne peut encourager de semblables essais.

Anna Lîsa (n° 3189/1934). Cette pièce pose le problème du ménage sans enfant et dont le mari s'écarte. L'épouse lui reste fidèle et se reconnaît coupable de cette situation qui a pour cause son refus de progéniture. Le mari a une maîtresse qui meurt en donnant le jour à une petite fille. Très malheureux, il revient auprès de sa femme, qui recueille l'enfant de sa rivale, en dépit de l'opposition de sa mère. On pourra trouver étrange le geste de cette femme qui ne voulait pas d'enfant ; car il est en con-

tradiction avec la ligne de conduite qu'elle s'était tracée sa vie durant. Mais elle n'a jamais cessé d'aimer son mari, et elle cherche à reconquérir son affection. On pourra peut-être objecter que la bonté de cette femme est exagérée. Mais l'évolution est bien amenée par gradation. — Le wallon est bon, le dialogue bien présenté. Cette pièce fera sensation à la scène. — Le jury lui accorde un troisième prix.

Li plan da Pascôl (n° 3191/1934). Cette pièce a été jouée et est, de ce fait, écartée du présent concours.

Maisse di scole (n° 3192/1934). Histoire vécue d'un vieux maître qui prend sa retraite pour laisser son emploi au fiancé de sa petite-fille. Bien qu'un peu déclamatoire, cette comédie est honnête, pleine de bons sentiments. Le sujet n'est pas nouveau, mais assez bien traité. L'action, très simple, se déroule normalement. Le jury accorde à cette pièce une mention honorable.

Al mér (n° 3193/1934). Plaisante satire d'un ménage liégeois qui, laissant croire qu'il va à la mer, s'installe dans une tente au bord de l'Ourthe, sur un terrain faisant partie des biens communaux et d'où il est expulsé par le garde-champêtre. La pièce, sans intérêt, est truffée à l'excès de bons mots et de quiproquos faciles ; elle pêche par sa longueur et son manque d'esprit. Les personnages sont à peine esquissés et trop uniformes. Le dialogue n'est qu'un verbiage lassant. L'avis du jury est négatif.

A qui coula tint-i ? (n° 3195/1934). Depuis le lever du rideau jusqu'à la fin de la pièce, les acteurs boivent la goutte en discutant la politique du village. Le conseil doit nommer un instituteur. Le premier candidat, un arbitre de football, a la sympathie du fils du conseiller Djôre Rikîr. Le second, qui n'est pas du parti du bourgmestre, est un garçon studieux, aimé de la fille de Rikîr et soutenu par elle. Le conseiller est hésitant ; mais sa femme, plus pratique, n'a pas perdu son temps : elle a recueilli des voix pour son gendre à devenir. — Cette pièce sans action n'a même pas le mérite d'être écrite en bon wallon. Le jury ne lui accorde aucune distinction.

Nôvîmbe 1918 (n° 3196/1935). Le titre résume bien le sujet de cette pièce qui en réalité n'en a pas. C'est simplement le rappel

de tout ce que nous avons vu en novembre 1918. La pièce arrive donc avec quelque retard. Les sentiments exprimés sont si confus, si mal présentés, qu'on ne peut rien en retenir. Le jury n'accorde aucune distinction à cet acte en résumé peu intéressant.

Mossieu Birdjac (n° 3197/1935). Un acte en vers, en dialecte nivellois. C'est, en réalité, une bluette assez courte en vers bien venus, dans une langue très pure. Malheureusement, cette œuvre n'est pas scénique, et il faut la juger sur ses qualités littéraires. M. Birdjac, président d'une académie wallonne, s'endort et fait un rêve : il voit le wallon haussé au rang de langue nationale avec emploi obligatoire ; mais un olibrius flamand vient terminer le songe en cauchemar, et la toile tombe. La pièce est insuffisante comme telle, mais le jury lui accorde une mention honorable pour ses qualités d'écriture.

Dins l' cèp' (n° 3198/1935). Cette pièce en dialecte nivellois tient plus du vaudeville que de la comédie. Djan, fils de Polyte, aime Yona, fille du voisin Batisse. Les jeunes gens ont l'intention de se marier, et tout irait bien, si Polyte, qui ignore le nom de sa future bru, n'avait certaines appréhensions quant à l'avenir de son fils, et si l'oncle Tiyin, célibataire endurci, ne persistait à faire à son neveu un tableau peu encourageant du mariage. Batisse, grand-père de Yona, vient faire la demande officielle à Polyte, et l'acceptation de celui-ci n'est retardée quelques instants que par un quiproquo anodin (une phrase mal comprise). Tiyin, adversaire résolu du mariage, est pris à son propre piège : Il reçoit un télégramme d'une certaine Poggy, qui exige le mariage immédiat, sous peine d'un dédommagement de 100.000 francs. — Cet acte burlesque, écrit sans grand soin, renferme de nombreuses longueurs. Les caractères des personnages sont flous. L'action est nulle. — La pièce n'obtient pas de mention.

Coucou (n° 3202/1935). Sujet anodin et maintes fois traité. José s'imagine que son mari, Émile, la trompe avec une certaine Eugénie, alors que celle-ci n'est qu'une cliente commerciale. Toute l'action réside dans ce thème d'une simplicité enfantine que l'auteur ne cherche pas à développer scéniquement. Naturellement, tout finit par s'arranger : le mari s'explique, la femme

pardonne, et ils s'embrassent, pendant que, derrière la porte, leurs acolytes crient tour à tour « coucou ». C'est ce cri qui justifie le titre de cette pièce peu intéressante, bourrée de scènes de remplissage et écrite hâtivement. — Le jury émet un avis négatif.

I fât èsse onièsse (n° 2/1936). Petite pièce qui est une moralité plutôt qu'une comédie. Le sujet n'est pas original, mais il est bien traité et bien présenté. Le dialogue se déroule normalement. Le jury accorde une mention honorable.

L'âbe èt sès frûl' (n° 3/1936). Cette pièce honnête a un sujet sans originalité : le vieux thème de l'antialcoolisme. Piére Daleûr, cotî, a deux enfants : une fille, Marie (23 ans), et un fils, Jules (20 ans), simple d'esprit. Gourmandé du matin au soir par son père, que la boisson a rendu brutal, Jules est devenu un être craintif et peureux que sa sœur protège de son mieux. Cependant, la douceur conviendrait mieux à ce garçon qui n'est pas insensible, tant s'en faut, aux attentions. C'est ce que Louis Daleûr, frère de Piére, et Arthur Bolzeye, son ouvrier, entreprennent de démontrer. Ils y réussissent avec l'aide de Marie. Ensemble, et à force de persuasion, ils finissent par avoir raison de l'entêtement et de la funeste passion du cultivateur. Les remontrances de son frère le touchent ; il sent renaitre en lui les sentiments paternels qu'il avait étouffés dans son cœur. Dans la scène finale, il embrasse son fils avec effusion et brise la maudite bouteille avec ce qu'il y restait de genièvre. Désormais, il redeviendra un homme normal. — Bien que l'auteur ait qualifié sa pièce de « comédie », elle a plutôt l'allure d'un drame. Cet acte est bien écrit, mais trop long et assez monotone. La formule de cette pièce est périmée depuis longtemps. La construction est normale. Peut-être cette pièce touchera-t-elle encore certains coeurs sensibles. — Le jury lui accorde une mention honorable.

Por lu (n° 4^a/1936). Cette pièce a été présentée dans un autre concours sous le titre *Li boneûr vole*. L'auteur en a seulement modifié la finale. La pièce n'en est ni meilleure ni moins bonne. Elle reste conventionnelle, appartenant à un genre de théâtre qu'on n'apprécie plus beaucoup aujourd'hui.

Dodôre, fils de Noyé, voudrait épouser Martine, la fille du charcutier Tibâ. Informée de ce désir, la mère du jeune homme, Tchârlote, lui révèle que Martine est une enfant née avant le mariage de sa mère, puis légitimée quelques années plus tard par Tibâ. Une tante de la jeune fille a fait courir le bruit que Martine était l'enfant de Noyé. Cette calomnie a profondément vexé celui-ci, qui ne consentira jamais, croit-on, au mariage projeté entre son fils Dodôre et la fille de celle qu'il courtisa jadis... en tout bien tout honneur. L'affaire s'arrange cependant grâce à l'intervention d'Andrî, autre fils de Noyé, qui apporte à son père deux cadeaux précieux : l'acte d'achat de la maison d'où son père est menacé d'être expulsé, et l'accord de Tibâ au mariage de Martine.

Cette pièce est trop chargée ; elle présente des longueurs et des remplissages inutiles (voir sc. VI). Certaines situations sont annoncées longtemps d'avance, au détriment de l'effet qu'on aurait pu en tirer. Le dénouement lui-même est attendu dès les premières scènes. Dans son ensemble, l'ouvrage ne peut masquer une élaboration hâtive. Le dialogue, trop superficiel, est alerte, et la langue est correcte. Le jury accorde une mention honorable.

Lès spôrts (nº 4^b/1936). Pièce plus burlesque que comique. Valériye, jeune mariée, fait du sport : elle boxe, fait du vélo, remue des poids, joue au football, etc., au grand mécontentement de son mari, Louwis, qui a rêvé d'un intérieur calme et reposant. Comme il défend à sa femme de continuer ses exercices variés, elle se rebiffe ; après une scène, elle annonce qu'elle va se jeter à l'eau !! Ce n'est qu'un statagème employé pour amener son mari à devenir sportif comme elle, car... elle sait nager. Son truc réussit à merveille, et Louwis deviendra son digne partenaire. Les autres personnages, Françwès, Colas, le Docteur, ne sont que des comparses. Il n'y a rien à retenir de cette pièce, anodine par son sujet et ses développements. Le jury estime qu'il n'y a pas lieu de la mentionner.

Arsouv'nances (nº 5/1936). 1 acte sur 2 époques. Dialecte de Mons. — Le jury tient à féliciter l'auteur pour la présentation parfaite de son œuvre. Mais la forme extérieure, même parfaite,

n'est pas tout. Il est douteux que ces *arsouvnances* d'il y a vingt ans suffisent, seules, à piquer la curiosité du public. La pièce n'est pas, à proprement parler, une comédie. Elle consiste en deux tableaux qui se succèdent. Le premier nous montre un intérieur montois en 1917, pendant la guerre, avec tous les clichés connus relatifs à cette époque ; le second, c'est le retour grandiloquent du soldat belge à l'armistice. Le dialogue est bon, parfois simple, parfois d'une belle envolée. Pour les bonnes intentions de l'auteur et les qualités littéraires de la pièce, le jury accorde une mention honorable.

Chaskeune si touür (nº 6/1936). — A cinquante ans, Houbert a épousé une femme plus âgée que lui et jalouse malgré son âge plus que canonique. Pour la corriger de ce défaut, Houbert fera la cour à sa nièce Lucèye (25 ans), et le mari de cette dernière, Pôl (30 ans), courtisera sa tante (62 ans) ! ? Il y a une invraisemblance flagrante dans l'âge relatif des divers personnages. La leçon sera-t-elle profitable à Marèye ? C'est douteux ; car, comme dit l'auteur, « chassez le naturel, il revient au galop ». — A noter, p. 16, les réflexions sensées du vieux Lambert agissant en philosophe connaisseur de la vie. — Pour la façon dont l'auteur a traité ce sujet banal, le jury accorde une mention honorable.

Li mirauke (nº 9^a/1936). Histoire romanesque et fort invraisemblable. Mèlye, enfant bâtarde, est occupée, en qualité de mèskène, chez le fermier Colas, sans qu'elle sache qu'elle est le fruit de relations anciennes entre le fermier et sa mère décédée depuis longtemps. A cette époque, celle-ci était servante chez un oncle, également fermier, où Colas était occupé. Marié à Térése après la mort de celle qu'il avait séduite, Colas a pris secrètement sa fille à son service, afin de ne pas l'abandonner complètement. L'arrivée à la ferme d'un ancien berger qui a connu l'aventure de la mère de Mèlye met Colas dans l'obligation de révéler la vérité à sa femme. Térése, qui n'a pas d'enfant et estime beaucoup sa mèskène, accepte de la garder près d'elle. Les époux feront mieux : Ils doteront Mèlye afin qu'elle puisse épouser Louis Paquot, fils de fermier, qu'elle aime et dont elle est aimée.

C'est, on le voit, du théâtre démodé. L'action est terne, les

personnages sont trop uniformes. L'auteur passe à côté des scènes à faire. La pièce, en dialecte namurois, est cependant écrite avec soin. Le jury, tenant compte de cette qualité, accorde une mention honorable.

Faut bin (n° 9^b/1936). Pièce burlesque d'un goût douteux. La scène se passe dans une salle de morgue donnant vue sur les tombes d'un cimetière adjacent. Ce milieu n'est pas précisément réjouissant, mais la pièce l'est. En voici le canevas :

A défaut d'autre logement, le ménage Gus, dont le chef est fossoyeur, habite le bâtiment de la morgue communale. C'est le jour du mariage de Rôse, fille de Gus. Elle épouse Mimile, croque-mort de son état. La place faisant défaut dans la maison, on a converti la morgue en salle de banquet garnie de fleurs et de bouquets empruntés sur les tombes du cimetière. L'étal qui reçoit d'ordinaire les macchabées est lui-même utilisé comme table de festin. Tout est prêt, la noce est rentrée, et malgré la répugnance de l'oncle Charles et de son fils Jules à festoyer dans un local où « cela sent le mort », tous les convives se mettent à table. On va servir le potage, lorsque la fête est troublée : L'agent de police de la commune vient annoncer, d'un air embarrassé, qu'il amène un noyé. Fureur des convives, affolement de la maîtresse de maison qui laisse tomber la soupière, tohu-tohu désordonné. Le rideau tombe sur cette scène bouffonne.

Bien que l'auteur ait soin de prévenir le lecteur que la pièce n'est pas entièrement imaginée et qu'il a connu un ménage vivant dans les conditions décrites, on ne peut s'empêcher de trouver exagérément gros le comique qu'il utilise. Il se vérifie, une fois de plus, que le vrai n'est pas toujours vraisemblable. Nous doutons d'ailleurs que le public accueille cette pièce avec les rires qu'escompte l'auteur. Le lieu de l'action, le décor macabre, l'ambiance et même, dans une certaine mesure, la profanation d'un cimetière, ne sont pas faits pour récolter d'unanimes suffrages.

Malgré certaines longueurs, cet acte est bien conduit. La langue gagnerait à être plus soignée. — Le jury accorde une mention honorable.

Lèvans l' pid (n° 14/1936). Pièce sans valeur, contenant de

nombreux sous-entendus quelque peu risqués et des mots d'une crudité inacceptable, même au théâtre wallon. L'action est nulle et ne se traduit que par des allées et venues intempestives de personnages falots. Le comique, superficiel et forcé, repose sur de simples quiproquos. Cette pièce semble avoir été écrite par un auteur connaissant peu ou point la scène. — Le jury émet un avis défavorable.

Li solo lüt po turtos (n° 15/1936). Matî Lèdoû, tailleur, est le plus brave homme de la terre. Il a cédé son commerce à son neveu Piére, qui l'a laissé péricliter et soutire de l'argent à son oncle. Ce dernier a repris du travail avec l'aide de son ouvrier Djâkmâr, qui a beaucoup voyagé. Perclus de rhumatisme, Djâkmâr voudrait épouser Bertine, excellente femme d'ouvrage. Bertine refuse : elle ne veut pas travailler pour deux. Matî, las des exigences de son neveu, se propose pour épouser Bertine, qui accepte. L'action se déroule sur ce motif : un mariage pour assurer l'avenir de Bertine. — La pièce est écrite simplement, et la morale y trouve son compte. A titre d'encouragement, le jury accorde une mention honorable.

On cōp d' vint sofla (1937). Tableau plutôt que comédie, cet acte naïf rappelle, avec le sens du dramatique en moins, l'acte d'A. Legrand « *Qwè* ». La pièce est mal faite. L'auteur devrait commencer par apprendre son métier. L'action, si peu développée qu'elle soit, est traînante. La langue est terne. — Cet ouvrage ne mérite pas d'être distingué.

1917 (c. 1937). La scène se passe pendant la guerre, dans un ménage d'ouvriers patriotes. Le but évident de l'auteur est de montrer à la jeunesse actuelle, en la personne de Jean, jeune garçon de 18 ans, quels actes de patriotisme la génération d'avant-guerre savait accomplir. La leçon est édifiante, mais ne suffit pas pour faire une pièce. La scène finale ne répond pas à ce que l'on était en droit d'en attendre ; de plus, elle est amenée par une grosse ficelle. La donnée de la pièce est naïve ; les développements scéniques sont enfantins. — Cet acte ne reçoit aucune distinction.

On clapant docteur (n° 18/1937). Lucèye aime un jeune mé-

decin qui est venu s'installer dans le village à cause d'elle. La jeune fille voudrait échapper à la tutelle trop rigoureuse de son oncle, le mayeur. Elle ne voit d'autre moyen que de brusquer son mariage. Son oncle y consent, à la suite d'une démarche faite par le docteur. Autour de cette donnée un peu trop simplette, l'auteur a réuni des hors-d'œuvre et des scènes plus ou moins plaisantes mais n'offrant aucun intérêt. Celle où le docteur se fait fort de ramener à la vie un mort qu'on ira chercher au cimetière, frise la bêtise. Malgré le bon début de la pièce, le jury ne peut la mentionner.

Awoureûs fowwâ (nº 19/1937). Cette pièce n'est pas mal écrite, et l'auteur n'est pas dépourvu d'imagination. Le sujet est assez intéressant. Malheureusement tout est gâté par des longueurs et par un verbiage bien inutile. La pièce est finie depuis belle lurette, que les personnages s'éternisent encore à parler... pour ne rien dire et tout en buvant immodérément. Cette pièce avait déjà été présentée à un concours littéraire organisé par l'Union Nationale des Fédérations Wallonnes. — L'avis du jury est négatif.

Boneûr pou lès ureûs, Malète pou lès bribeûs (nº 20/1937). Proverbe montois mis en action sous forme d'une longue saynette à quatre personnages présentant peu d'intérêt et d'invention. L'auteur a lu Courteline et essaie de s'en rapprocher ; malheureusement, il lui manque l'esprit d'à propos, la franche gaieté et la verve railleuse du grand humoriste. — Le type de chef de bureau, M. Plume, qu'il met en scène dans un local de l'assistance publique et qui alloue généreusement un secours à son ami Lescargot qui se propose d'aller passer quelques jours à la campagne, tandis qu'un pauvre diable est brutalement rebuté, manque de mesure. Le personnage est forcé au point de devenir rébarbatif. Les autres rôles sont flous et ternes. La langue est acceptable, sans plus. — Cette pièce n'a pas été retenue par le jury.

Li fièsse dès Roy (nº 23/1937), pièce folklorique en 3 tableaux et en vers. — Avant d'écrire une pièce en vers, il faut apprendre à versifier, puis à faire une pièce. L'auteur croit pourtant avoir produit un chef-d'œuvre, puisqu'il l'a fait imprimer. — Cette pièce banale et sans valeur n'obtient aucune distinction.

Kimèlêye hâsplêye (nº 24/1937). Que dire de cette comédie, véritable *kimèlêye hâsplêye*, en effet, si ce n'est qu'elle contient des phrases et dix-sept chants. L'auteur sait écrire, il connaît la prosodie et respecte l'orthographe, mais il n'est pas dramaturge. Il n'est pas possible de comprendre cette pièce, ni d'en-trevoir à quoi l'auteur a voulu aboutir. — L'avis du jury est négatif.

C'est dèl tchâr di mouton (nº 25/1938). Bluette servant de cadre à une série de couplets que rien ne distingue. La pièce a pour sujet la rivalité d'un jeune amoureux et d'un vieux barbon. Aucun épisode original ne corse cette action naïve et déjà trop souvent traitée. Pour le thème et la facture, cet acte ressemble très fort à *Wèzin-wèzène* de J. Bury. — La pièce n'obtient aucune distinction.

Nos hap'rans l'ér (nº 28/1938). Ce tableau n'a rien qui puisse éveiller la curiosité et retenir l'attention. Les personnages au service d'un sujet sans originalité sont quelconques. L'auteur connaît le wallon et son orthographe. Ce n'était pas suffisant pour mettre en scène ce tableau ~~à faire~~ qui n'est qu'une suite de *râtchâs* à laquelle on ne peut accorder aucune distinction.

Riyète (nº 29/1938). Pièce romantique dont l'action se passe à la campagne. Le sujet n'est pas nouveau : Le père de Marcel s'oppose à ce que son fils courtise Riyète, qui n'est qu'une servante. Il veut l'éloigner de la ferme, mais finit par se rendre à l'avis contraire de son vieux valet qui lui prouve que Riyète a de belles qualités. En consentant au mariage de son fils avec la servante, le fermier s'écrit : *Oûy, lès mèsses ni sont pus lès mèsses.* — Durant presque tout l'acte, on assiste au va-et-vient de la ferme : Les derniers foins sont rentrés, une vache vient de vêler, le jeune poulain hennit après sa mère, et mille autres petits détails qui, souvent, alourdissent la pièce. Il faut atteindre la scène 22, avant d'entrer dans l'action réelle, dont le dénouement paraît ensuite trop précipité. — Plus littéraire que scénique, la pièce n'est cependant pas sans mérite. L'œuvre est bien écrite ; la langue est pure et imagée. Le jury lui accorde un troisième prix.

Minique a du flair (n° 33/1938). Ce vaudeville montois, beaucoup trop long, n'est qu'une fantaisie outrée frisant la bouffonnerie. Le thème prête facilement à rire, mais les effets relèvent plus de la farce que de la comédie. Le dialogue est alerte, mais souvent banal. — Conclusion négative.

28^e CONCOURS : Pièces en plusieurs actes.

Nanète, 2 actes (n° 3203/1935). Il n'est pas visible pourquoi l'auteur qualifie de « mélodrame » cette pièce qui n'est ni un drame ni une comédie. Les scènes se succèdent, mêlées de chants très mal faits. Le sens de l'action est difficile à saisir. Cette œuvre est, en somme, nulle. La langue, qui se veut riche, est inégale ; elle contient de nombreux mots français wallonisés. Le style est boursouflé, peu wallon. — Il n'y a pas lieu d'accorder une distinction à cette pièce.

Ni roûvyz mâie (sic), 4 actes (n° 3199/1935). — Conformément au règlement des concours, cette pièce est écartée : La présentation est défectueuse ; ponctuation et orthographe sont fantaisistes.

L'Ome, 2 actes en vers (n° 3200/1935). — C'est une tentative hardie que de mettre à la scène, en wallon, la passion du Christ. Ces deux actes prouvent que l'auteur n'a pas l'envergure nécessaire pour réaliser un tel essai. L'auteur n'a indiqué que de très rares jeux de scène. Il laisse au régisseur toute liberté de s'en tirer... comme il pourra. Les deux tableaux imaginés par l'auteur pour démontrer l'inutile sacrifice de Jésus (l'un emprunté à l'histoire sainte, l'autre à la vie du 19^e siècle) auraient pu faire l'objet d'une grande fresque picturale. Mais au théâtre, où le langage des acteurs doit être constamment, si l'on ne veut pas déparer l'ensemble, à la hauteur du thème traité, il faut craindre par dessus tout la platitude. L'auteur n'a pu éviter cet écueil ; il donne l'impression d'avoir écrit sa pièce en français d'abord et de l'avoir traduite en wallon ; à coup sûr, il l'a pensée en français. Il oublie toutefois que notre dialecte populaire ne se prête pas toujours à cet exercice, et qu'il est des cas où le patois est absolument incapable de traduire,

sans en rapetisser la signification, certaines pensées philosophiques telles, par exemple, celles qui se rattachent à la philosophie religieuse. D'où les naïvetés, les à peu près que l'on constate notamment dans le premier acte, qui, contrairement aux intentions de l'auteur, ne dégage aucune impression profonde d'ambiance. Il n'a d'ailleurs de théâtral qu'une mise en scène imaginée pour entourer un épisode incident de la vie véritable de Jésus.

Le deuxième acte se passe de nos jours ; il est moins difficile à traiter et l'auteur s'y sent plus à l'aise. Nous craignons cependant que la réapparition de Jésus dans cet acte qui se passe dix-neuf siècles après le premier, ne semble un tour d'une ingénuité un peu forte. Ainsi la scène où Jésus s'excuse d'entrer chez le fermier sans s'annoncer (alors qu'il n'y a personne dans la chambre) et explique au public qu'il est revenu dans l'espoir de rencontrer des hommes meilleurs, témoigne de peu d'habileté. Mal informé (ce qui paraîtra extraordinaire à beaucoup) il a l'assurance, dit-il, qu'il n'y a plus de Judas sur la terre, qu'on ne voit plus de mauvais riches, que la guerre est morte à tout jamais, que la fraternité règne partout, etc. etc.

Le *vårlèt dèl cinsé* est chargé de le détromper. De son côté, le *cinsé* s'oublie au point de menacer Jésus, qui s'en va en disant : *Pardonez l'zé ; i n' savèt cou qu'i fèt.*

Ainsi se terminent ces deux actes, ou plutôt ces deux tableaux. L'auteur les a écrits avec soin, mais ils manquent de portée et sont difficilement jouables. — Le jury accorde à cet ouvrage une mention honorable.

On djâse trop', 2 actes (nº 10/1936). — Encore une pièce reposant sur un simple malentendu. Zidôre est accusé d'avoir eu un rendez-vous avec Mèliye, la femme de son ami Louis, parce que Nonâr, beau-frère du premier nommé, les a aperçus ensemble au coin d'une rue. Lucèye, femme du soi-disant infidèle, a un accès de jalousie, qui se termine par un pardon, lorsqu'elle apprend le motif du rendez-vous préparé en secret : Zidôre avait prié Mèliye de l'accompagner pour l'aider à choisir une bague qu'il destinait à sa femme pour son anniversaire. Le bijou scelle la réconciliation. — Donnée vieille comme le monde, sur laquelle

l'auteur a laborieusement construit (?) deux actes qui traînent en longueur. La pièce est d'une lecture fatiguante ; le dialogue est terne et filandreux ; les personnages se meuvent d'une manière fantaisiste. Il n'y a là matière que pour un acte, et encore faudrait-il, pour le rendre acceptable, qu'il fût traité par un homme de métier. — Avis négatif.

Li curé Tinlot, 3 actes (n° 16/1936). — Pièce psychologique d'un auteur qui affectionne le raisonnement et aime à scruter des cas de conscience. Sa méthode déductive n'est plus guère appréciée dans le théâtre d'aujourd'hui. Elle présente notamment l'inconvénient de ralentir l'action, de prolonger des situations que l'on voudrait voir éclaircir rapidement ; l'ensemble paraît souvent long et filandreux. C'est particulièrement le cas du présent ouvrage, dont la lecture est fatiguante et finit par lasser.

Pôline Paquay a mauvais caractère : Elle a rendu malheureux un mari, qui l'a quittée il y a dix-sept ans ; sa fille, qui songe à entrer en religion ; ses femmes d'ouvrage se hâtent de l'abandonner ; elle est en brouille avec ses locataires. Au cours de ses visites mensuelles, le brave curé Tinlot s'efforcera de la corriger, d'aplanir les difficultés, de rendre tout le monde heureux. Et, deus ex machina providentiel, il y réussit. Il ramène le bonheur avec le mari si longtemps absent, avec un fiancé qui tombe du ciel pour la douce Ninie ; il parvient même à contenter la femme d'ouvrage, heureuse, enfin, d'avoir une bonne patronne.

Bien que très vieux jeu, cette pièce n'est pas exempte d'intérêt. Il se dégage de certaines scènes une émotion vraie. L'auteur n'y développe que des sentiments élevés. Les personnages sont convenablement dessinés, mais d'une teinte trop uniforme. La langue est passable, sans plus. — Le jury accorde une mention honorable.

Pid foû... pid d'vins, 2 actes (n° 12/1936). — Sera-ce *pid foû*, sera-ce *pid d'vins* ? On le chercherait en vain dans cette pièce au sujet futile et au déroulement pénible. L'action est double, farcie de quiproquos faciles et de jeux de mots tirés aux cheveux. Le dialogue est quelconque, dans une langue de qualité nette-

ment insuffisante. Ainsi, cette œuvre incolore se classe... *pid foû*.

Po sâver l'oneûr, 3 actes (n° 21/1937). — Dans un moment d'égarement, le fermier Dozo a abusé de sa servante Poldine. Son épouse, Fonsine, s'aperçoit de la situation intéressante de la *mèskène* et la chasse à un moment où Dozo n'est pas à la maison. Mis au courant dès sa rentrée, il prend la défense de Poldine avec tant d'acharnement et de conviction que sa femme ne peut plus douter qu'il soit le séducteur. Elle veut quitter la maison et son mari ; mais celui-ci parvient à la retenir, en expliquant qu'il a agi dans un moment de folie à la suite d'une libation impardonnable. La peur du scandale les amène à envisager une solution amiable. Dozo propose à sa femme et à Poldine (qui n'est pas encore partie) d'aller s'installer à Bruxelles où la future mère s'accouchera dans une clinique, en se faisant passer pour Madame Dozo. L'enfant sera inscrit dans le livret de mariage des époux Dozo, et la mère pourra l'élever en toute tranquillité à la ferme, tout en laissant croire qu'il appartient à sa patronne. Malheureusement, la paix ne règne pas entre les deux femmes ; M^{me} Dozo est jalouse ; elle ne manque aucune occasion de se montrer hargneuse envers Poldine. Quant au père de l'enfant, le fermier, il essaie en vain de ramener la concorde. Au cours d'une scène plus violente que les autres, la fermière accuse Poldine de rechercher son mari et elle va jusqu'à la souffleter. C'en est trop. Au garde champêtre qui entre à point et aux deux valets accourus au bruit de la dispute, la servante crie que l'enfant est à elle, que le père est le fermier Dozo, et que c'est uniquement pour sauver l'honneur du coupable et le sien que le nouveau-né a été inscrit indûment dans le livret de mariage de ses maîtres. Qu'en adviendra-t-il ? On ne le saura pas, car la pièce s'arrête là.

C'est un véritable roman que cette œuvre, fort invraisemblable au surplus ; on ne falsifie pas aussi aisément l'état civil d'un nouveau-né. — Les deux premiers actes n'en font qu'un en réalité, l'auteur a simplement fait une coupure pour éviter la longueur démesurée de ce premier acte. L'action gagnerait à être plus condensée ; trop de hors-d'œuvre l'alourdiraient. Les

deux *vårlèts* occupent une trop grande place et deviennent ennuyeux. Le coup d'éclat final ne s'explique guère après le consentement de la mère au subterfuge proposé par Dozo. La pièce pèche par sa construction, et cependant l'auteur paraît être un dramaturge expérimenté. La langue est bonne. — Le jury accorde une mention honorable.

Li djise dè boneûr, 3 actes (n° 22/1937). — Dans leurs vieux jours, les époux Delandje, dont l'unique fils, disparu, serait mort, se voient dans la dure nécessité de quitter leur logis pour entrer à l'Hospice des Vieillards. Tout le premier acte est consacré à ce départ que des amis et des voisins charitables cherchent à rendre moins pénible. Il y a peut-être un peu trop de remplissage dans cet acte qui manque d'intérêt.

Au second acte, la pièce se redresse ; il y a plus d'observation. Cet acte, ainsi que le troisième, se passe aux *Incurâbes*. Les Delandje sont installés depuis quelque temps et ils participent à la fête donnée en l'honneur de la Sœur Supérieure pour célébrer ses vingt-cinq ans de service. Tout le monde est à la joie, sauf toutefois Marèye Delandje qui ne peut oublier son fils et qui pleure souvent en regardant le portrait du cher disparu ; elle est surprise ainsi par la sœur Mad'linne qui, à l'instigation de Tône, mari de Marèye, questionne la vieille, la réconforte et réussit à avoir le portrait du jeune homme. A sa vue, la jeune religieuse défaillie, car elle reconnaît l'image de celui qu'elle a aimé ! Elle prie les Delandje, qui ont appris son secret, de ne parler à quiconque de cette révélation.

Le troisième acte se passe dans la salle de récréation qui sert aussi de fumoir. Quelques vieillards s'amusent et chantent. Mais ils doivent quitter la salle, car on annonce deux visiteurs. Ce sont Colas et Lorint, voisins des Delandje. Ils viennent annoncer à la Supérieure que le fils Delandje, que l'on croyait perdu pour toujours, vient de rentrer au pays ; il attend au dehors l'heureux moment où il pourra venir se jeter dans les bras de ses parents. On fait venir les époux Delandje et on leur annonce la bonne nouvelle avec tous les ménagements possibles. Jean, le fils retrouvé, paraît ; effusions et pleurs de joie pendant que la Supérieure va chercher Sœur Mad'linne. Jean a voyant

éprouve une nouvelle joie ; il veut s'élanter pour l'embrasser ; mais l'habit que porte l'aimée le retient ; abattu, mais non déespéré, il attendra la suite de son destin ; car la vie familiale, dit-il, *c'est l' djise dé bonzûr.*

Malgré quelques longueurs et quoique encombrée de personnages épisodiques, cette œuvre est appelée à faire impression à la scène. Il y a matière à belle mise en scène dans les deux actes qui se passent à l'hospice. La présentation de la pièce est soignée et le wallon généralement bon. — Le Jury accorde un troisième prix.

Li mohone sins djôye, 3 actes (n° 26/1938). — Encore une histoire romanesque de fille-mère. Bertine a toujours caché le nom de son séducteur (Leburton) à son père (Françwès) et à son fils naturel (Jules), jusqu'au jour où celui-ci, voulant épouser une brave institutrice (Mèliye), ne peut réaliser son projet parce qu'elle a été promise au fils Leburton, son demi-frère. Comme dans tous les drames de l'espèce, tout finit par s'arranger, car le fils Leburton, qui chasse de race, a jeté son dévolu ailleurs.

Sur ce thème, l'auteur a échafaudé des scènes invraisemblables comme on en voyait dans les gros mélodrames d'autrefois, cherchant le gros effet et le tableau poignant. Tout cela dans une note forcée. Il y a aussi des fautes dans la psychologie des caractères ; par exemple p. 20 : quand Thonard annonce les accords pris avec Leburton au sujet du mariage des enfants, Mèliye, malgré elle, ne se rebiffe pas ; c'est inadmissible après la conversation qu'elle a eue avec Jules ; pp. 13 et 14 : L'amour de Jules et Mèliye, qui semble profond (scène 4), désarme aisément devant les circonstances. De même, on comprend mal le revirement dans le caractère de Leburton (p. 58). — L'orthographe manque de soin ; le wallon laisse à désirer. — Le jury ne peut mentionner cette pièce.

Li pus fwért, 3 actes (n° 27/1938). — Cette pièce ayant été créée, elle est écartée par le jury.

Li gayoûle, 3 actes (n° 30/1938). — L'auteur a pris soin, dans un long préambule, de donner l'argument de sa pièce. Mais dans les trois actes qu'elle comporte, il a vainement cherché à amuser. L'action est lente et farcie d'invraisemblances. Les

personnages sont quelconques. La pièce est mal charpentée. Elle n'obtient aucune distinction.

Trop tard, 3 actes (n° 32/1938). — Le sujet de cette pièce compliquée et invraisemblable fait penser à un roman de Montépin : Maguy, fille de Djâques Bourlèt et de Norine, est une jeune fille assez moderne qui reçoit successivement les hommages de trois amoureux : Le premier, Zidôre Laroue, beau parleur, mais toujours sans place ; le second, Arnol Crahê, dit *Trop Târd*, bon ouvrier cordonnier, un peu timide, mais plein de bon sens ; le troisième, Djôzèf Dèltôr (43 ans), brasseur d'affaires. Ce dernier est sur le point de l'emporter. Il a engagé Maguy comme secrétaire et veut l'emmener à Paris. La mère, Norine, oppose un véto formel au départ de sa fille et à son mariage. On finit par apprendre que Maguy est la fille de Dèltôr, qui fut, dans sa jeunesse, le galant de Norine. Dans une scène pathétique, Norine est sur le point d'avouer sa faute à sa fille, quand une attaque de paralysie suivie d'amnésie systématique — d'après le vocabulaire technique emprunté par l'auteur au Larousse médical — vient opportunément éviter cette épreuve. Tout s'arrange. *Trop Târd* épousera Maguy. Zidôre disparaîtra. Dèltôr comprendra que le sentiment qu'il ressentait pour la jeune fille est une affection paternelle. — L'écriture est quelconque. Il y a dans cette pièce trop d'idées abstraites. Elle ne mérite aucune distinction.

Tot fi seu, 3 actes (n° 34/1938). — Donné Delchér, rentier, a épousé successivement trois femmes. La première s'est enfuie avec le chauffeur et la voiture. Il a mis la seconde à la porte. La troisième s'en va également. Pourquoi ? Donné a 41 ans, et ses femmes une vingtaine d'années. Au second acte, Donné chasse son beau-frère, Ptit Louwis, qui travaillait dans ses intérêts et avait voulu l'éclairer sur les dépenses exagérées de sa troisième épouse.

Le sujet est traité avec inexpérience. L'auteur semble ne pas avoir suivi l'évolution du théâtre wallon. Les divers monologues dont la pièce est émaillée lui enlèvent de sa valeur. La fin, même, n'est qu'un long monologue. L'auteur aurait dû penser qu'une mimique bien à sa place est parfois plus parlante qu'une longue tirade qui fatigue souvent le public. Le dialogue est assez wallon,

mais parfois plat et vulgaire. — Cette pièce ne mérite aucune distinction.

Les membres du Jury :

MM. Joseph CLOSSET,
Charles DEFRECHEUX,
Guillaume LONCIN,
Maurice PECLERS,
Fernand HALLEUX, *rapporiteur.*

La Société a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que :

pour le 26^e concours (Drame lyrique)

M. Nicolas TROKART est l'auteur de *Haute-Fagne*, qui obtient une Médaille d'argent hors concours ;

pour le 27^e concours (Pièces en un acte)

Melle Th. MÉLA, Liège, est l'auteur de *Anna Lîsa*, qui obtient un Troisième Prix ;

M. J. PHILIPPE, à Izier (Bomal-sur-Ourthe), est l'auteur de *Riyète*, qui reçoit un Troisième Prix ;

M. Lambert LEMAIRE, de Bressoux, est l'auteur de *Maisse di scole*, Mention honorable ;

M. Joseph COPPENS, de Nivelles, celui de *Mossieu Birdjac*, Mention honorable ;

M. L. MOTMANS, Liège, celui de *I fât èsse onièsse*, Mention honorable ;

Melle Lydie RADOUX, à Glain, celui de *L'âbe èt sès frût'*, Mention honorable ;

M. Gérard DEBRAZ, à Liège, celui de *Por lu*, Mention honorable ;

MM. G. DECHÈVRES et Odon WILLAIN, de Mons, ceux de *Ar-souv'nances*, Mention honorable ;

M. J. A. BORGUET, à Bruxelles, celui de *Chaskeune si touûr*, Mention honorable ;

M. Auguste VIERSET, à Bruxelles, celui de *Li mirauke*, Mention honorable ;

M. G. JACQUES, de Namur, celui de *Faut bin*, Mention honorable ;

M. J. A. BORGUET, à Bruxelles, celui de *Li solo lüt po tutos*, Mention honorable ;

pour le 28^e concours (Pièces en plusieurs actes)

Melle Lydie RADOUX est l'auteur de *Li djise dè boneûr*, qui remporte un Troisième Prix ;

M. Joseph DEFFET, de Liège, est l'auteur de *L'Ome*, qui reçoit une Mention honorable ;

M. Auguste DÉOM, à Ixelles, est l'auteur de *Li curé Tinlot*, qui obtient une Mention honorable ;

M. L. DIGHAYE, de Liège, est l'auteur de *Po sâver l'oneûr*, qui reçoit une Mention honorable.

Les autres billets ont été détruits.

TABLE DES NOMS D'AUTEURS

BASTIN, Alexis, <i>Lu broheûr</i>	15
BOSLY, Jean, <i>Li novê marlatcha</i>	33
— <i>Fré Bêwîr</i>	36
— <i>Frisse martchandèye</i>	38
— <i>Toûbion</i>	55
— <i>Bone ânêye</i>	56
— <i>Èspwér</i>	125
BOVERIE, DD., <i>Lès pôrtrêts</i>	26
CALOZET, Joseph, Rapport du 19 ^e concours de 1936	20
CLOSSET, Joseph, Rapport du 20 ^e concours de 1937	111
— Rapport du 20 ^e concours de 1938	168
CORNET, Louis, Rapport du 23 ^e concours de 1936	67
— Rapport du 25 ^e concours de 1936	86
— Rapport du 23 ^e concours de 1937	130
DECHÈVRES, G., voir WILLAIN, O.	
DEFRECHEUX, Charles, Rapport du 24 ^e concours de 1936	68
— Rapport du 23 ^e concours de 1938	194
DEFRECHEUX, Léon, Rapport du 18 ^e concours de 1936	9
— Rapport du 19 ^e concours de 1938	161
DESSARD, Jean, Rapport du 20 ^e concours de 1936	21
— Rapport du hors-concours de 1937	150
— Rapport du hors-concours de 1938	208
FADEUX, Gui, <i>À clér di lune</i>	103
FELLER, Jules, Rapport du 12 ^e concours de 1936	5
— Rapport du 14 ^e concours de 1936	7
— Rapport des 21 ^e et 22 ^e concours de 1936	43

— Rapport des 21 ^e et 22 ^e concours de 1937	116
— Rapport des 21 ^e et 22 ^e concours de 1938	173
— Rapport du concours de littérature 1938 : Roman	205
GRÉGOIRE, Antoine, Rapport du 24 ^e concours de 1937	132
GROSJEAN, R., <i>Tâvlé</i>	114
HALLEUX, Fernand, Rapport du jury permanent sur la littérature dramatique en 1934 (complément), 1935 (id.), 1936, 1937 et 1938	214
JACQUEMOTTE, J., <i>Li vi cofrèt</i>	57
LAPORT, George, Rapport du 18 ^e concours de 1937	93
LECLÈRE, Constant, Rapport du 24 ^e concours de 1938	199
LEJEUNE, Jean, Rapport du 19 ^e concours de 1937	109
MARCHAL, Guy, <i>Berceuses wallonnes</i>	139
MARÉCHAL, Nicolas, <i>Mi p'tite tchapèle</i>	128
MOTMANS, Lucien, <i>Po lès pôves</i>	59
— <i>Anivèrsère</i>	115
— <i>Çou qu' nos d'vinrans</i>	126
— <i>Tot tûtlant</i>	159
— <i>Treûs consoldcions</i>	188
MOUREAU, Paul, Rapport du 18 ^e concours de 1938	155
PETITJEAN, Henri, <i>Ponne d'amoûr</i>	185
— <i>On p'tit maçon !</i>	186
— <i>Li tchanson dè payisan</i>	190
— <i>Li grand-père a si p'tite-fèye</i>	192
PONTHIER, Noël, <i>Lès vîs tîdjes</i>	12
— <i>Ravizances</i>	71
STEEENEBRUGGEN, Charles, Rapport du 26 ^e concours de 1936	87
— Rapport du hors-concours de 1936	89
STONE, Éveline, <i>Dessin animé</i>	78
WILLAIN, O. et DECHÈVRES, G., <i>Boneûr in famîye</i>	28
— <i>Èl dîminche dé no ducace</i>	106
XHIGNESSE, Arthur, <i>Li groumèt</i>	11

XHIGNESSE, Arthur, <i>Lècète</i>	40
— <i>So l' tard</i>	48
— <i>Ine saqwè d' bon</i>	50
— <i>Nosse vî walon</i>	53
— <i>L'âgne èt l' râskignoû</i>	91
— <i>Grand feû</i>	147
— <i>Côps d' fwèce</i>	148
— <i>Li vèye dè monde</i>	149
— <i>A m' père</i>	153
— <i>Ine mèsse-feume</i>	163
— <i>Tot-la-d'zeûr</i>	197
— <i>Sonnet</i>	202
— <i>Sonnet</i>	203
— <i>Fin d' djoû</i>	204
— <i>Pinsatrèyes</i>	211

TABLE DES MATIÈRES

CONCOURS DE 1936

Vocabulaire technologique (12 ^e concours)	
Rapport de Jules FELLER	5
Recueil de mots (14 ^e concours)	
Rapport de Jules FELLER	7
Étude descriptive (18 ^e concours)	
Rapport de Léon DEFRECHEUX	9
<i>Li groumêt</i> , par A. XHIGNESSE	11
<i>Lès vis tîdjes</i> , par N. PONTHIER	12
<i>Lu broheûr</i> , par Alexis BASTIN	15
Récit assez étendu (19 ^e concours)	
Rapport de J. CALOZET	20
Fable, petit conte, etc. (20 ^e concours)	
Rapport de Jean DESSARD	21
<i>Lès pôrtrêts</i> , par DD. BOVERIE	26
<i>Boneûr in famîye</i> , par O. WILLAIN et G. DECHÈVRES ..	28
<i>Li novê marlatcha</i> , par Jean BOSLY	33
<i>Fré Bêwir</i> , par Jean BOSLY	36
<i>Frisse martchandêye</i> , par Jean BOSLY	38
<i>Lècète</i> , par A. XHIGNESSE	40
Pièce lyrique en général — Cramignon (21 ^e et 22 ^e concours)	
Rapport de Jules FELLER	43
<i>So l' tard</i> , par A. XHIGNESSE	48
<i>Ine saqwè d' bon</i> , par A. XHIGNESSE	50
<i>Nosse vî walon</i> , par A. XHIGNESSE	53
<i>Toûbion</i> , par Jean BOSLY	55
<i>Bone dnéye</i> , par Jean BOSLY	56

<i>Li vi cofrèt</i> , par J. JACQUEMOTTE	57
<i>Po lèrs pôves</i> , par L. MOTMANS	59
Pasquèye (23 ^e concours)	
Rapport de Louis CORNET	67
Recueil de poésies (24 ^e concours)	
Rapport de Charles DEFRECHEUX	68
<i>Ravizances</i> , par Noël PONTHIER	71
<i>Dessin animé</i> , par Éveline STONE	78
Scène populaire dialoguée (25 ^e concours)	
Rapport de Louis CORNET	86
Drame lyrique (26 ^e concours)	
Rapport de Charles STEENEBRUGGEN	87
Hors-concours	
Rapport de Charles STEENEBRUGGEN	89
<i>L'âgne èt l' râshignoù</i> , par A. XHIGNESSE	91

CONCOURS DE 1937

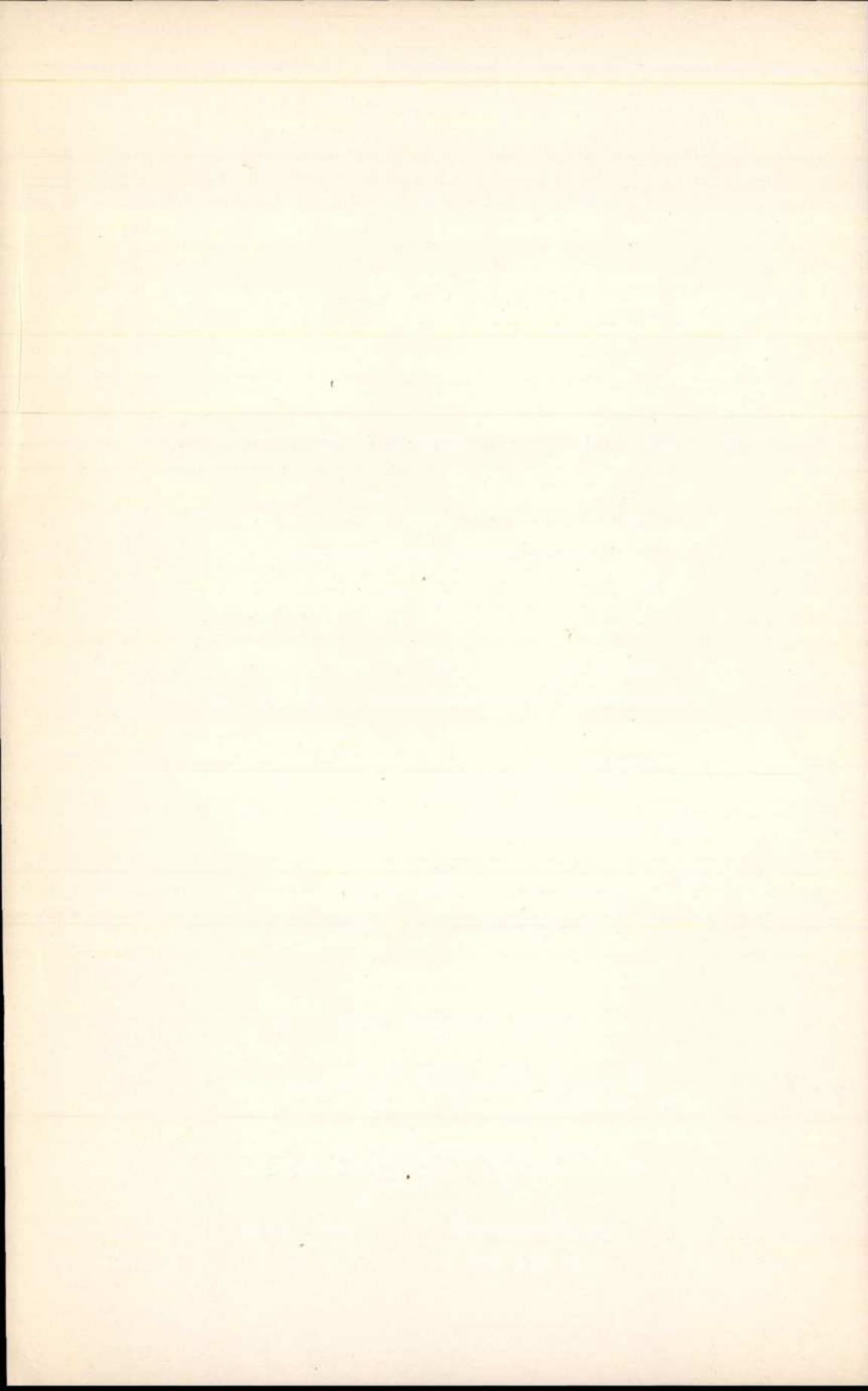
Étude descriptive (18 ^e concours)	
Rapport de George LAPORT	93
<i>À clér di lune</i> , par Gui FADEUX	103
<i>El dîminche dé no ducace</i> , par O. WILLAIN et G. DECHÈVRES	106
Récit assez étendu (19 ^e concours)	
Rapport de Jean LEJEUNE	109
Fable, petit conte, etc. (20 ^e concours)	
Rapport de Joseph CLOSSET	III
<i>Tavlé</i> , par R. GROSJEAN	III4
<i>Anivèrsère</i> , par L. MOTMANS	III5
Pièce lyrique en général — Cramignon (21 ^e et 22 ^e concours)	
Rapport de Jules FELLER	116
<i>Èspwér</i> , par Jean BOSLY	125
<i>Cou qu' nos d'vinrans</i> , par L. MOTMANS	126
<i>Mi p'tite tchapèle</i> , par Nicolas MARÉCHAL	128

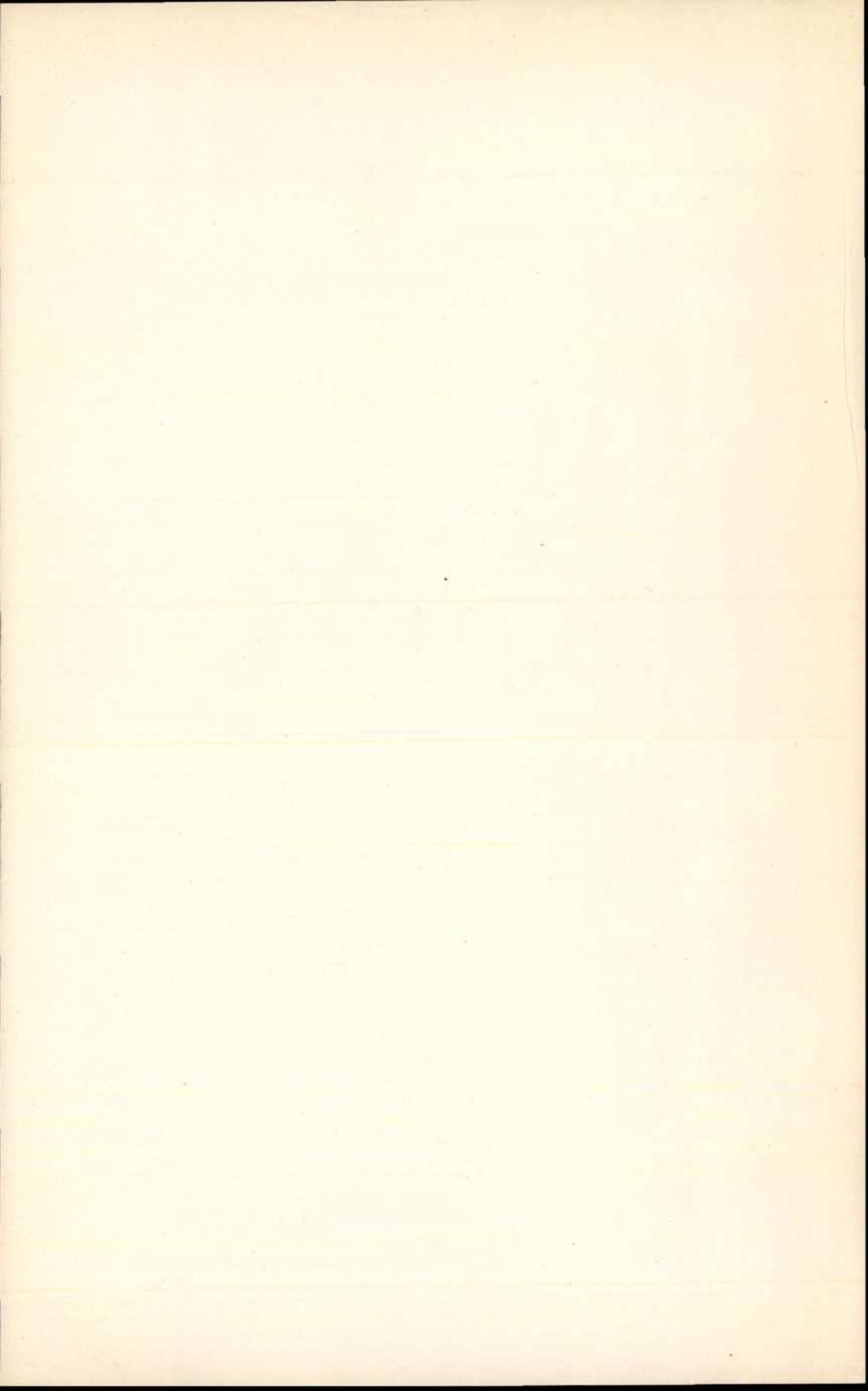
Pasquèye (23 ^e concours)	
Rapport de Louis CORNET	130
Recueil de poésies (24 ^e concours)	
Rapport d'Antoine GRÉGOIRE	132
<i>Berceuses wallonnes</i> , par Guy MARCHAL	139
<i>Grand feû</i> , par A. XHIGNESSE	147
<i>Côps d' fwèce</i> , par A. XHIGNESSE	148
<i>Li vèye dè monde</i> , par A. XHIGNESSE	149
Hors-concours	
Rapport de Jean DESSARD	150
<i>A m' père</i> , par A. XHIGNESSE	153

CONCOURS DE 1938

Etude descriptive (18 ^e concours)	
Rapport de Paul MOUREAU	155
<i>Tot tüt'lan</i> , par L. MOTMANS	159
Récit assez étendu (19 ^e concours)	
Rapport de Léon DEFRECHEUX	161
<i>Ine mèsse-feume</i> , par A. XHIGNESSE	163
Fable, petit conte, etc. (20 ^e concours)	
Rapport de Joseph CLOSSET	168
Pièce lyrique en général — Cramignon (21 ^e et 22 ^e concours)	
Rapport de Jules FELLER	173
<i>Ponne d'amoûr</i> , par Henri PETITJEAN	185
<i>On p'tit maçon!</i> , par Henri PETITJEAN	186
<i>Treûs consolâcions</i> , par L. MOTMANS	188
<i>Li tchanson dè payisan</i> , par H. PETITJEAN	190
<i>Li grand-père a si p'tite fèye</i> , par H. PETITJEAN	192
Pasquèye (23 ^e concours)	
Rapport de Charles DEFRECHEUX	194
<i>Tot-la-d'zeûr</i> , par A. XHIGNESSE	197
Recueil de poésies (24 ^e concours)	
Rapport de Constant LECLÈRE	199

<i>Sonnet</i> , par A. XHIGNESSE	202
<i>Sonnet</i> , par A. XHIGNESSE	203
<i>Fin d' djoû</i> , par A. XHIGNESSE	204
Concours de littérature 1938 : Roman	
Rapport de Jules FELLER	205
Hors-concours	
Rapport de Jean DESSARD	208
<i>Pinsatrèyes</i> , par A. XHIGNESSE	211
Littérature dramatique en 1934 (complément), 1935	
(id.), 1936, 1937 et 1938 (26 ^e , 27 ^e et 28 ^e concours)	
Rapport du jury permanent, par Fernand HALLEUX	214
Table des noms d'auteurs	
Table des matières	
	236
	239





PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE WALLONNES

L'indication du tome de l'*Annuaire* (A), du *Bulletin de la Société* (B) ou du *Bulletin du Dictionnaire* (BD) contenant un ouvrage signifie que le tirage à part de cet ouvrage est épuisé.

- AEBISCHER, Paul, *L'anthroponymie wallonne d'après quelques anciens cartulaires* : BD 13.
- BASTIN, Joseph, *Morphologie du parler de Faymonville* : B 51.
- BODY, A. et BORMANS, S., *Glossaire roman-liégeois* (1^{er} fasc., le seul paru) : 40 fr.
- BORMANS, S., *Le bon métier des tanneurs de la cité de Liège* : B 5.
- COLSON, Oscar, *Table générale des publications de la Société liégeoise de Littérature wallonne de 1856 à 1906* : 80 fr.
- *Bibliographie de la littérature wallonne contemporaine*, I : Années 1905 et 1906 : 25 fr.
- DEJARDIN, J., *Dictionnaire des Spots ou proverbes wallons*. 2 volumes : 120 fr. — 1^{re} édition, 1 volume : 60 fr.
- *Examen critique des dictionnaires wallons-français parus à ce jour* (1886) : B 22.
- DELAITE, J., *Essai de grammaire wallonne*. 1^{re} partie : *Le verbe wallon* : B 32 ; 2^e partie : *Articles, substantifs, adjectifs, pronoms et particules* : épuisé.
- DORY, L., *Wallonismes* : B 15.
- *Recherches étymologiques sur quelques mots wallons* : 15 fr.
- DOUTREPONT, A. et DELBOUILLE, M., *Les Noëls wallons*. Nouvelle édition enrichie de nombreux textes inédits : 100 fr.
- DOUTREPONT, G., *La conjugaison dans le wallon liégeois* : B 32.
- ESSER, Q., *Note sur le Dictionnaire malmédien de Villers* : B 45.
- FELLER, Jules : *Essai d'orthographe wallonne* : B 41/1.
- *Phonétique du gaumais et du wallon comparés* : B 37.
- *Traité de versification wallonne* : 80 fr.
- FRENAY, FRÉSON et HAUST, *Le tressage de la paille dans la vallée du Geer*. Étude dialectale, avec illustrations : 40 fr.
- GILBART, O., *La chanson wallonne* : A 22.
- GRIGNARD, A. et FELLER, J., *Phonétique et morphologie des dialectes de l'Ouest-wallon*, avec 12 cartes : 75 fr.

- HALKIN, J., *Le bon métier des vigneron de la cité de Liège* : B 36.
- KINABLE, J., *Glossaire d'anciens mots wallons dont l'emploi tend à disparaître* : 20 fr.
- KINABLE, J., *Recueil de mots wallons employés comme mots français dans les anciennes Ordonnances du Pays de Liège* : 15 fr.
- MARÉCHAL, A., *Essai étymologique et historique sur quelques mots wallons* : 10 fr.
- *Carte dialectale de l'arrondissement de Namur* : B 40.
- MARÉCHAL, L., *La boulangerie namuroise. Étude de folklore* : 25 fr.
- MARÉCHAL, P. et L., *La meunerie au Pays de Namur* : 35 fr.
- PASQUET, E., *Goupil et Renart. Essai philologique* : 15 fr.
- PECQUEUR, O., *Edouard Remouchamps. Sa vie et son œuvre* : 20 fr.
- PONCELET, Éd., *Le bon métier des merciers de la cité de Liège* : B 50, II.
- REMOUCHAMPS, Éd., *Tatî l' pèriquî*. Éd. populaire : ép. ; éd. philologique : ép. ; éd. de luxe : 100 fr.
- RICKMANN, L. DE, *Les aiwes di Tongue, 1700* : 35 fr.
- STÉCHER, J., *Étude sur les spots* : 20 fr.
- TERRY et CHAUMONT, *Recueil des crâmignons liégeois* : B 18.

Études de dialectologie romane dédiées à la mémoire de Ch. GRAND-GAGNAGE : 100 fr.

Projet de Dictionnaire wallon (1903) : épuisé.

Versions wallonnes de la parabole de l'Enfant prodigue : B 7, I.

Li voyèdge di Tchaufontainne, opéra comique de 1757, en dialecte liégeois. Édition critique, avec commentaire et glossaire, par Jean HAUST : 40 fr.

Toponymies : BAYOT et DONY, *Toponymie de Chimay* : B 59 ; — CARLIER et DONY, *Toponymie de Monceau-sur-Sambre* : B 55, II ; — COUNSON, A., *Toponymie de Francorchamps* : B 46 ; — DONY, E., *Toponymie de Forges-lez-Chimay* : B 51 ; — FOULON et NOËL, *Toponymie de Landelies* : 35 fr. ; — JACQUEMOTTE et LEJEUNE, *Toponymie de Jupille* : B 49 ; — LEJEUNE, J., *Toponymie d'Ayeneux* : B 53 ; — ID., *Toponymie de Magnée* : B 54 ; — LEJEUNE, JACQUEMOTTE et MONSEUR, *Toponymie de Beaufays* : B 52 ; — RENARD, Edg., *Toponymie de Dolembreux* : 50 fr. ; — ID., *Toponymie d'Esneux* : B 61 ; — ID., *Toponymie de Villers-aux-Tours* : 40 fr. ; — RENARD, J., *Toponymie de Wiers* : 50 fr.

Glossaires locaux et régionaux : BASTIN, J., *Vocabulaire de Faymonville* : 50 fr. — CARLIER, A., *Glossaire de Marche-lez-Écauvinnes* : B 55, II ; — DORY et HAUST, *Vocabulaire du dialecte de Perwez* : B 45 ; — GRANDGAGNAGE, Ch., *Extraits du diction-*

naire wallon-français composé en 1793 par A. F. VILLERS, de Malmédy : B 6 ; — HAUST, J., *Vocabulaire du dialecte de Stavelot* : B 44 ; — LIÉGEOIS, Éd., *Lexique du patois gaumais* : B 37 ; — ID., *Complément au lexique gaumais* : B 41 ; — ID., *Nouveau complément au lexique gaumais* : B 54 ; — LURQUIN, A., *Glossaire de Fosse-lez-Namur* : B 52, II ; — MINDERS, G.-A., *Glossaire de Dour et de Sirault* : B 52, II ; — ID., *Glossaire de Bray et de Papiennes* : B 49, II ; — REMACLE, L., *Glossaire de la Gleize* : BD 18 ; — ROGER, L., *Lexique du patois gaumais de Prouvy-Jamoigne* : B 49 ; — SERVAIS, A., *Vocabulaire de Cherain* : B 50, II.

Vocabulaires de l'histoire naturelle : DEFRECHEUX, J., *Vocabulaire de la faune wallonne* : B 25 ; — DEFRESNE, J., *Vocabulaire du règne végétal à Coo et aux environs* : B 49 ; — LEZAACK, V., *Dictionnaire des noms wallons des plantes des environs de Spa* : B 20.

Glossaires technologiques : *Agriculteurs* (A. Body) : B 20. — *Apothicaire-pharmacien* (A. Semertier) : B 29. — *Apprêteur en draps*, *Verviers* (M. Lejeune) : B 40. — *Ardoisier*, *Vielsalm* (J. Hens) : 20 fr. — *Armurerie liégeoise* (J. Closset) : B 32 ; *Id.*, *Complément* (J. CLOSSET) : 35 fr. — *Barbier-coiffeur* (Jacquemotte et Lejeune) : 5 fr. — *Boucherie et charcuterie* (A. Semertier) : B 35. — *Boulangers, pâtissiers, confiseurs* (A. Semertier) : 35 fr. — *Brasseurs* (J. Kinable) : B 26. — *Briquetiers* (Jacquemotte et Lejeune) : 20 fr. — *Caneleù ou Sculpteur sur armes* (L. Colinet) : 15 fr. — *Chadelons* (J. Kinable) : B 26. — *Chapeliers en paille* (Marchal et Vertcour) : 20 fr. — *Charrons, charpentiers, menuisiers* (A. Body) : B 8. — *Chaudronnier en fer et en acier* (J. Lejeune) : 20 fr. — *Fabrication des chaussons de lisière* (A. Bouhon) : 15 fr. — *Fabrication des clous à la main* (J. Trillet) : 15 fr. — *Sport colombophile* (J. Lejeune) : 25 fr. — *Coqueli* (Jacquemotte et Lejeune) : 15 fr. — *Cordonnier* (J. Kinable) : B 24. — *Couvreurs et ramoneurs* (A. Body) : B 11. — *Drapiers, Liège* (S. Bormans) : B 9. — *Fabricant de fonte, fer, acier* (J. Lejeune) : B 43. — *Faucheur*, *Érezée* (V. Collard) : 25 fr. — *Faudreur au Pays de Chimay* (E. Dony) : B 59. — *Filateur en laine, Verviers* (M. Lejeune) : 25 fr. — *Filature de laine peignée* (M. Lejeune) : 15 fr. — *Graveur sur armes* (J. Bury) : 25 fr. — *Horlogerie* (G. Paulus) : 25 fr. — *Houilleurs liégeois* (St. Bormans) : B 6, I. — *Jeux wallons de Liège* (J. Delaite) : B 27. — *Lavandières et repasseuses* (Jacquemotte et Lejeune) : 10 fr. — *Maçon* (J. J. Mathelot) : B 11. — *Médecin* (M. Lejeune) : B 40. — *Meunerie, Namur* (P.

et L. Maréchal) : 35 fr. — *Mouleurs, noyauteurs et fondeurs en fer* (A. Jacquemin) : B 29. — *Pêcheur* (A. Jacquemin) : B 29. — *Peintres en bâtiment* (A. Bouhon) : 30 fr. — *Pinson* (Jacquemotte et Lejeune) : B 46. — *Poissardes* (A. Body) : B 11. — *Reliure* (A. Rigali) : 25 fr. — *Sage-jemme* (Jacquemotte et Lejeune) : 5 fr. — *Serruriers* (Jacquemin) : B 16. — *Industrie du tabac* (Ch. Semertier) : B 38. — *Tailleur d'habits, Verviers* (C. Feller) : B 46. — *Tailleurs de pierre* (F. Sluse) : 20 fr. — *Tendeur aux petits oiseaux* (A. Jacquemin) : B 22. — *Tireur de terre plastique* (Dony et Bragard) : 25 fr. — *Tisserand* (V. Willem) : 20 fr. — *Tonneliers, tourneurs, ébénistes* (A. Body) : B 10.

En dépôt pour la Belgique : M. VALKHOFF, *Philologie et littérature wallonnes*. Prix, broché : 60 fr.

Collection des Publications de la Société

Annuaire, 34 volumes in-12 : 800 fr. (chaque année 30 fr.)

Bulletin de la Société, 1^e série (*) : t. 7 à 13 : 575 fr. (id. : 100 fr. ; t. 13 : 50 fr.) — 2^e série, t. 14 à 68, 55 volumes (*) : 3.300 fr. (id. : 80 fr.).

Bulletin du Dictionnaire wallon : t. 3 à 16 et 18 à 21 : 750 fr. (id. : 50 fr.) — t. 17 (= *Études de dialectologie romane dédiées à la mémoire de Ch. Grandgagnage*) : 100 fr.

La collection (*) : 4.500 fr. (frais d'envoi non compris).

Adresser les commandes et leur montant au trésorier, M. Jean DESSARD, rue A. Delsupexhe, 19, Herstal ; compte chèques postaux n° 102927.

Pour compléter nos collections, nous désirons acheter les cinq premiers tomes de l'*Annuaire*, les six premiers tomes du *Bulletin de la Société* (1856-63) et les deux premières années du *Bulletin du Dictionnaire wallon* (1906-1907).

(*) Moins les tomes 1 à 6 et 22 du *Bulletin de la Société*, qui sont épuisés. La Société ne peut les fournir que par occasion et à prix variable. — Il en est de même des deux premières années du *Bulletin du Dictionnaire*.

